

Œuvres de Saint-Amant

Marc-Antoine Girard de Saint-Amant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

À M. le duc de Retz

Monseigneur,

Je me suis souvent estonné comme parmy tant de grands esprits qui ont pris plaisir à tirer de l'ancienne poësie des preceptes pour enrichir la philosophie morale, pas un n'ait remarqué ce qui se peut dire de l'aventure de Deucalion et de Pirrhe, lesquels se sauvèrent de l'inondation generale de toute la terre sur le mont Parnasse, qui seul fut respecté du deluge. Cela ne fait-il pas voir clairement, Monseigneur, que ceux qui aiment les lettres ne perissent jamais, et ne semble-t'il pas que ces philosophes, comme envieux de la gloire des poëtes, ayent eu quelque dessein de leur derober l'avantage qu'ils ont de pouvoir donner l'immortalité ?

En effect, qui ne jugera par cet exemple que, si ces deux illustres reliques du genre humain n'eussent esté en la protection des Muses, elles n'eussent daigné les recevoir en leur saincte demeure pour les garantir d'un si pitoyable desastre, et conserver en eux la race des hommes, qui s'en allait faire naufrage avec tout le reste de l'univers ? Ce n'est pas, Monseigneur, que je presume rien de mon esprit, ny que je pense que vostre nom ait besoin de moy pour se mettre à couvert des outrages que le Temps fait aux plus telles choses. Vos vertus sont trop eclattantes pour emprunter d'ailleurs quelque lumière ; il n'est point d'honneste-homme qui ne les estime ; et moy, qui me figure les avoir connues plus particulierement qu'aucun autre, en l'honneur que vous m'avés faict de me permettre vostre familiere conversation, j'avoue que je me sens incapable de les louer assès dignement. Aussi, bien

loin de croire que mes ouvrages puissent rendre votre renommée plus celebre qu'elle n'est, je m'attends plutost à recevoir de vous ce que je pourrois donner à un autre. Neantmoins, Monseigneur, la vanité dont mes amis me flattent, que mes vers ne mourront pas avecques moy, et qui se fortifie principalement par la bonne opinion que vous m'en avez fait concevoir, me persuade que j'auray peut-estre la gloire de vivre avecques vous longtemps après que je ne seray plus au monde, si

vous avez agreable que le commencement de ce livre soit honoré de vostre nom, qui luy doit servir de protecteur. Je m'en vay en un voyage où j'auray loisir de mediter des choses que j'espère qui me rendront plus digne que je ne suis à present de l'amitié dont il vous plaist m'obliger ; et, bien que ce soit vers ces pays où l'on va chercher les tresors, j'ose me promettre que nos vaisseaux n'en rapporteront rien de plus precieux que ce que mes imaginations y auront produit, pourveu que vous m'en donniez le courage. Mais parmy toutes les agreables resveries qui entretiendront mon esprit dans l'oisiveté de la mer, je vous proteste que je n'auray rien de si cher ny de si doux que le continuel souvenir de vos rares qualitez, et du nombre infiny des faveurs dont vous m'avés comblé, qui m'obligent à estre,

Votre très-humble, très-obeissant

et très-fidelle serviteur,

Saint-Amant.

Preface, par Faret

Il y a des choses qui sont d'une condition si relevée et d'une essence si pure, qu'elles ne peuvent rien souffrir de bas ny de commun ; et celles particulierement qui n'ont point d'autre object que de plaire sont ordinairement d'une nature si noble, que c'est les violer que ne leur donner pas toute la grace dont elles sont capables. La mediocrité les detruit, et, lorsqu'elles ne sont pas

excellentes, on peut dire qu'elles sont très-imparfaites. Si la peinture ne trompe les yeux, elle les offense ; si la musique ne charme les oreilles, elle les blesse ; et, si la poësie ne nous ravit et n'eslève l'ame au dessus de sa matière, elle est d'autant plus ridicule qu'elle est digne d'admiration lorsqu'elle est montée à ce poinct qui la fait nommer le langage des dieux. Aussi n'a-t'elle rien que de sublime : ses ornemens sont tous riches, et, bien que ses graces soient dans la naïfveté et que ses beautez soient toutes naturelles, si est-ce qu'elle veut tousjours estre accompagnée d'esclat et de pompe. Elle a je ne sçay quels rayons de divinité qui doivent reluire partout, et, lorsque ce feu manque de l'animer, elle n'a plus de force qui la puisse rehausser au dessus des choses les plus vulgaires. Ceste chaleur, que les anciens ont appellée genie, ne se communique qu'a fort peu d'esprits, et ne se fait principalement remarquer qu'aux descriptions, qui sont comme de riches tableaux où la nature est représentée : d'où vient que l'on a nommé la poësie une peinture parlante. Et de faict, comme elle est le plus noble effort de l'imagination, on peut dire aussi que son plus noble chef-d'œuvre est celuy de bien descrire. C'est ceste partie qui ne se peut acquerir, non plus que ces graces secrettes qui nous ravissent sans que nous sçachions la cause de nostre ravissement ; et c'est par là que ces grands hommes qui ont mérité

les tiltres de divins et de sacrez sont montez à ceste gloire immortelle qui refleurit en tous les siecles. Il ne faut voir que les vers de Monsieur de Saint-Amant pour connoistre qu'il a pris dans le ciel plus subtilement que Promethée ce feu divin qui brille dans ses ouvrages. Neantmoins, cette ardeur d'esprit et ceste impetuosité de genie qui surprennent nos entendemens et qui entraisnent tout le monde après elles ne sont jamais si desreiglées qu'il n'en soit tousjours le maistre. Son jugement et son imagination font un si juste temperament et sont d'une si parfaite intelligence, que l'un n'entreprend rien sans le secours de l'autre. Aussi sont-ce deux parties dont l'union est tellement necessaire que, quand l'une des deux vient à manquer, ce n'est plus ou que sterilité ou que confusion. En effect, l'on void ordinairement que ces esprits violents, de qui les secondes pensées n'ont jamais corrigé les premieres, ressemblent

à ces torrents qui se precipitent pour ne faire que du mal ; mais

ceux qui, produisant beaucoup, font regner l'ordre au milieu des belles matieres, sont comme ces grands fleuves qui portent la fertilité dans les campagnes et l'abondance dans les villes. Nostre amy se peut vanter d'estre de ceux-là et d'avoir toutes les grandes qualitez requises a un vray poëte. Ses inventions sont hardies et agreables ; ses pensées sont hautes et claires ; son elocution est nette et vigoureuse, et, jusques au son et à la cadence de ses vers, il se trouve une harmonie qui peut passer pour sœur legitime de celle de son luth. Lors qu'il descrit, il imprime dans l'ame des images plus parfaites que ne font les objects mesmes. Il fait tousjours remarquer quelque nouveauté dans les choses qu'on a veues mille fois, et ce qui est particulierement à considerer en

luy, c'est qu'il n'achève jamais ces beaux portraits sans y donner un traict de maistre, et sans y laisser un éguillon a la fin qui chatouille l'esprit long-temps après qu'il en a esté picqué. Lors qu'il veut estre serieux, il semble qu'il n'ait jamais hanté que des philosophes, et, quand il veut relascher son style dans la liberté d'une honneste raillerie, il n'est point d'humeur si stupide qu'il ne resveille, ny si severe dont il ne dissipe le chagrin et à qui il n'inspire des subtils sentimens de joye. Son esprit paroist sous toutes les formes, et c'est une chose admirable, et qui ne s'est peut-estre jamais veue, qu'une mesme personne ait pû en un eminent degré reussir egalement en deux façons d'escrire qui sont d'une nature si differente et qui semblent estre opposées. Et certes, qui peut voir ceste belle Solitude, à qui toute la France a donné sa voix, sans estre tenté d'aller resver dans les deserts ? et si tous ceux qui l'ont admirée s'estoient laissé aller aux premiers mouvemens qu'ils ont eus en la lisant, la Solitude mesme n'auroit-elle pas esté destruicte par sa propre louange, et ne seroit-elle pas aujourd'hui plus frequentée que les villes ? Ce divin Contemplateur, qui ne peut estre assez dignement loué que par celuy mesme qu'il loue, je veux dire par ce grand et sainct prelat à qui il est dedié, n'est-ce pas mesme une sublime leçon de la plus parfaite sagesse et de la plus haute philosophie chrestienne et morale ? Quel courage assez hardy pourroit ouyr reciter ses Visions melancoliques, dont le tiltre seul a je ne sçay quoy d'effroyable, sans fremir d'horreur ? Et quelle

ame assez austere pourroit lire le Palais de la Volupté sans

estre touchée de quelque desir d'en gouster les delices ? L'Andromede et l'Arion, sont-ce pas d'assez hardis essais de ce fort genie pour faire esperer a nostre langue un poëme heroïque ! En-

fin, tant d'autres beau poëmes, ou pour l'amour ou pour la joye, et qui sont par tout embellis des vrays omemens de l'art et des richesses de la nature, doivent-ils pas faire confesser à tout le monde que monsieur de Saint-Amant merite autant qu'aucun autre qui ait jamais esté le tiltre de vray poëte ?

L'estroite amitié qui s'est inviolablement conservée entre nous depuis plusieurs années ne sçauroit, devant de bons juges, rendre ce discours suspect d'aucune flatterie. Je voudrois bien que ce fust icy un lieu à propos de parler aussi bien de la bonté de ses mœurs comme de la bonté de ses œuvres ; mon inclination s'estendroit bien volontiers sur ce suject. Et combien qu'il m'ait fait passer pour vieux et grand beuveur dans ses vers, avec la mesme injustice qu'on a escrit dans tous les cabarets le nom de Chaudière, qu'on dit qui ne beut jamais que de l'eau, si est-ce que, pour me venger agreablement de ces injures, je prendrois plaisir à publier qu'il a toutes les vertus qui accompagnent la generosité. Mais il m'arrache luy mesme la plume de la main, et sa modestie me defend d'en dire davantage.

L'Andromede

Epris d'une ardeur nouvelle
De monter jusqu'au sommet
Où la Muse qui m'appelle
La guirlande me promet,
Il me plaist que mon genie,
Dans cette douce manie,
Chante aujourd'hui pour les dieux

La fable presque estouffée
De la fille de Cephée,
Qui luit maintenant aux cieux.
Digne frère d'un monarque
Dont les armes et les lois
Sauvent des mains de la Parque
L'honneur du sceptre gaulois ;
Noble sujet de l'histoire,
Grand heros, de qui la gloire

N'entrera point au cercueil,
Et par qui dans cet empire
La vertu seule respire
L'air d'un gracieux accueil ;
Prince, à qui les destinées
Ont tissu de filets d'or
Les plus illustres années
Dont le temps face thresor,
En attendant que ma plume
Dans un précieux volume
Vous monstre à tout l'univers,
D'une faveur nompareille,
Grand Gaston, prestez l'oreille
Aux doux accens de ces vers.
Le jeune et vaillant Persée,
Aussi viste qu'un esclair,
D'une aile au vent balancée
Fendoit le vague de l'air,
Lorsque la triste Andromède,
Sans espoir d'aucun remède
À la mort qu'elle attendoit,

Se descouvrit à sa veue
D'autant de beautez pourveue
Que sa mère en prétendoit.
Là, pour expier le crime
Qu'un autre avoit perpétré,
Et que jamais on n'exprime
Qu'on n'en ait le cœur outré,
Cette vierge infortunée,
Au pied d'un roc enchaisnée,
Offrait son corps à Thetis,
Et devoit, sans cet Alcide,
Saouler d'un monstre homicide
Les furieux appetis.

Ses parens, un peu loing d'elle,
De longs cria perçans les cieux,
D'une passion fidelle
Demandoient secours aux dieux ;
Et voyans, à leur priere,
Par cette vaste carriere
Ce hardy prince voler,
Croyoient que ce fust Mercure
Qui fendist la nue obscure
Pour les venir consoler.
Aux charmes de ce visage,
Où deux astres esclattoient,
Il pensa perdre l'usage
Des plumes qui le portaient ;
Et peu s'en fallut que l'onde,
D'une œillade vagabonde
Contemplant cet amoureux,

Ne luy vist, comme un Icare,
Noyer en son sein barbare
Ses désirs trop genereux.
Enfin, r'appellant son ame
De ce long ravissement,
Devers l'objet qui l'enflâme
Il s'abbaisse doucement ;
Puis, imprimant sur l'areine
D'une allure autre qu'humaine
La distance de ses pas,
Plein de respect il s'approche
De l'impitoyable roche
Où l'on voyoit tant d'appas.
Ce chef-d'œuvre de nature,
Ce miroir de chasteté,
Qui mesme en cette posture
Observoit l'honnesteté ;

Cette innocente victime,
Qu'un oracle illégitime
Vouoit à ce triste sort,
Eut soudain, à sa venue,
Plus de honte d'estre nue
Que de crainte de la mort.
Aussi la pudeur atteste
Que, sans ses fers inhumains,
Sur son visage modeste
Elle auroit porté les mains,
Et qu'à l'heure on vit les roses
En ce beau visage escloses
Prendre la place des lis,

Qui, sous cette aymable honte.
Dont l'honneur tait tant de conte,
Furent presque ensevelis.
Cette pudeur virginale,
Luy rendant le teint pareil
À la clarté matinale
Qui devance le soleil,
Jointe aux pitoyables charmes
De son poil baigné des larmes
Qu'on lui voyoit espancher,
Garda qu'elle ne fut prise
Par ce beau neveu d'Acrise,
En tel lieu, pour un rocher.
Il est bien vray que sans peine
Il auroit pu desjà mieux
Sortir d'une erreur si vaine
Par les rayons de ses yeux ;
Mais, quoy qu'ils fissent paroistre.
Ne pouvoit-ce pas bien estre
Quelques diamants aussi,
Qui sur la roche natale

Où Nature les estale
Reluisoient à l'heure ainsi ?
D'ailleurs estoit-il croyable,
Et pouvait-on concevoir,
Qu'en un climat effroyable
Rien de si doux se peust voir ?
Ny qu'au milieu de l'Afrique
À qui le chant qui la pique
Noircit mesme jusqu'au sang,

Parmy des visages sombres
Où les corps passent pour ombres,
Il s'en trouvast un si blanc ?
Pendant qu'il la considere,
Bien que la discretion
En tous ses regards modere
La trop libre intention,
Elle pleure, elle souspire,
Tournant en bas, sans rien dire,
Ses yeux de honte animez ;
Et pense, au dueil qui l'emporte,
Se cacher en quelque sorte
Quand elle les a fermez.
Quelle influence perverse,
Luy dit-il, plein de pitié,
Dessus vostre teste verse
Sa cruelle inimitié ?
Dites-moy quelle fortune
Ose vous estre importune,
Beauté dont je suis espris,
Et me declarez encore
Sous quel nom on vous adore,
Si vous n'estes point Cypris.
Ô cieux ! quelle barbarie !
Quel execrable attentat !

Quel démon, quelle furie
Vous a mise en tel estat ?
Helas ! pourroit-on bien croire
Que celle de qui la gloire
Serait chérie aui enfers,

Et dont les beautez extresmes
Captiveraient les dieux mesmes,
Fust maintenant dans les fers ?
À cette juste semonce
Faite avec mille regrets,
Elle ne rend pour responce
Que gemissemens secrets ;
Mais son cœur en ce silence,
D'une douce violence
Faisant mouvoir son beau sein,
Semble, tant ce poinct le touche.
S'en fascher contre sa bouche,
Et s'enfler à ce dessein.
Il craint qu'il ne soit capable
De faire croire, en effet.
Qu'elle puisse estre coupable
De quelque horrible forfait ;
Et pour prévenir le blasme
Que peut engendrer en l'ame
Un si dangereux soupçon,
Après s'estre un peu forcée,
Elle addresse au beau Persée
Sa plainte en cette façon :
— Qui que vous soyez, dit-elle,
Que le sort guide en ces lieux,
Soit de la race mortelle,
Soit de la troupe des dieux ;
Je dy le sort, non l'envie
De venir sauver ma vie

Du péril où je la voy,
Car le Ciel m'est trop severe
Pour penser qu'en ma misère
On daigne avoir soin de moy.
Là, les sanglots et les larmes
Interrompent ce discours,
Et sa voix, pleine de charmes,
En reprend ainsi le cours :
Ne croyez pas que ces chaisnes
Me facent souffrir les gesnes
D'un supplice merité ;
L'innocence vous oblige,
En la peine qui m'afflige,
D'en ouyr la verité.
La reyne d'Étiopie,
Que ma mere, à mon malheur,
Je dois nommer, quoy qu'impie,
Est cause de ma douleur ;
Sa vanité fut bien telle
D'oser se dire plus belle
Que les Nymphes de la mer,
Qui, pour venger cet outrage,
Monstrent bien que leur courage.
Comme leurs flots, est amer.
Ces deïtez courroucées,
Portans le ressentiment
De leurs beautez offencées
Au delà du chastiment,
Ont voulu qu'un monstre enorme,
Un poisson d'horrible forme,

Vint affliger ce pays,
Et que mesme sur la terre
Sa cruauté fist la guerre
À nos peuples esbahis.

Pour empescher ses ravages,
Qui nous ont fait tant de mal,
Et délivrer nos rivages
D'un si funeste animal,
Soudain l'oracle on consulte,
On le prie en ce tumulte
De nous vouloir secourir ;
Mais sa fatale ordonnance
Trop dure à ma souvenance,
Ne parle que de mourir.
Il faut, dit-il, qu'on octroyé
Par un tribut annuel
Une noble fille en proya
À ce monstre si cruel.
Là ses mandements s'achèvent,
Là mille plaintes s'eslevent
Dont tout le temple fremit ;
L'idole sort de sa place,
D'effroy la lampe se glace,
Et l'autel mesme en gémit.
Enfin le sacré concierge
Commande qu'on jette au sort.
Pour connoistre quelle vierge
On doit livrer à la mort ;
Et moy, l'unique héritière
Presque de l'Afrique entière,

Ô lamentable destin !
Las ! je suis la malheureuse
Que cette loy rigoureuse
Prend pour son premier butin.
Comme sa bouche plaintive
Ce dernier mot prononçait,
On voit bien loin de la rive
Le monstre qui paroissoit.

La frayeur reprend son ame ;
Elle crie, elle se pasme
Dans les bras du desespoir,
Et le nocher de la Parque
Croit que bien tost dans sa barque
Son ombre se fera voir.
Le triste et désolé père,
Arrachant ses blancs cheveux,
Quoy que nulle ayde il n'espère,
Redouble à ce coup les vœux ;
Et la mère repentante,
D'une main fiere et tremblante
Voulant punir sa beauté,
De son sang signe en sa joue
Comme son cœur desadvoue
Ce qu'a dit sa vanité.
Est-ce là tout le remède,
Dit Persée, approchant d'eux,
Que l'innocente Andromede
Doit attendre de vous deux ?
N'avez-vous point d'autres armes
Que les complaintes, les larmes,

Les vœux et l'estonnement
Et verrez-vous sans obstacle,
D'un si périlleux spectacle
Le tragique evenement ?
Non, non, je suis trop sensible,
Et trop plein d'amour aussi :
À ma valeur invincible
Laissez-en tout le soucy ;
Seulement, en recompense
Des maux où, pour sa défense,
Je m'en vay me hazarder,
Vostre foy me soit donnée

Que sous un sainct hymenée
Je la pourray posseder.
Que si le temps qui nous presse
Et ma généreuse ardeur
Souffraient que de ma noblesse
Je vous disse la grandeur,
Vous sçauriez comme ce prince
Dont le ciel est la province
Et les dieux sont les subjets
Est mon pere veritable,
Qui m'a rendu redoutable
En tous mes fameux projets.
Vous sçauriez comme, pour guide
N'ayant que l'aveugle amour,
Ce monarque en or liquide
Se coula dans une tour ;
Que Danaé prisonniere
En ceste estrange maniere

Dans sa couche le receut ;
Et que, me faisant connestre,
Je puis seul me vanter d'estre
L'heureux fruict qu'elle conceut.
D'ailleurs, si de mes victoires
J'osois vous entretenir.
Vous en sçauriez des histoires
Dignes d'un long souvenir :
Là, je vous ferais entendre
Qu'en mon âge le plus tendre
J'ai poussé dans le cercueil,
Par les labeurs incroyables,
Ces Gorgonnes effroyables,
Qui s'entreprestoient un œil.
Bref, vous sçauriez que Méduse
Aux hideux crins de serpens,

Ma juste et mortelle ruse
À sentie à ses despens ;
Et s'il vous estait possible
De voir son visage horrible
Sans périr au mesme instant,
Ma main serait toute preste
De vous en monstrer la teste
Que je cache en la portant.
Il se teut là, pour entendre
Du triste roy, qui pleuroit,
Qu'il avoit droit de s'attendre
À plus qu'il ne requérait,
Car, outre sa chère fille,
Seul honneur de sa famille,

Que l'on luy vouloit oster,
Ses biens, sa personne mesme
Et son propre diadesme
Il le prioit d'accepter.
Muse, laisse là Persée
S'apprester à recevoir
Ce monstre qu'à ma pensée
Tes mystères ont fait voir,
Et, tournant icy ta veine,
Qui d'ardeur est toute pleine,
Vers ce prodige des flots,
Vueille si bien le dépeindre
Qu'il se fasse encore craindre
Aux plus hardis matelots.
Sa teste affreuse et superbe,
Aux marques qu'elle portait,
Du sang tombé sur de l'herbe
Vivement représentait ;
Ses prunelles embrasées
Ressembloient à ces fusées

Qui font leur effet dans l'eau,
Et jettoient tout droil en l'ame
À longues pointes de dame,
La froide horreur du tombeau.
Tout ainsi qu'une baleine,
Il avoit dessus les yeux
Deux tuyaux qui pour baleine
Soufflaient de l'eau jusqu'aux cieux
Sa gueulle de crocodile
Estoit un gouffre mobile ;

La mer s'abismoit dedans,
Et souvent sa langue noire
Se dardoit entre l'ivoire
Du triple rang de ses dents.
De mainte coquille dure
Qui sur le dos luy croissoit,
Comme d'une espaisse armure
Sa peau s'enorgueillissoit ;
Une espouventable queue
Moitié jaune et moitié bleue
Luy tournoyoit sur le corps,
Et par fois, en frappant l'onde,
Sembloit menacer le monde
De ses merveilleux efforts.
Ses pieds, qui du vieux Nerée
Sillonnoient les vastes champs,
Dans cette plaine azurée
Fichoient des ongles trenchants,
À le voir sur l'eau s'estendre,
Sa grandeur l'auroit fait prendre
Pour un vaisseau renversé,
Ou pour quelque isle flotante,
Ainsi que ta Grèce chante
Qu'elle en vit au temps passé.

Les vagues, d'horreur esmeues,
Autour de luy blanctaissoient ;
Les airs, se couvrans de nues,
Le jour en obscurcissoient ;
Le ciel en suoit de crainte
La terre en estait contrainte

D’esbranler ses fondemens ;
Bref, une fiere tempeste,
À l’aspect de cette beste,
Troubloit tous les elemens.
Comme aux lieux où Mars domine,
Pendant quelque horrible assaut,
Une foudroyante mine
Emporte quelqu’un en haut :
Tout de mesme en cet orage,
De l’ardeur de son courage
Persée estant emporté,
Haut sur le monstre s’eslance,
Aussi tost comme il s’avance
Vers le butin souhaitté.
Il fend l’air la main armée
D’un coutelas flamboyant ;
Sous luy, la beste animée,
S’enfle et gronde en le voyant.
Elle court, la gueule ouverte,
D’où sort une escume verte,
Après l’ombre du guerrier,
À qui, de cette entreprise,
La Gloire, en son ame esprise,
Offre desja le laurier.
Tel que descend le tonnerre
Sur quelque arbre audacieux,
Qui, de la part de la Terre,
Semble défier les Cieux ;

Tel, en fureur, il se jette,
Plus viste qu’une sagette,

Sur son ennemy cruel,
Et d'une profonde playe,
Courageusement essaye
À terminer ce duel.
Le monstre, tout en désordre
Du grand coup qu'il a receu,
Saute après luy pour le mordre,
Mais son espoir est deceu.
Alors la Nue, irritée
De se voir ainsi heurtée,
Se ramasse en tourbillons ;
Puis, soudain, quand il retombe,
La mer, qui sous luy succombe,
Pirouette à gros bouillons.
Tantost jusqu'au fond d'un gouffre
La rage le fait plonger,
Tantost les peines qu'il souffre
Hors de l'eau le font nager.
Il s'arreste, il se tourmente ;
La douleur qui s'en augmente
Luy fait pantheler le flanc,
Et par sa mortelle atteinte
L'onde d'alentour est teinte
De venin meslé de sang.
Toutes ces costes résonnent
De mugissements affreux,
Les Dieux marins s'en estonnent
Dans leurs antres les plus creux.
Ce bruit, venant en l'ouye
D'Andromede esvanouye

À soy la fait revenir ;
Ses fers à demy se laschent,

Et l'on diroit qu'ils se tachent
De la pouvoir retenir.
En la peur qui délibère
De la vaincre à cette fois,
Elle croit que de Cerbère
Ces longs cris sont les abois,
Alors, pensant estre morte,
Sa frayeur devient si forte
Qu'elle n'ose ouvrir les yeux,
Tant la chetive aprehende
De voir l'infernale bande
Remplir de spectres ces lieux.
Durant tout cela, Persée,
D'un effort impétueux,
Redonne à teste baissée
Sur le poisson monstrueux,
Et, luy perçant les entrailles,
Malgré ses dures escailles,
En ce martial esbat,
Son bras en deux coups achevé
Ce qui défaut à son glaive
Pour triompher du combat.
Mais afin que la mémoire
En dure éternellement,
Et qu'on chante sa victoire
Par tout solennellement,
Meu d'une louable envie,
Il veut, avant que de vie

Ce monstre soit despouillé,
En laisser des marques telles,
Que de les voir immortelles
Le Temps soit esmerveillé.
Lors, de la fatale teste
À cet effet il se sert,

Aux yeux mourants de la beste
L'opposant à descouvert.
Aussi tost en cette place
Un certain esprit de glace
Lui gaigne et fixe le corps,
Augmentant ainsi le nombre
Des rochers qui de leur ombre
Couvrent la mer en ces bords.
Toutefois de sa figure
Rien n'est métamorphosé ;
Elle en garde la structure,
Et l'on en est abusé :
Car d'abord le plus habile,
De ce qu'elle est immobile,
S'esbayt plus à la voir
Qu'il ne feroit en soy-mesme
Si, par un miracle extresme,
Il la voyoit se mouvoir.
Lors, comme sur un trophée,
Le vainqueur se met dessus ;
Les regards du bon Cephée
Soudain s'en sont appercus ;
Il en saute d'allegresse.
La reine, à ce signe, addresse

Sa course en haste à l'escueil.
Elle en asseure Andromede ;
Mais l'erreur qui la possède
Luy fait tousjours fermer l'œil.
Encore que de sa mere
Elle entende les accents,
Et que cette voix tempere
L'effroy qui trouble ses sens,
Elle pense estre trompée,
Ou que de Cassiopée

Le destin est racourcy :
Car, ayant commis le crime,
La raison veut qu'elle estime
Qu'elle en est punie aussi.
Est-ce vous donc, ô chère Ombre ?
Dit-elle en ouvrant les yeux.
Mais quoi ! dans l'Averne sombre
Voit-on la clarté des cieux ?
Je m'abuse, poursuit-elle.
Ô dieux ! sous vostre tutelle
Mes jours ont donc esté mis ?
Il est donc vray que la vie
Ne m'a point esté ravie,
Et que vous m'estes amis ?
Ouy, ma fille, il le faut croire,
Dit la mère en l'embrassant ;
Vous en devez rendre gloire
À leur secours tout puissant.
Un d'entre eux, en forme d'homme,
Que tout l'univers renomme,

À daigné vous assister :
C'est celuy qui sur la nue,
Par une route incognue,
Nous est venu visiter.
D'une valeur sans seconde
Le Monstre il a combattu ;
Ce cruel tyran de l'onde
À fleschi sous sa vertu,
Sous l'effort de son espée
Son audace est dissipée,
Rien ne l'en a garanty ;
Et mesme on croit que Neptune,
Touché de vostre infortune,
À sa mort a consenty.

Au reste, ô bonheur estrange !
Cet admirable vainqueur
Dessous vos beautez se range,
Et vous veut donner son cœur.
Amour, dont nul ne s'exente,
Tout ainsi qu'il le présente
Dit qu'il l'accepte pour vous.
Vostre bon pere l'approuve,
Et, quant à moy, je le trouve
Aussi juste qu'il est dous.
Ainsi cette belle reine
La princesse entretenoit,
Pour chasser du tout sa peine,
Tandis qu'on la deschainoit.
Ces mots lui flattent l'oreille,
Une douceur nompareille

L’engage à de nouveaux fers,
Et son ame enfin se noye
Dans une discrette joye
Des biens qui luy sont offerts.
Cependant qu’elle s’habille
D’un précieux vestement,
Qui semble, à l’or dont il brille,
Parler de contentement,
Le Roy, tout transporté d’aise,
D’autre part baise et rebaise
La main de son defenseur,
Et d’un cœur loyal ordonne
Que d’elle et de sa couronne
Il soit fait le possesseur.
De vouloir icy decrire
Les propos longs et charmans
Qu’a l’abord se purent dire
Ces beaux et parfaits amans,

C’est une chose où la Muse,
Se trouvant toute confuse,
N’a point d’assez hauts discours :
Il suffit qu’un hymenée,
Malgré le jaloux Phinée,
Recompensa leurs amours.

La Metamorphose de Lyrian et de Sylvie

Cruel et beau sujet de peines obstinées !
À quoy m'ont reservé les noires destinées,
Pour me faire souffrir en l'empire amoureux
Tout ce que les enfers ont de plus rigoureux ?
Puis que vous refusez à l'ennuy qui m'afflige
Le moindre allegement dont l'espoir nous oblige,
Puis que mesme les pleurs en secret epandus
Par vos severitez m'ont esté defendus,
Permettez qu'en ces vers, où je me veux depeindre
Sous un nom emprunté, mon cœur se puisse plaindre,
Et que mes passions vous content aujourd'huy
La grandeur de mon mal par la bouche d'autruy.
Je vous veux reciter la plus estrange histoire
Qui sur l'oubly mortel ait jamais eu victoire.
Facent les justes cieux qu'en fin, sans vous fascher,
Le merveilleux progrez vous en puisse toucher.

Sous le plaisant climat des Isles de Fortune,
Où tous les habitans font hommage à Neptune,
Un aymable berger demeuroit autrefois ;
Trop heureux si d'amour il n'eust suivy les lois.
Lyrian fut son nom, et celuy de la belle
Qu'à sa longue recherche il treuva si rebelle,
Sylvie, ainsi que vous, qui par la cruauté
Luy ressemblez aussi comme par la beauté.
On tient en ce pays, où vit sa renommée,
Qui jamais par les ans ne sera consommée,
Qu'au doux art qu'Apollon enseigne aux bons esprits,
Sur tous les plus diserts il emportoit le prix.

Mais ny tous ses discours ny son merite extresme,
Que l'envie etonnée admiroit elle-mesme,
Ne peurent disposer l'objet de ses desirs
À changer ses ennuis en autant de plaisirs.
Les prez delicieux et les bois solitaires,
Qui luy servoient alors de loyaux secretaires,
Sont encore tesmoins, et le seront tousjours,
De la fidelité de ses chastes amours.
C'estoient eux seulement qui connoissoient sa flame,
C'estoient eux seulement qui soulageoient son ame,
Quand, au fort des douleurs qui le persecutoient,
Avec quelque pitié sa plainte ils escoutoient.
Ô Dieux ! combien de temps fut-il à se resoudre,
Bien qu'il vit que son cœur s'alloit reduire en poudre,
À descouvrir sa peine aux yeux qu'il adoroit,
Tant la discretion en ses mœurs operoit !
Et, quoy qu'il peust souffrir, je croy que le silence
Auroit de son ardeur eteint la violence
Par le coup desiré d'une subite mort,
Avant qu'à son respect il eut fait tel effort.
Aussi nul n'en sceut rien jusqu'à ce que les arbres
Et les endroits unis des plus solides marbres
L'offrirent à la veue, escrite de sa main,

Àcette belle Nymphe au courage inhumain.
Elle s'en offença. Dieux ! est-il bien croyable
Qu'une telle amitié luy fut desagreable ;
Qu'un orgueilleux dedain, comme absolu vainqueur,
Luy fit naistre aussi-tost la haine dans le cœur ;
Que ces chiffres d'amour si remplis de mysteres
Ne furent à ses yeux que de vains caracteres,

Et qu'elle les pût lire avecques ce penser
De ne les plus revoir que pour les effacer !
Las ! il n'est que trop vray, mais cette ame farouche
Ne s'en contenta pas : il fallut que sa bouche,
S'accordant à son cœur, plus dur qu'un diamant,
En prononçât l'arrest à ce fidelle amant.
Que ne luy dit-il point pour luy servir d'excuse !
Quelles vives couleurs n'employa point sa muse
À luy representer que cette affection,
S'autorisant en luy par la perfection
Des rares qualitez qui reluisent en elle,
Ne se pouvoit qu'à tort appeler criminelle,
Si la justice mesme et la raison aussi,
Qui font aimer les dieux, ne s'appeloient ainsi ;
Que l'astre souverain, dont la haute puissance
Regissoit les mortels au poinct de sa naissance,
Par un decret fatal ordonné dans les cieux,
Le voulut destiner à servir ses beaux yeux ;
Et que, quand son vouloir s'y fust rendu contraire,
Ses sentimens forcez n'eussent pu s'en distraire ;
De sorte que son ame, en sa captivité,
Ne faisoit qu'obeir à la necessité !
Ce n'est pas, disoit-il, qu'au milieu de ses chaisnes
D'un esprit tout content il n'en benist les gesnes ;
Qu'il n'estimast ce joug si doux et si plaisant,
Que la plus libre humeur l'eust treuvé peu pesant,
Et que, malgré le sort, de qui la violence
S'opposoit à son bien avec tant d'insolence,

Ce ne fut son desir d'aimer jusqu'au cercueil
L'objet qui luy faisoit un si mauvais accueil.

Mais ses intentions, si justement conceues,
Quoy qu'il peust alleguer, ne furent point receues.
Au contraire, on eust dit, à voir son fier maintien,
Qu'elle se deplaisoit en ce doux entretien,
Ce qu'elle confirma par une promte fuite,
De peur, comme je croy, qu'elle n'en fust seduite,
Tant il avoit de grace et d'eloquens appas,
À prouver qu'en l'aymant il ne l'offençoit pas.
ll essaya depuis, par mille bons offices,
N'espargnant aux destins ny vœux ny sacrifices,
À fleschir son humeur et luy faire sentir
Le profond mouvement de quelque repentir.
Ses douleurs, ses regrets, ses soupirs et ses larmes
Monstrans à tous propos leurs pitoyables charmes,
Y firent leur devoir et n'oublierent rien
Qui luy peust à la fin causer un si grand bien.
Cependant son amour trouva tout inutile,
Et mesme jusqu'aux vers dont l'admirable stile
Luy fit avoir le bruit d'immortel escrivain
Devant cette beauté se montrerent en vain.
Six ans estoient passez sans aucune esperance
De la pouvoir gaigner par la perseverance,
Quand il la rencontra comme elle alloit chasser
Un chevreuil que ses chiens venoient de relancer.
Quiconque a veu l'honneur des nymphes bocageres
Au milieu des genests, des houlx et des fougeres,
En queste d'un sanglier qu'avec ardeur et soing
Elle appelle au combat, l'arc et la flesche au poing,
Se peut imaginer l'aspect grave et celeste,
L'équipage, l'habit, la stature et le geste

De la belle Sylvie entrant dedans le bois
Pour atteindre la proye et la mettre aux abois.
Soudain que Lyrian, comblé d'inquietude,

Eust ainsi decouvert en cette solitude
Celle à qui ses douleurs demandaient du secours,
En courant apres elle il lui tint ce discours :
As-tu donc resolu, Sylvie,
De fermer l'oreille à mes cris
Et les yeux à mes doux escrits,
Qui parlent si bien de ta vie ?
As-tu fait avecques mon sort
Que mon avanture soit telle,
Pour t'avoir rendue immortelle,
Qu'il faille me donner la mort ?
Mon triste cœur, qui se lamente,
Conte que le monde et le temps
Sont presque envieillis de sept ans
Depuis que l'amour me tourmente.
Crois-tu que ce peu de vigueur
Qui paroit en ma resistance
Me puisse fournir de constance
Contre une eternelle rigueur ?
Te verray-je tousjours farouche
Errer dans ce bois ecarte,
Que ton insensibilité
Pourroit accroistre d'une souche ?
Helas ! je ne puis plus courir,
Tant la douleur me rend debile ;
Insensible, sois immobile
Seulement pour me voir mourir.

Au moins declare-moy, de grace,
Qui te meine en ces sombres lieux,
Où le ciel avec tous ses yeux
Ne sçauroit voir ce qui s'y passe.
Est-ce pour cacher la splendeur
Des astres de ton beau visage,
Ou ne cherches-tu de l'ombrage
Que pour conserver ta froideur ?

En vain ta rigueur inflexible
Te porte à ce mauvais dessein,
Que tout esprit qui sera sain
N'estimera jamais possible ;
Si ce n'est que la verité
Nous fasse voir par quelque preuve
Que devant le soleil on treuve
La fraischeur et l'obscurité.
Hé ! ne crains-tu point la furie
De ces animaux enragez,
Qui tant de fois ce sont chargez
De l'honneur de ma bergerie ?
Non, tu les verrois sans effroy,
Et leur irois faire la guerre,
Sçachant bien qu'en toute la terre
Rien n'est cruel au prix de toy.
Fiere Nymphe, qui fais trofée
D'un naturel sans amitié,
Et triomphes de la pitié
Dessous ton orgueil estouffée,
Quoy ! tu ne veux pas revenir !
Et les ronces, en m'ayant plaindre,

Afin que je te pusse atteindre
Ont taché de te retenir !
Dieux ! qui vit jamais telle chose !
On peut bien dire maintenant
Que l'espine en te retenant
À plus de douceur que la rose.
Je te compare à cette fleur
Par ta beauté qui lui ressemble,
Bien qu'elles different d'ensemble
En la cause de la couleur.
Car cette agreable merveille
Que Flore met à si haut pris

De la piqueure de Cypris
Est devenue ainsi vermeille ;
Mais la rougeur de ton beau teint,
Où j'ay lu mon triste salere,
Ne provient que de la colere
Dont au vif ton cœur est atteint.
Sylvie, en quoy t'ay-je offencée
Pour t'irriter comme tu faits ?
Le souvenir d'aucuns forfaits
Ne revient point dans ma pensée.
Si ton jugement animé
Contre ma flamme legitime
Tien que tout excez est un crime,
J'ay failly, car j'ay trop aimé.
Mais mon humeur est incapable
De reprouver cette action,
Et par l'extrême affection
Je fay gloire d'estre coulpable ;

Mesme je tiendray pour constant,
Quoy qu'à l'encontre on me rapporte,
Que tout peché de cette sorte
Ne s'amende qu'en s'augmentant.
Miserable ! où vont ces paroles !
Helas ! à quoy t'amuses-tu !
Tes raisons n'ont point de vertu,
Et tes complaintes sont frivoles.
Dieux ! après tant de maux souffers
Dont mon cœur peut montrer les marques,
Viendra-t'il point une des Parques
M'ouvrir la porte des enfers !
Ha ! je sens faillir mon courage,
Mes esprits se vont consommer ;
Je ne sçay plus que reclamer

Au fort d'un si cruel orage.
Profondes horreurs du trespas,
Gouffres beants, noirs precipices,
Si vous voulez m'estre propices,
Presentez-vous devant ses pas.
Quand j'aurois l'une de ces pommes
Dont Hippomene se servit,
Et par qui cet amant se vit
Le plus heureux de tous les hommes,
Celle à qui j'ay veu rejetter
L'empire entier de tout le monde
À sa simple figure ronde
Ne se voudroit pas arrester.
Elle est une roche en sa haine,
Et moy, qui suis un feu d'amour,

Je la suivray donc nuit et jour,
Et ma poursuite sera vaine !
Ô nature ! écoutez un peu
Ce qu'à bon droict je vous reproche !
Comment ! vous souffrez qu'une roche
Soit plus legere que du feu !
Vous endurez, à vostre honte,
Que l'on viole ainsi vos loix !
Cette roche entendra ma voix,
Et n'en fera donc point de conte !
Que mon jugement se confont !
S'il estoit vray qu'elle fust telle,
Pourquoy ne me repondroit-elle,
Comme toutes ces autres font ?
Ainsi, las de courir et vaincu de tristesse,
De voir que par sa dame il l'estoit en vistesse,
Le pauvre Lyrian s'abandonne aux regrets,
Lasche de sa vigueur les mouvemens secrets,
Renonce à la constance, et, dans son ame outrée

Le sanglant desespoir ayant fait son entrée,
Comme fait un tyran dans quelque lieu forcé
Où la confusion a tout bouleversé,
Invoque les demons, profere maint blaspheme,
Conservant toutesfois en cette rage extreme
Le respect de Sylvie, et faisant son effort
À faire vivre Amour au milieu de la mort.
Celuy qui pour Dafné se vit en mesme peine,
Et ce dieu des bergers qui jadis, hors d'haleine,
Pensant prendre Syringue au bord des claires eaux,
N'embrassa pour un corps que de fresles roseaux,

Eurent tant de pitié de ce qu'en son martire
Un juste sentiment alors luy faisoit dire,
Qu'eveillans leur colere à ce tragique objet,
Ils jurerent soudain d'en punir le sujet.
L'effet suit la menace : on la voit transformée,
Cette ingrate beauté, si vainement aimée ;
Chacun de ses cheveux se herisse en rameau,
Et de superbe nymphe elle devient ormeau.
Durant qu'en cet estat ses pieds prennent racine,
Lyrian, assisté d'une faveur divine,
À le temps de l'atteindre et le bien de la voir,
Premier qu'il expirast, reduite en son pouvoir.
Dieux ! ce dit-il alors, qui par cette avanture
Enseignez à mes yeux ce que peut la nature,
Faites qu'à ce beau tronc si dur à la pitié
Mon cœur puisse à jamais montrer son amitié !
Il finit par ce mot pour en estre l'exemple,
Et son corps s'attachant à l'arbre qu'il contemple
Se change en mille bras tournoyans à l'entour,
Dont il acquit le nom de symbole d'amour ;
Bref, ce fidelle amant n'est plus qu'un beau lierre,
Qui, sur la tige aimée, en s'elevant de terre,
Cherche en sa passion, qu'il tasche d'appaiser,
La place où fut la bouche, afin de la baiser.

Chaque feuille est un cœur qui montre en sa verdure
Comme il l'avoit requis, que son amitié dure ;
La preuve s'en confirme en ses embrassemens,
Et tout se perd en luy, hormis les sentimens ;
Car on diroit, à voir ses branches enlacées,
Que, se ressouvenant de ses peines passées,

Et voulant conserver son bien present aussi,
De peur qu'il ne s'echappe, il l'environne ainsi.
Orgueilleuse Sylvie, à qui ces vers s'adressent
Que je serois heureux, dans les maux qui m'oppressent,
Si j'osois esperer qu'au moins après la mort
J'obtinsse quelque jour un pareil reconfort !
Mais, au contraire, helas ! vos rigueurs sont si grandes,
Que j'ay beau les flater des plus dignes offrandes ;
Je croy qu'elles voudroient que je fusse immortel,
Afin tant seulement que mon ennuy fust tel.

L'Arion

Les sens pleins de merveille et remplis d'allégresse,
J'entrepren de chanter ce beau chantre de Grèce,
Qui, malgré la rigueur des farouches nochers,
Dont les cœurs en la mer sont autant de rochers,
Passa sur un daufin l'empire de Neptune,
Fit de son avanture estonner la Fortune,
Et revit ondoyer, par un decret fatal,
La fumée à flots noirs sur son vieux toit natal.
Grand duc, grand admiral, ornement de la France,
De qui les hauts exploits surpassent l'esperance
Qu'en les plus tendres ans tout le monde eut de toy.
Brave Montmorency, de grace, écoute-moy ;
Escoute ces accors qu'Arion te dedie ;
Contemple un peu son lut, gouste sa melodie,
Et, regissant l'estat de l'ocean gaulois
Sous le joug glorieux de nos augustes lois,

Empesche desormais qu'un dessein si barbare
Qu'est celuy que j'exprime en ce stile assez rare
Ne naisse dans l'esprit d'aucun des matelots
Que ta charge institue au commerce des flots.
Quand il se vit comblé de richesse et de gloire,
Ce fameux Arion, digne de ta memoire,
Qui par les tons mignars d'une amoureuse vois
Doucement alliez aux charmes de ses dois,
Ostoit l'ame aux humains pour la donner aux marbres,
Domtoit les animaux, faisoit marcher les arbres,
Arrestoit le soleil, precipitoit son cours,
Prolongeant, à son choix, ou les nuits ou les jours,
Réveilloit la clemence, endormoit le tonnerre,
Abaissoit la fierté du demon de la guerre,
Et banissoit des cœurs qui s'approchoient de luy,
Mesme au fort des tourmens, la douleur et l'ennuy ;
Un naturel desir de revoir sa patrie,
Où l'on le reveroit avec idolatrie,
Flattant ses sentimens en ce lointain sejour,
Le vint solliciter d'y l'aire son retour.
D'ailleurs, estant mandé du sage Periandre,
De qui le seul vouloir l'y faisoit condescendre,
Il s'appreste à partir du rivage latin,
Pour s'en aller en Grece achever son destin,
Use de diligence à chercher un navire
Qui tende à la contrée où son dessein aspire ;
En trouve un de Corinthe à cela preparé ;
Serre son lut d'yvoire en son estuy doré,
Prend congé, non sans pleurs, bien qu'entremeslez d'aise,
De ses plus chers amis, les embrasse, les baise,

S’embarque en leur presence, et, par un long adieu,
Temoigne du regret d’abandonner ce lieu.
On leve aussitost l’ancre, on laisse choir les voilles,
Un vent frais et bruyant donne à plein dans ces toilles ;
On invoque Thetis, Neptune et Palemon,

Les nochers font jouer les ressorts du timon,
La nef sillonne l’eau, qui, fuyant sa carriere,
Court devant et tournoye à gros bouillons derriere.
Le peuple de Tarente, epandu sur le port,
Souhaitte que le Ciel luy serve de support,
En fait cent mille vœux, et, la perdant de veue,
La contenance morne et l’ame toute emeue,
S’en retourne au logis, comblé d’un deuil amer,
Tournant à chaque pas la teste vers la mer.
Avec quelles couleurs, quels traits et quels ombrages
Representant au vif les plus mortels outrages,
Muse, depeindras-tu l’enorme trahison
De ces maudits nochers, infectez du poison
D’une aspre convoitise en leur sein allumée,
Qui, poussant dans leur ame une epaisse fumée,
La pût rendre si noire, et leur fit machiner
Ce qu’on ne peut sans crime encore imaginer !
Bons dieux ! de quel courroux fut la mienne saisie,
Quand on me recita l’horrible frenesie
Qui porta ces voleurs contre ce chantre saint,
Et de quelle pitié me vy-je à l’heure attaint !
Jamais Polymestor, ce lasche roy de Thrace,
Qui de la triste Hecube accomplit la disgrace,
Ne sembla si coupable aux Troyens mal heureux,
Lors qu’un injuste sort, trop acharné sur eux,

Ô spectacle cruel ! leur livra Polidore,
Couché mort sur la rive, et tout sanglant encore
Des coups que ce bourreau, pour avoir ses tresors
En meurtrissant sa foy, luy donna dans le corps.
Desjà le prompt effort d'un gracieux zephire
Avoit bien loin de terre emporté le navire,
Et desjà pour objet qui s'offrist à ses yeux,
Arion n'avoit plus que la mer et les cieux,
Quand ces fiers matelots, ces perfides courages,
Qu'un vil espoir de gain abandonne aux orages,

Qui sont le plus souvent bien moins qu'eux inhumains,
Au dessein de sa mort appresterent leurs mains.
Mais luy, qui s'apperceut de leur brutale envie,
Desirant celebrer le terme de sa vie
Comme le cygne fait, lorsque d'un cœur constant
Les bornes de la sienne il predit, en chantant,
Prend ses plus beaux habits, ses temples environne
D'un laurier immortel en guise de couronne ;
Et, se voyant coupé tout chemin de salut,
Pour la derniere fois, recourant à son lut,
Leur dit d'une parole assez haut prononcée
Que certains mouvemens induisoient sa pensée
À prier Apollon qu'il les vint proteger,
Preservant par son soin leur vaisseau de danger ;
Que, pour un tel sujet, il sçavoit un cantique
Qu'il avoit fait luy-mesme en fureur poëtique ;
Et que, si de l'entendre ils prenoient le loisir,
Ils en recevraient tous et profit et plaisir.
Ces traîtres, à ces mots, reprimans l'insolence
Qui pousse leurs esprits à tant de violence,

Remettant à la nuict l'heure de son trespas,
Pour jouir de ce bien, qu'ils ne meritent pas,
Cachent d'un faux semblant un effroyable crime,
Approuvent son dessein, le disent legitime,
Par de grossiers discours l'invitent à chanter,
Et s'imposent silence afin de l'écouter.
Alors, jettant les yeux sur la face de l'onde,
Où l'on voyoit glisser leur maison vagabonde,
Il reclame en son cœur toutes les deïtez
Dont ces gouffres marins sont par tout habitez,
Accorde bien son lut, en ajuste les touches,
L'essaye avec sa voix, dont il émeut les souches,
Puis, montant sur la poupe en superbe appareil,
Donne air à ces propos, tourné vers le soleil.

Ô ! le plus beau des dieux, et le plus adorable,
Toy qui, par ta valeur, aux mortels favorable,
Fis que l'affreux serpent expira sous tes coups,
Hélas ! pren soin de nous.
Phebus, que les neuf Sœurs reconnoissent pour maistre,
Prince de la lumiere, à qui tout doit son estre,
Grand et nompareil astre aux flamboyans cheveux,
Sois propice à nos vœux.
Supreme deïté dont les sacrez oracles
Dans le temple de Delphe annoncent des miracles,
Seul arbitre du temps, qui sans toy ne peut rien,
Travaille à nostre bien.
Dissippe la fureur de ces noires tempestes,
Que le malheur prepare à foudroyer nos testes ;
Et, pour nous retirer de la nuict du tombeau,
Preste-nous ton flambeau.

Nous sommes bien certains qu'Eole te revers ;
Si ta faveur l'ordonne, au lieu d'estre severe,
ll montrera pour nous autant d'affections
Que pour ses Alcions.
ll calmera les flots que son sceptre gouverne,
Enchaisnera Borée au fond de sa caverne,
Et laissera courir Zephire seulement
Sur ce vaste element.
Il n'avoit pas encore achevé son cantique
Que le soleil se plonge en la mer Atlantique,
Que le Peloponese apparoît à leurs yeux,
Et que l'obscurité leur derobe les cieux.
Soudain que ces accors sur les eaux s'estendirent,
Mille et mille poissons en foule se rendirent
Autour de ce vaisseau, mais sans bruit toutesfois,
Pour gouster de plus prez une si belle vois.

Là, pour l'entendre mieux, l'effroyable baleine,
Aussi bien que les vents retenoit son haleine :
Là, ceux que la nature a fait naistre ennemis,
Et dont les sentimens furent lors endormis,
Sans qu'aucune dispute y semast des alarmes,
Se laissoient pesle-mesle attirer à ces charmes ;
Là, les eaux et les airs demeuroient en repos,
De crainte d'interrompre un si divin propos :
Là, le ciel, attentif à ces douces merveilles,
Eust bien voulu changer tous ses yeux en oreilles ;
En fin l'on y voyoit, d'un et d'autre costé,
Reservé les humains, tout plein d'humanité :
Car ces ames de bronze, ô chose bien estrange
Ces corsaires cruels, que nul objet ne change,

Aucun trait de douceur ne pouvans concevoir,
Ny pour tous ces beaux chants tant soit peu s'émouvoir,
Les glaives nuds au poing, inspirez des furies
Qui portent les humeurs dedans les barbaries,
Courent vers Arion d'un violent effort
Pour luy ravir ses biens et luy donner la mort.
Le bon pilote, emeu du mal qu'il en presage,
Ainsi que fit le ciel, se cacha le visage,
Et detourna la teste afin de ne voir pas
De ses yeux innocens ce criminel trepas.
Comme on voit des roseaux la souple obeyssance
Fleschir facilement sous la fiere puissance
Des aquilons emeus, soufflans de toutes pars,
Qui pourraient ebranler les plus fermes rampars,
Tout de mesme on voyoit Arion sur la pouppe,
Ceder à la fureur de cette avare trouppe,
Et par des actions pleines d'humilité,
Essayer d'attendrir leur dure cruauté.
Mais, voyant à la fin qu'il n'estoit pas possible
De toucher, quoy qu'il fist, leur courage inflexible,
Et, ne sçachant non plus en quel lieu se cacher,

Pour éviter la mort, il s'en va la chercher,
Troublé de desespoir, se precipite en l'onde,
Où la bonté du Ciel, bien plus qu'elle profonde.
Permet qu'un grand daufin le reçoive à l'instant,
Et que droit vers la terre il tire en le portant.
Quand je me represente une telle avanture,
Quoy que de tous costez il vist sa sepulture,
Je pense qu'il n'eut pas tant de peur de mourir,
Qu'il eut d'etonnement de se voir secourir.

Les dieux qui font dans l'eau leur mobile demeure,
L'y regardans tomber et considerans l'heure,
Creurent tous, ebahis par un commun abus,
Que Thetis recevoit en son lict deux Phebus.
Tel que marche en triomphe, apres mainte conqueste,
Quelque grand capitaine, un laurier sur la teste.
Monté haut sur son char, les trompettes devant,
Accompagné de peuple à longs cris le suivant ;
De toutes qualitez, de tout sexe et tout âge,
Qui, devanceant ses pas pour le voir davantage.
Saute à l'entour de luy d'aise tout transporté,
Admirant sa façon pleine de majesté,
Tel estoit Arion sur sa vivante barque,
Son luth entre ses bras, triomphant de la Parque,
Laissant derriere soy les vents les plus legers,
Et bravant la fortune au milieu des dangers.
Les Tritons, à l'envy, faisant bruire leurs trompes,
Comme devant Neptune en ses divines pompes,
D'un rang bien ordonné devant luy cheminoient.
Et de leurs tons aigus tous les cieux etonnoient
La deesse aux trois noms, l'inconstante Planette.
Sous un voile d'argent se montrant claire et nette,
Pour le favoriser fit de la nuit le jour,
Luy decouvrant à plein les terres d'alentour.
Tous les autres flambeaux de la voûte celeste
Laissant toute influence importune et funeste,

Plus brillans que jamais, sembloient rire à ses yeux,
Et dire qu'il estoit en la grace des dieux.
Mais entre tous on tient que la lyre d'Orfée,
De l'amour de son lut vivement échauffée,

Ayant de ses rayons tout nuage écarté,
Le rejouit beaucoup avecques sa clarté.
En un tel accident, qui n'eut jamais d'exemple,
Ravy de son bon-heur, en doute il se contemple,
Croit n'estre pas soy-mesme, et qu'il est trop abjet
Pour de tant de faveurs estre le digne objet.
Tantost il se figure estre en l'erreur d'un songe.
Où son esprit trompé fantasquement se plonge ;
Tantost il prend cela pour quelque enchantement,
Et n'en a pas pourtant moins de contentement ;
Toutesfois, à la fin, il le croit veritable,
Jugeant avec raison que le Ciel équitable,
Qui de nostre innocence est le plus seur appuy,
Montre les doux effets de sa justice en luy.
Lors, pour n'estre accusé d'extrême ingratitude,
Vice qui dans son cœur n'eut jamais d'habitude,
Mille remercimens il en fait au destin,
Luy consacrant sa voix son lut et son butin
Pour en faire construire un autel à sa gloire,
Où l'on verroit au long depeinte son histoire ;
Et pour le confirmer et de l'ame et du corps,
Sa main, au lieu de signe, en passe mille accors.
Ses doigts de plume et d'encre en ce sujet luy servent,
Les airs comme tesmoins la promesse en conservent,
Le temps les enregistre, et dit qu'à l'advenir
ll le conseillera de s'en ressouvenir.
Aux tremblemens subtils de sa main delicate,
Sous qui la chanterelle en mille tons s'eclate,
Le daufin, qui sous luy couloit si promptement,

Pour l'ouyr plus long-temps vogant plus lentement,
Nage moins dans la mer qu'il ne fait dans la joye,

Et, decouvrant la rive où le Destin l'envoya,
Hesite à l'aborder, tant il sent de douceur
D'estre d'un tel plaisir encore possesseur.
Mais, preferant enfin, sans plus le faire attendre,
Le bien de le sauver à celui de l'entendre.
ll tire droit au port avec legereté,
Et, mettant en effet toute dexterité,
Évite sagement les funestes approches
Des bancs et des écueils, des gouffres et des roches,
Où l'effroy, le peril, le naufrage et la mort
Brassent à mainte nef un deplorable sort.
Arion, tout ravy de gaigner le rivage,
Vouant aux immortels un fidelle servage,
Regarde autour de luy fourmiller les poissons,
Qui, suivant jusqu'au bord ses divines chansons,
S'elancent haut en l'air d'allegresse infinie,
Et, pour prendre congé de sa douce harmonie,
Au plus profond de l'eau tout à coup se noyans,
Agitent sa surface en cercles ondoyans,
Qui petit à petit de ses yeux disparoissent,
Se perdans l'un dans l'autre à mesure qu'ils croissent.
Celuy qui sur son dos l'a sauvé de danger.
D'un faix si glorieux se voulant decharger,
Quoy que par ce moyen de bonheur il se prive,
Plein d'aise et de regret s'approche de la rive,
Le pose doucement au plus commode lieu,
Et, faisant un grand saut, luy semble dire adieu.
Ainsi, par un secours si puissant et si rare,

Se voyant mettre à terre au pied du mont Tenare,
Après tant de hazards et de malheurs souffers,
Il trouva son salut aux portes des enfers.
Invincible heros, dont la valeur m'etonne,
Reçoy ces nouveaux fruits que ma muse te donne ;
Estime-les un peu, prens-y quelque plaisir :
C'est le plus beau loyer où butte mon desir ;

Et cependant la Gloire, ordonnant à ma plume
De peindre tes vertus en un parfait volume,
Portera ton renom, celebré dans mes vers,
Plus haut que le flambeau qui dore l'univers.
Enfin toute la France, à ton bras obligée,
Au sortir des travaux qui l'ont tant affligée,
Fera mille souhaits pour ta posterité,
Et, desirant bien moins que tu n'as merité,
Chose qu'on voit desjà par une prescience,
Attendra comme moy, non sans impatience,
Que tu sois quelque jour, par la faveur des cieux,
Ce que furent jadis tes illustres ayeux.

Les Visions

Le cœur plein d'amertume et l'ame ensevelie
Dans la plus sombre humeur de la melancolie,
Damon, je te decris mes travaux intestins,
Où tu verras l'effort des plus cruels destins
Qui troublerent jamais un pauvre miserable,
À qui le seul trespas doit estre desirable.

Un grand chien maigre et noir, se traisnant lentement,
Accompagné d'horreur et d'epouventement,
S'en vient toutes les nuits hurler devant ma porte,
Redoublant ses abois d'une effroyable sorte.
Mes voisins, eperdus à ce triste resveil,

N'osent ny ne sçauroient r'appeller le sommeil ;
Et chacun, le prenant pour un sinistre augure,
Dit avec des soûpirs tout ce qu'il s'en figure.
Moy, qu'un sort rigoureux outrage à tout propos,
Et qui ne puis gouster ny plaisir ny repos,
Les cheveux herissez, j'entre en des resveries
De contes de sorciers, de sabaths, de furies ;
J'erre dans les enfers, je raude dans les cieux ;
L'ame de mon ayeul se presente à mes yeux ;
Ce fantosme leger, coiffé d'un vieux suaire,
Et tristement vestu d'un long drap mortuaire,
À pas affreux et lents s'approche de mon lit ;
Mon sang en est glacé, mon visage en paslit,
De frayeur mon bonnet sur mes cheveux se dresse,
Je sens sur l'estomach un fardeau qui m'oppresse.
Je voudrois bien crier, mais je l'essaye en vain :
Il me ferme la bouche avec sa froide main ;
Puis d'une voix plaintive en l'air evanouye,
Me predit mes malheurs, et long-temps, sans siller,
Murmurant certains mots funestes à l'ouye,
Me contemple debout contre mon oreiller.
Je voy des feux volans, les oreilles me cornent ;
Bref, mes sens tous confus l'un l'autre se subornent
En la credulité de mille objets trompeurs
Formez dans le cerveau d'un excez de vapeurs,

Qui, s'estant emparé de uostre fantaisie,
La tourne moins de rien en pure frenesie.
Souvent tout en sueur je m'esveille en parlant,
Je saute hors du lit, l'estomach pentelant,
Vay prendre mon fuzil, et d'une main tremblante
Heurtant contre le fer la pierre estincelante,
Après m'estre donne maint coup dessus les dois,
Après qu'entre les dents j'ay juré mille fois,
Une pointe de feu tombe et court dans la meiche,
R'avivant aussi-tost cette matiere seiche,

J'y porte l'allumette, et n'osant respirer
De crainte de l'odeur qui m'en fait retirer,
Au travers de ce feu puant, bleuastre et sombre,
J'entrevoy cheminer la figure d'une ombre,
J'entens passer en l'air certains gemissemens,
J'avise en me tournant un spectre d'ossemens ;
Lors, jettent un grand cry qui jusqu'au ciel transperce,
Sans poux et sans couleur je tombe à la renverse.
Mon hoste et ses valets accourent à ce bruit,
Mais de tout leur travail ils tirent peu de fruit ;
Ils ont beau m'appeller, et d'un frequent usage
Me repandre à l'abord de l'eau sur le visage,
M'arracher les sourcils, me pincer par le nez,
Et s'affliger autant comme ils sont etonnez,
Je ne puis revenir non plus que si la Parque
M'avoit desja conduit dans la fatale barque.
Je suis tellement froid, que mon corps au toucher
Ne se discerne point d'avecques le plancher,
Où gisant de mon long, toute force abatue,
On diroit, à me voir, que je suis ma statue.

Il me souvient encore, et non pas sans terreur,
Bien que je sois certain que ce fut une erreur,
Que la premiere nuit qu'au plus fort des tenebres
S'apparurent à moy ces visions funebres,
M'estant esvanouy, comme je l'ay descrit,
De l'extreme frayeur qui troubla mon esprit,
Et ces gens essayans d'une inutile peine
À me restituer la chaleur et l'haleine,
Un d'entr'eux s'avisant de me donner du vin,
Bacchus, que j'ay tenu tousjours plus que divin,
Resveillant tout à coup ma vigueur coustumiere,
Fit resoudre mes yeux à revoir la lumiere.
Alors, comme en sursaut je me leve tout droit,
Representant au vif un mort qui reviendroit ;
Puis, regardant partout d'une veue egarée,

Je m'efforce à leur dire en voix mal assurée :
Fantosmes (car d'effroy je les prenois pour tels),
Quel plaisir avez-vous à troubler les mortels ?
Quel sujet vous ameine à ces heures nocturnes ?
Qui vous a fait quitter vos manoirs taciturnes ?
Mes badauts, esbahis d'entendre ce propos,
Haut allemant pour eux, jouans au plus dispos,
En chemise et nuds pieds, sans m'user de langage,
Vers le degré prochain troussent viste bagage,
Disent que je suis fou, qu'il y fait dangereux,
Emportent la chandelle et barrent l'huis sur eux,
Si qu'à peine mon œil les put bien reconnestre,
Que comme un tourbillon il les vit disparestre.
La lune, dont la face alors resplendissoit,
De ses rayons aigus une vitre perçoit,

Qui jettoit dans ma chambre, en l'epesseur de l'ombre,
L'éclat frais et serain d'une lumiere sombre,
Que je trouvois affreuse, et qui me faisait voir
Je ne sçay quels objets qui semblaient se mouvoir.
Cette nouvelle erreur, dedans ma teste emprainte,
Me rendant à la fin hardy par trop de crainte,
Je mets flamberge au vent, et, plus prompt qu'un esclair,
J'en fay le moulinet, j'en estocade l'air,
Imitant la valeur du brave dom Quichote,
Quand au fort du sommeil, coiffé de sa marote,
Pensant prendre au collet un horrible geant,
Et dans un tourne-main le reduire au neant,
Il exploita si bien, comme chante l'histoire,
Que sur les cuirs de vin son glaive eut la victoire.
Mais je m'engage trop dans ce plaisant discours,
Muse, je t'en conjure, arrestons-en le cours ;
Reprenons tristement nostre stile funeste,
Et, si cela se peut, disons ce qui nous reste.
Voilà donc, cher Damon, comme passe les nuis
Ton pauvre Clidamant, comblé de mille ennuis,

Et toutefois, helas ! ce ne seroit que roses
Si les jours ne m'offroient de plus horribles choses.
Cet astre qu'on reclame avec tant de desirs
Et de qui la venue annonce les plaisirs,
Ce grand flambeau du ciel, ne sort pas tant de l'onde
Pour redonner la grace et les couleurs au monde,
Avec ses rayons d'or si beaux et si luisans,
Que pour me faire voir des objets deplaisans.
Sa lumiere, inutile à mon ame affligée,
La laisse dans l'horreur où la nuit l'a plongée ;

La crainte, le soucy, la tristesse et la mort,
En quelque lieu que j'aille, accompagnent mon sort.
Ces grands jardins royaux, ces belles Tuilleries,
Au lieu de divertir mes sombres resveries,
Ne font que les accrestre et fournir d'aliment
À l'extreme fureur de mon cruel tourment.
Au plus beau de l'esté je n'y sens que froidure,
Je n'y voy que ciprès, encore sans verdure,
Qu'arbres infortunez tous degouttans de pleurs,
Que vieux houx tous flestris et qu'espines sans fleurs.
L'echo n'y repond plus qu'aux longs cris de l'orfraye,
Dont le mur qui gemit en soy-mesme s'effraye ;
Le lierre tortu qui le tient enlacé,
En fremissant d'horreur, en est tout herissé ;
Semblable en sa posture à ces enfans timides
Qui, le corps tout tremblant et les yeux tous humides,
Embrassent leur nourrice alors que quelque bruit
Les va dedans leur couche epouventer la nuit.
Si j'y rencontre un cerf, ma triste fantaisie
De la mort d'Actéon est tout soudain saisie ;
Les cygnes qu'on y void dans un paisible estang
Me semblent des corbeaux qui nagent dans du sang ;
Les plaisans promenoirs de ces longues allées,
Où tant d'afflictions ont esté consolées,
Sont autant de chemins à ma tristesse offers

Pour sortir de la vie et descendre aux enfers.
Le Louvre, dont l'éclat se fait si bien parestre,
N'est à mes yeux troublez qu'un chasteau de Bicestre ;
Le fleuve qui le borde est à moy l'Acheron,
J'y prend chaque batteau pour celuy de Caron,

Et, me croyant parfois n'estre plus rien qu'une ombre
Qui des esprits sans corps ait augmenté le nombre,
D'une voix langoureuse appellant ce nocher,
Je pense à tous moments qu'il me vienne chercher.
Si je prens quelque livre en mon inquietude,
Et tasche à dissiper cette morne habitude,
Marot, en ses rondeaux, epistres, virelais,

Le mocqueur Lucian et le fou Rabelais,
Se metamorphosans par certains tours magiques,
Ne sont remplis pour moy que d'histoires tragiques.
Ovide en l'Art d'aimer m'epouvante à l'abort ;
Amour, avec son dard, y passe pour la Mort ;
Avec son dos ailé, pour un oiseau funeste ;
Avec son mal fievreux, pour une horrible peste,
Et pour une furie avecques son flambeau,
Qui ne sert qu'à guider les hommes au tombeau.
Si, pour me retirer de ces creuses pensées,
Autour de mon cerveau pesamment amassées,
Je m'exerce parfois à trouver sur mon lut
Quelque chant qui m'apporte un espoir de salut,
Mes doigts, suivans l'humeur de mon triste genie,
Font languir les accens, et plaindre l'harmonie ;
Mille tous delicats, lamentables et clairs,
S'en vont à longs souspirs se perdre dans les airs,
Et, tremblans au sortir de la corde animée,
Qui s'est dessous ma main au dueil accoustumée,
Il semble qu'à leur mort, d'une voix de douleur,
Ils chantent en pleurant ma vie et mon malheur.
Si je vay par la ville, aux plus beaux jours de teste,
Le sort, dont la rigueur pend tousjours sur ma teste,

Donnant mesme aux plaisirs de noirs evenemens,
Ne me fait rencontrer partout qu'enterremens,
Que pasles criminels que l'on traisne au supplice ;
Et lors, m'imaginant quelque enorme injustice,
Je m'escrie à l'abord, les sens de peur transis :
Dieux ! seroit-ce point la mon pauvre amy Tirsis ?
Non, non, ce n'est pas luy, ma veue est insensée ;
Vostre gloire en sa mort seroit interessée,
Et l'equité celeste ayme trop l'innocent
Pour le payer si mal des peines qu'il ressent.
Puis, quand il me souvient de l'horrible aventure
Qui mit tout mon bon-heur dedans la sepulture,

En y mettant Lysis, et qu'il m'est defendu
De chercher seulement le bien que j'ay perdu.
Je m'abandonne aux pleurs, je trouble tout de plaintes,
Un mortel desespoir me donne mille attaintes,
Et, parmy les tourmens qui m'ostent le repos,
Songeant à ses escrits, je dis à tous propos :
Ô belle Polixene ! amante infortunée !
Tu dois bien regretter sa courte destinée,
Puis qu'une telle fin t'interdit d'esperer
Celle des longs travaux qui te font souspirer !
Ô precieux enfant d'une si rare plume !
Beau livre ! grand tresor, mais trop petit volume !
Ouvrage que la mort empescha de finir !
Je croy que t'ayant veu, tout bon sens doit tenir
Que la plus belle chose, en quoy que l'on souhaitte,
Se pourra desormais appeller imparfaite,

Si plustost on ne dit que, pour estre divin,
Ô livre nompareil ! tu n'as point eu de fin.
Et je n'en mettray point à l'ennuy qui me ronge,
Car, soit que ton autheur me vienne voir en songe,
Ou que je pense à luy comme je fais tousjours,
Mes larmes et mes cris auront un mesme cours ;
Ma pitié luy veut rendre à jamais cet hommage ;
En tous lieux où j'iray sa vaine et pasle image,
Visible à moy tout seul, et regretable à tous,
Me contera sa mort, me monstrera ses coups,
Et, m'inspirant au cœur ce que pour allégeance
Luy pourra suggérer une horrible vengeance
Contre cet assassin rempli de trahison
Qui termina ses jours en leur verte saison,
Me mettra dans les mains les plus pesantes chaisnes,
Les feux les plus ardens et les plus longues gesnes,
Pour en punir ce monstre, et faire un chastiment
Que l'on puisse esgaler à mon ressentiment.

La Polyxène est dédiée à la princesse de Conty. Le privilége, daté de 1622, semble donner l'ouvrage comme complet dans ses quatre livres. Les quatre pages d'errata qui suivent sont curieuses, et montrent quelle importance l'auteur attachoit à son style. — Ce livre est un des nombreux romans qui sont venus, à la remorque de l'Astrée, escompter la gloire de cet ouvrage. À vrai dire, c'en est un épisode. — En 1627, un sieur de Molière étoit lieutenant d'artillerie au siége de l'Île de Ré. (Hist. de Richelieu, par Aubery, p. 57.)

Le Palais de la Volupté

Icy la mesme symmettrie
A mis toute son industrie
Pour faire en ce bois escarté
Le palais de la Volupté.
Jamais le vague dieu de l'onde,
Ny celuy des clartez du monde,
N'entreprirent rien de plus beau,
Quand, sans trident et sans flambeau,
D'une volonté mutuelle,
Ils mirent en main la truelle,
Et sous des habits de maçons,
Employerent en cent façons
Tous les beaux traits que la nature
Admire dans l'architecture,
Pour loger ce prince troyen
Qui depuis les paya de rien.

Arriere ces masses énormes
Où s'entre confondent les formes,
Où l'ordre n'est point observé,
Où l'on ne roit rien d'achevé ;
Il n'en est point icy de mesme ;
Tout y suit la raison supresme,
Et le dessein en chasque part
S'y rapporte aux règles de l'art.
L'invention en est nouvelle.
Et ne vient que d'une cervelle
Qui fût tout avec tant de poids,
Et prend de tout si bien le chois

Qu'elle met en claire évidence,
Que sa grandeur et sa prudence
Sont aussi dignes, sans mentir,
De régner comme debastir.
Cet esprit que ma muse adore,
Qui de son amitié m'honore
Et que j'estime comme un Dieu,
A fait ce palais en ce lieu,
Où fréquente la solitude,
Tant pour la chasse et pour l'estude.
Que pour tous tes autres plaisirs
Qui s'accordent à ses désirs,
La salle grande et somptueuse
Autant qu'elle est majestueuse,
Se dedie au roy des forests.
Au bon Pan, qui dans un marests
Vit sa maistresse en vain aimée
En fresles roseaux transformée ;
De quoy pour chanter son tourment
Il fit à l'heure un instrument
Qui ne dit mot quand on le toucha
Si l'on ne le porte à la bouche,
Essayant ainsi d'appaiser

Son ardeur par quelque baiser.
Là dedans encore on revête,
Diane au front doux et sévère,
Non pas pour cette chasteté
Dont son humeur fait vanité,
Quoy qu'avec Hypolite on croye
Qu'elle s'en donnoit à cœur joje,

Mais parce qu'elle ayme d'amour
À chasser en ce beau séjour.
Ceux de qui lame et les oreilles
Trouvent des douceurs coni pareilles
Aux plaisans et confus accors
Que font ensemble et chiens et cors
Entremeslez de voix humaines,
Quand, par les bois ou par les plaines,
Ou par les monts ou par les vaux.
Et les hommes et les chevaux
Poursuivent cerf, chevreuil ou lièvre
À qui la peur donne la fièvre,
Ceux, dis-je, qui ne craignent point
Le plaisir à la peine joint,
Tel qu'il l'est en cet exercice
Qu'on nomme un aymable caprice,
Y sont bien venus en tout temps.
Et n'en partent point mal-contens.
Le demon des tours de finesse,
Qui dès sa plus simple jeunesse
Attrappa jadis tous les dieux,
Et sur la terre et dans les deux ;
L'inventeur du jeu de la chance,
Où les trois dez, menans la dance,
Taschent, au sortir d'un cornet,
À vous mettre une bource au net ;
Le patron des maquerellages,
Le suborneur des pucellages,

Le chef des illustres menteurs,
C'est à dire des orateurs,

Dont souvent la soûle éloquence
Rend les sujets de conséquence ;
Mercure, dis-je, aux doux propos,
Aux yeux perçans, au corps dispos,
Qui par une routte inconnue
Vole à son gré dessus la nue,
Ailé comme un esmerillon,
Préside au premier pavillon.
En cet endroit, sans tromperie,
Et sur tout sans criaillerie,
Peuvent s'esbattre nuict et jour,
Gagnans et perdans tour à tour
Sous le bon plaisir de fortune,
À l'un douce, à l'autre importune,
Ceux qui pensent que Paradis,
C'est ramener quinze sur dis.
Le second, c'est où l'on conserve
L'auguste portrait de Minerve,
De cette sage deïté,
Qui, gardant sa virginité,
Est cependant mère Féconde
De divers enfans mis au monde,
Les uns par les habilles mains
Des plus industrieux humains.
Les autres en la mesme guise
Que l'on chante qu'elle y fut mise,
Lorsque son père en accoucha
Par le cerveau, qu'on luy trencha ;
Ce sont les arts et les sciences,
Que, malgré nos impatiences,

Autrefois elle nous apprit,
Tant du corps comme de l'esprit.
Là ceux qui pensent ne point vivre

S'ils n'ont le nez dans quelque livre,
Messieurs les doctes seulement,
Se trouvent en leur élément.
Au troisiesme, on voit en sa gloire
Celuy qui se plaist tant à boire,
Ce dieu de pampre couronné
Qui s'enyvra dès qu'il fut né ;
Ce fameux prince des crevailles,
Ce guerrier de qui les batailles
Se donnent en plein cabaret
Sous un drappeau blanc et clairet,
Ce bon Denis, à qui ma muse
Aucun éloge ne refuse,
Ny jamais n'en refusera
Tant que sa verve durera.
Là, tous les honnestes yvrongnes,
Aux cœurs sans fard, aux nobles trongnes.
Tous les gosiers voluptueux,
Tous les desbauchez vertueux,
Qui parmy leurs propos de table
Joignent l'utile au délectable,
Sont receus et traitiez aussi
Comme des enfans sans soucy.
Et pour le dernier où se trouvent
Mille tableaux qui nous esmeuvent
À faire ce crime innocent
À quoy la nature consent,

C’est à la cause des pensées
D’où naissent toutes les ar***.
C’est à celle qui sur les flots,
Le divin germe estant esclos,
Vogua dans un berceau de nacre,

C’est à Venus qu’il se consacra,
À Venus, qui s’apprit deslors
Dans la mer au bransle du corps,
Qu’elle exerça depuis sur terre,
Menant une si rude guerre
Aux plus vigoureux bra***,
Que jusques à celuy de Mars,
Il luy falut rendre les armes,
Et recourir cent fois aux larmes
Pour quelque treve en obtenir,
Puis qu’il ne pouvoit la finir.
Là, ceux que Priape convie
Au plus cher plaisir de la vie,
Où l’on espreuve un doux trespas,
Encore qu’on ne meure pas,
Trouvent, sans prendre cette peine
Qui souvent en amour est vaine,
Dequoy saouler leurs appétits,
Autant les grands que les petits.
— Que ces empaleurs de Gomorre,
Ces bon*** que mon cœur abhorre.
Ces infâmes pescheurs d’est***.
Ces soldats lasches et poltrons,
Qui, denuez de toute audace,
N’osent assaillir qu’une place

Qui, sans tour et sans parapet,
Ne se deffend qu'à coups de pet ;
Que ces tentes extravagantes,
Ces fous aux humeurs arrogantes,
Qui sans révérence des Dieux
Se plaisent a morguer les doux,
Pestans avec mille blasphèmes
Contre tout, voire contr'eux mesmes
Seulement pour estre compris

Au nombre de nos forts esprits ;
Que ces misérables avares
À leur endroit mesme barbares,
Qui bien moins hommes qu'animaux
Se donnent tous les jours les maux
Que dans les biens dont ils se privent
Ils craignent qui ne leur arrivent,
Et se laissent mourir de faim
De peur de n'avoir plus de pain ;
Que ces mines de secrétaires,
Ces graves discoureurs d'affaires,
Qui, sans adveu du potentat,
Trenchent des ministres d'estat ;
Que ces vieilles rattes-pourries,
Ces âmes qui ne sont nourries
Que d'un chagrin contredisant
À tout ce qu'on fait de plaisant ;
Que les ennemis des sciences,
Que les perfides consciences,
Que les yvrongnes querelleux,
Ny les ignorans scrupuleux,

Ne viennent point, pour nos supplices
Troubler en ce lieu les délices
Que l'on y gouste tous les jours ;
Bref, pour accomplir ce discours,
Que le petit noble rustique
Avec son habit à l'antique,
Son corps mal fait, son sot maintien,
Et son ridicule entretien,
Ne se présente en nulle sorte
À cette vénérable porte,
Qu'il ferait sauter hors des gonds,
S'il ne veut que par mille bonds
On luy fasse dans une berne

Dancer la volte à la moderne,
Ou que, pour avoir trop vescu,
Cent coups d'espingle dans le cu
Luy soyent octroyez par des pages
Plus mes chants que des chats sauvages,
Ou qu'en fin les plus torts valets
Aillent luy donner le relais.

Sur un portrait du Roy

Icy l'art passe la nature,
Puisque par cette portraiture,
Dont tous les yeux sont esblouys,
Il a fait un autre Louys.
Pour moy, je pense qu'il aspire

À faire que, sans mescontens,
On puisse voir dans cet empire
Vivre deux rois en mesme temps.

La Debauche

Nous perdons le temps à rimer,
Amis, il ne faut plus chommer ;
Voicy Bacchus qui nous convie
A mener bien une autre vie ;
Laissons là ce fat d'Apollon,
Chions dedans son violon ;
Nargue du Parnasse et des Muses,
Elles sont vieilles et camuses ;
Nargue de leur sacré ruisseau,
De leur archet, de leur pinceau,
Et de leur verve poetique,
Qui n'est qu'une ardeur frenetique ;
Pegase enfin n'est qu'un cheval,
Et pour moy je croy, cher Laval,

Que qui le suit et luy fait feste
Ne suit et n'est rien qu'une beste.
Morbieu ! comme il pleut là dehors !
Faisons pleuvoir dans nostre corps
Du vin, tu l'entens sans le dire,
Et c'est là le vray mot pour rire ;
Chantons, rions, menons du bruit,
Beuvons icy toute la nuit,

Tant que demain la belle Aurore
Nous trouve tous à table encore.
Loing de nous sommeil et repos ;
Boissat, lors que nos pauvres os
Seront enfermez dans la tombe
Par la mort, sous qui tout succombe,
Et qui nous poursuit au galop,
Las ! nous ne dormirons que trop.
Prenons de ce doux jus de vigne ;
Je voy Faret qui se rend digne
De porter ce dieu dans son sein,
Et j'approuve fort son dessein.
Bacchus ! qui vois nostre desbauche,

Par ton sainct portrait que j'esbauche
En m'enluminant le museau
De ce trait que je boy sans eau ;
Par ta couronne de lierre,
Par la splendeur de ce grand verre,
Par ton thirse tant redouté,
Par ton eternelle santé,
Par l'honneur de tes belles festes,
Par tes innombrables conquestes,
Par les coups non donnez, mais bus,
Par tes glorieux attribus,
Par les hurlemens des Menades,
Par le haut goust des carbonnades,
Par tes couleurs blanc et clairet,
Par le plus fameux cabaret,
Par le doux chant de tes orgyes,
Par l'esclat des trognes rougies,

Par table ouverte à tout venant,
Par le bon caresme prenant,
Par les fins mots de ta cabale,
Par le tambour et la cymbale,
Par tes cloches qui sont des pots,
Par tes soupirs qui sont des rots
Par tes hauts et sacrés mysteres,
Par tes furieuses pantheres,
Par ce lieu si frais et si doux.
Par ton boucq paillard comme nous
Par ta grosse garce Ariane,
Par le vieillard monté sur l'asne,
Par les Satyres tes cousins,
Par la fleur des plus beaux raisins,
Par ces bisques si renommées,
Par ces langues de bœuf fumées,
Par ce tabac, ton seul encens,
Par tous les plaisirs innocens,

Par ce jambon couvert d'espice,
Par ce long pendant de saucisse,
Par la majesté de ce broc,
Par masse, toppe, cric et croc,
Par cette olive que je mange,
Par ce gay passeport d'orange,
Par ce vieux fromage pourry,
Bref, par Gillot, ton favory,
Reçoy-nous dans l'heureuse trouppe,
Des francs chevaliers de la couppe,
Et, pour te montrer tout divin,
Ne la laisse jamais sans vin.

Les Cabarets

Faret, mon compagnon d'office,
Quand il faut faire un sacrifice,
Dedans quelque joyeux hostel
Où la table fournit d'autel ;
Helas ! quel demon plein d'envie
Traversant nostre heureuse vie,
Quel demon, dis-je, amy de l'eau,
Te conduit à Fontainebleau ?
Ce vain esclat de la fortune,
Qui bien souvent est importune
À ceux mesme qu'elle assouvit
De la grandeur qui nous ravit,
Auroit-il bien tant de puissance
Que de t'oster la jouyssance

Des plaisirs qu'on gouste à Paris
Sans nul soucy des favoris ?
Si j'en avois la moindre doute
Je veux bien que Maillet me quitte.

Si le gallant en maroquin,
Et faisant trotter le pasquin,

Je ne je luy jettois tant de fange
Sur les habits de sa louange,
Que son lustre pernicieux
N'esblouyroit jamais tes yeux.
Mais ja n'advienne que j'y pense,
Je sçay bien que la recompense
Des bons services que tu rends

À ton maistre, l'honneur des grands
T'oblige bien moins à le suivre
Que ne fait la gloire de vivre
Sous un tel prince, qu'aujourd'huy
Ce nom-là n'est propre qu'à luy.
Quel sujet doncques pourroit-ce estre ?
N'est-ce point un desir champestre
De visiter à ce printemps
Les bois, les rochers, les estangs,
Y voir nager l'ombre d'un arbre ;
Contempler un palais de marbre,
Ou durant un temps chaud et clair
Regarder les ondes de l'air,
Qui semble trembler sur la terre
De la peur qu'il a du tonnerre ?
Puis admirant sur les sillons
Les ailes des gais papillons,
De mille couleurs parsemées,
Les croire des fleurs animées,
Qui volent au gré des zephirs
Vers les cieux plus beaux que saphirs ?
Ou tantost morne et solitaire,
Revant à quelque haut mystere,
Que les Muses, ces belles sœurs,
Montrent avec tant de douceurs,

S'en aller en quelques lieux sombres
Loger Phœbus entre les ombres,
Et faire en ceste obscurité
Un vers digne de la clarté ?
Ou par fois ouyr Philomelle,

Saluant la saison nouvelle,
Par un doux chant se consoler
Du temps qu'elle fut sans parler.
Quand l'infame et cruel Terée
Après l'avoir deshonorée,
La réduisit, pour toute vois,
Au triste ouvrage de ses doits ?
Toutes ces belles fantaisies.
De qui nos ames sont saisies,
Sont-elles, dis-je, le sujet
Qui te porte à ce beau projet ?
Parle, cher amy, je t'en prie,
Si tu ne veux que je m'escrie :
On fait à sçavoir que Faret
Ne rime plus à cabaret ;
Ce seul départ l'en rend indigne,
Il est degradé de la vigne,
Et Bacchus, nostre puissant roy,
Suivant les règles de sa loy,
Le casse, et luy défend de boire
Que dans la Seine ou dans la Loire,
Puisqu'il délaisse, amy de l'eau,
Paris pour un Fontaine-bleau :
Paris, où ce grand dieu preside,
Paris, ou la Coiffier reside,

Paris, où fleurit un Cormier,
Qui des arbres est le premier ;
Paris, qui prend pour son Helaine
Une petite Magdelaine ;
Paris, qui presente à nos yeux

La Pomme de pin, qui vaut mieux
Que celle d'or, dont fut troublée
Toute la divine assemblée ;
Paris, qui, croissant tous les jours,
Contient dans l'un de ses faubourgs
Mainte autre ville toute entiere ;
Paris, où dans un cimetiere,
Fait pour enterrer les ennuis,
Nous avons tant passé de nuicts ;
Paris, enfin, ce petit monde,
Où tout contentement abonde,
Et dans qui les plus grands desirs
Se peuvent saouller de plaisirs.
Ha ! je t'entends, ces mots te pressent,
Et desjà tes yeux me confessent
Que tu ne sçaurois le quitter
Sans de toy-mesme t'absenter.
Relasche un peu ta servitude,
Ne cherche point la solitude,
Si ce n'est par fais dans ces vers.
Que j'ay donnez à l'univers.
Laisse les soings pour d'autres testes,
Laisse les forests pour les bestes,
Laisse les eaux pour les poissons,
Et les fleurs pour les limaçons ;

Aussi bien, à voir ton visage,
Cela n'est pas à ton usage ;
La campagne n'a point d'appas
Qui puissent attirer tes pas ;
Et de l'air dont tu te gouvernes,

Les moindres escots des tavernes
Te plaisent plus cent mille fois
Que ne font les echos des bois.
Et à moy aussi

Excrement du Parnasse, erreur de la nature…
Hibou, pour ton foible œil je luis trop vivement :
L'excez de ma lumière est ton aveuglement.
Oy donc la verité, qui contre toi despite…
Apprend que Maillet parle ainsy qu'on parle aux cieux,
Et que, s'il ne parloit le langage des dieux,
Il ne pourrait parler de cette Marguerite.

Je ne suis point excrement ;
Mais vous estes une beste
Qui n'avez dedans la teste
Cervelle ny jugement.
Ou bien je suis seulement
Exerement pour vostre bouche…
Ce seroit morceau pour vous
Si je l'estois d'aventure,

Car un pourceau de sa nature
Trouve les excremens doux…

Helas ! Je sens ma peine et ne sais mon peché !
Dedans mes actions mon esprit l'a cherché
Sans avoir rien trouvé digne de ce supplice.
Mais, bien que sur ma faute il n'ait porté les yeux.
J'ay failly : car, estant de la race des dieux,
Ma reyne ne pourrait commettre d'injustice.

Si Jacques, le roy du savoir,
Ne fut curieux de me voir,
En voicy la cause infaillible :
C'est que ravy de mon escrit,
Il crut que j'estois tout esprit.
Et par conséquent invisible.

La Chambre du debauché

Plus enfumé qu'un vieux jambon,
N'y que le bœuf salé de Pitre,
Je trace avec un charbon
Ceste ode habillée en epitre.
Marigny, mon parfait amy,
Que mon œil ne voit qu'à demy,
Non plus que ce qu'il veut descrire,
Parbieu ! tu dois bien admirer,

Que je tasche à te faire rire
Quand je ne fay rien que pleurer !
Gouspin, après t'avoir quitté,
M'a traisné dans sa belle chambre,
Où mesme au plus fort de l'esté
On treuve le mois de decembre.
Pour moy, je ne puis concevoir
Par quel moyen, ny quel pouvoir,
Mon corps a passé par la porte,
Car je te le jure entre nous
Qu'un rat, ou le diable m'emporte,

N’y sçauroit entrer qu’à genous.
Son petit ladre de valet,
Reste de la guerre civile,
Revient chargé comme un mulet

De cotrets qu’il escroque en ville.
Mais à grand peine ce magot
A-t-il allumé le fagot
Que nous estranglons de fumée ;
Nous toussons d’un bruit importun,
Ainsi qu’une chatte enrhumée,
Et nos yeux prennent du petun.
Encore, ô mon cœur ! mon roignon !
Faut-il, comme un sçavant notaire,
Des beaux meubles du compagnon
Te faire voir quelque inventaire.
Premierement, un vieux panier,
Tiré des fatras d’un grenier.
Est son tabouret et sa chaise ;
Que si, soulageant l’escarpin,
L’un y préside en sire Blaise,
L’autre est tout droit comme un sapin.
Un estuy de luth tout cassé,
Qui traisnoit au coin d’une salle,
Pour tout loyer du temps passé
Luy sert de chevet et de malle ;
Les flegmes jaunes et sechez
Qu’en sa verole il a craschez
Luy servent de tapisserie,
Et semble que les limaçons
Y rehaussent en broderie

Des portraits de toutes façons.
Comme on voit au soir les enfans
Se figurer dedans les nues
Hommes, chasteaux, bois, elefans,
Ainsi nos yeux, dans ces crachats,
Se forgeant à leurs entrechats,

Cent mille sortes de postures,
Pensant voir comme la parroy
Les plus grotesques aventures
De Dom-Quichote en bel arroy.
Là l'on voit en des lieux fumans
Curé, barbier, niepce et nourrice,
Éxecuter sur les romans
Les sentences de leur caprice.
Certes, si l'on traittoit ainsi
Les sots livres qu'on fait icy,
Dont à son dam la France abonde,
Je croy qu'en cet embrasement
On verroit sans la fin du monde
Un petit jour du jugement.
Là, ce guidon de carnaval
Choque un moine à bride abattue,
Mais, n'en desplaise à son cheval.
C'est-à-dire en pas de tortue ;
Icy, tranchant du Fierabras,
Certain moulin avec ses bras
Luy fait faire en l'air une roue.
Et le laisse en fort piteux train
Dans un grand fossé plein de boue
Aussi moulu comme le grain.

Là, les innocentes brebis,
Qu'il prend pour gensdarmes superbes,
Font de leur sang voir des rubis
Sur les esmeraudes des herbes ;
Là, les bergers au mesme lieu
Sondent à beaux cailloux de Dieu
Ses costes presque descharnées,
Luy raflant en ces accidents
Ce qu'un catherre et les années
Souffroient qu'il luy restât de dents.

Le bon Sanche y semble accourir
Aux doleances de son maistre,
Et, comme s'il alloit mourir,
Luy faire un office de prestre.
Là-dessus, panché sur le groin
De ce beau chevalier de foin,
Il luy visite la maschoire,
Quand l'antre luy renarde aux yeux
Le baume qu'ils venoient de boire
Pour se le rendre à qui mieux mieux.
Un peu plus loing on l'apperçoit
Sur son rossignol d'Arcadie,
Dont à la mine qui deçoit
On pense ouyr la melodie.
Proche de là, le pauvre sot
Est contraint de payer l'escot
En especes de capriolles,
Allant conter au firmament
Qu'on peut bien dancer sans violles
Quand la berne sert d'instrument.

Là, blond et beau comme un Medor,
Le plat à laver de sainct Cosme
Passe pour demy-casque d'or
Sur le chef de nostre fantasme ;
Là, l'escuyer tout transporté
Baigne ses yeux dans la clarté
De cent ducats qu'il accumule,
Et, riant comme un farfadet,
Se console auprès d'une mule
De la perte de son baudet.
Là se fait voir, quenouille en main,

Comme une Parque de village,
Dulcinée, au cœur trop humain
Pour refuser un pucelage ;
Icy mouvant le κροῦπιον
Repaire de maint μὸρπιον
Ses bras font un mestier pénible.
Où, par un juste contrepoids,
Elle s'exerce avec un crible
À passer le temps et des pois.
Là, Rocinante, tout gaillard,
S'emancipe à courre la bague,
Et, piqué d'un désir paillard,
Veut desrouiller sa vieille dague.
Quelqu'un parmy cette rumeur
L'accoste en fort mauvaise humeur,
Qui vous luy taille des croupières,
Et qui, pour en faire un jouet,
Croyant qu'il n'ait point d'estrivières,
Vous l'en fournit à coups de fouet.

Mais c'est assez Quichotisé,
Et si quelque bourru critique
Ne dit aussi-tost sottisé
Je n'entens rien à la pratique.
Cependant un tel repreneur
Dans la lice du point d'honneur
Pourroit bien gister sans litière,
Et sentir sur son hocqueton
Que je suis en cette matière
Très asseuré de mon baston.
Laissant donc peter le renard
Au nez de la hargneuse envie,
Fust-elle chez ce vieux penard
Qui blasme nostre douce vie.

Je veux, comme je l'ai pensé,
De l'inventaire commencé
T'envoyer la piece complette,
Et la jouant sur mon rebec,
N'y laisser rien digne d'emplette
Qui ne reçoive un coup de bec.
Nostre amy, propre en escholier,
Quoy qu'il n'entra jamais en classe,
Fait d'un flacon un chandelier,
Et d'un pot de chambre une tasse ;
Sa longue rapiere au vieux clou,
Terreur de maint et maint filou,
Luy sert le plus souvent de broche,
Et parfois dessus le treteau
Elle joue aussi sans reproche
Le personnage du couteau.

Sa cheminée a sur les bords
Quantité d'assez belles nippes
Qui feroient bien toutes en corps
Fagot de bouts de vieilles pippes ;
L'odeur du tabac allumé
Y passe en l'air tout enfumé
Pour cassolette et peur pastille,
Si bien que dans les salles troux
Des noirs cachots de la Bastille
Le nez ne sent rien de plus doux.
Quant à la vertu, trois beaux dez
Sont ses livres d'arithmetique,
Par lesquels maints points sont vuidez
Touchant le nombre d'or mystique.
Il est plein de devotion,
Dont la bonne application
Se fait voir en cette maniere :

C'est qu'il a dans son cabinet
Des heures de Robert Beiniere
À l'usage du lansquenet.
Quant à du linge, en cet endroit
La toille n'est point espargnée :
ll en a plus qu'il n'en voudroit,
Mais cela s'entend d'araignée.
Et quant à l'attirail de nuit,
Sa nonchalance le reduit
Au vray deshabiller d'un page,
Où le luxe, mis hors d'arçon,
Ne monstre pour tout esquipage
Qu'un peigne dedans un chausson.

Encore ce peigne est-il fait
D'un areste de solle fritte
Qu'il trouva dessous un buffet,
Monstrant les dents à la marmitte.
Cendre luy vaut poudre d'iris,
Dont, pour ragouster sa Cloris,
Le goinfre s'espice la hure ;
Sa Cloris, s'entend sa Margot,

Où, quand Priape l'en conjure,
Il s'en va dauber du gigot.
Il se sert aussi quelquefois
De decrotoire au lieu de brosse ;
Ses ongles, plus longs que ses doits,
Luy sont des curedents d'Escosse.
Pour chenet il n'a qu'un pavé,
D'une botte il fait un privé,
D'un boussin d'ail une pistache,
D'une seringue un pistolet,
D'un compas un fer à moustache,
Et d'une rotonde un collet.
Puis quand, pour prendre son repos,
Las, et non soul de la debauche,
Il donne le bon soir aux pots
En faisant demy-tour à gauche,
De sa nappe il fait son linceul,
Un aix qui se plaint d'estre seul
Luy fournit de couche et de table,
La muraille y sert de rideau,
Bref, cette chambre est une estable
Où la peste a tenu bordeau.

Toutesfois, nous ne laissons pas,
Trinquans et briffans comme drôles,
D'y faire un aussi bon repas
Qu'on puisse faire entre deux pôles ;
Nous y beuvons à ta santé
Du meilleur qu'ait jamais vanté
François Paumier, ce grand yvrongne,
Sans nul soucy de l'advenir,
Si ce n'est de revoir ta trongne
Et de vivre en ton souvenir.

Cuistre de Saint-Amant, il suivit son génie.
Le débauché fameux, illustre par ses vers,
Sait former son esprit sur des talents divers.
Tout jeune qu'il étoit, il suivoit sa fortune…

Le Iansquenet n'étoit connu
Jadis que des laquais et pages ;
Maintenant il est devenu
Le jeu du folles et sages.
On y querelle, on parle haut,
Et c'est la cour du roi Pétaut.

La Berne

Excroqueuse de gringuenaude,
Avec ton nez à chiquenaude,
Où pend pour enseigne un morveau,
Que ton gros cocu, Jean le Veau,
Avalle en guise d'huistre verte.

Alors qu'il lèche à gueule ouverte
Ton chien de groin, qui sent plus fort
Que les ϰοῦιλλες d'un asne mort,
Il faut enfin que je te tire
Les poignants traits d'une satyre
Dont le stile goinfre et mocqueur
T'aille percer jusques au cœur.
Tu devrois bien chérir ma muse,
Fuis qu'à ce coup elle s'amuse,
Ô vieille Amelite aux grands jeux !
À te porter dedans les deux,
Mais j'entens avec une berce :
C'est ainsi qu'elle s'y gouverne,
Et je t'en dy la vérité
Pour rabattre ta vanité.
Chers enfans de la medisance.
Qui jadis par toute la France
Fistes valoir mille escus-cars
Le moindre de tous vos brocars ;
Tous, que Mome en riant advoue
Et dont les escrits font la moue
À quiconque seroit si sot
Que d'en oser reprendre un mot ;
Régnier, Berthelot et Sygongne,

Empoignez cette castelongne ;
Tenez bien, raidissez les coings.
Y estes-vous ? serrez les poings,
Et faisons sauter jusqu'aux nues,
Par des secousses continues,
Sens crier jamais c'est assez,

Ny que nos bras en soient lassez,
Ceste sorcière à triple estage,
Qui n'est bonne, pour tout potage.
Qu'à faire en l'air des entrechats
Comme l'on en voit faire aux chats.
Voilà qui va le mieux du monde ;
Bons dieux ! oyez comme elle gronde !
Quelle grimace ! quel portrait !
Un constipé sur un retrait.
Un vieux charlatan qui boufonne,
Un mulet rongneux qu'on bouchonne.
Un singe qui croque des pous,
Un mastin assailly des loups,
Dom-Quichote dans les escornes,
L'Erty quand on luy fait les cornes,

Et Porrette en maschant des nois,
Font moins de mine trente fois.
Voyez, voyez comme elle escume !
Voyez comme sa teste fume !
Je croy qu'elle a le diable au corps :
Que jamais n'en soit-il dehors !
Messer Sathan, je vous encharge.
Et bien au long et bien au large,
Qu'elle en puisse crever d'ahan,
Et vomir l'ame avec le bran.
Ha ! la voylà bien attiffée !
Nous allons voir un beau trofée
Fait d'une coëffe de satin,
D'une perruque, d'un patin,
D'un buse, d'un collet, d'une houpe,

D’un manchon tout gasté de soupe,
D’un masque et d’un salle mouchoir
Qu’en sautant elle a laissé choir.
Ô la plaisante mélodie
Dont mon oreille est étourdie !
Chaisne, estuy, clef et peloton
Carillonnans à divers ton,
Et se meslans à la rencontre
Avec bourse, couteaux et montre,

Et mille autres jolivetez,
Luy brimballent aux deux costez.
Mais qu’est-ce cy, mes camarades ?
Voicy d’éstranges algarades !
On nous en baille, on nous en vent :
Nous ne bernons plus que du vent,
Et le démon qui la possède,
Mieux qu’il ne fit jamais Salcede,
La rendant ainsi que vous trois
De l’ordre de la Rose-crois,
Droit aux enfers l’a transportée,
Pour estre si bien tourmentée,
Qu’au prix d’elle les Gaufridis
Penseront estre en paradis.
De grâce, officieux fantômes,
Si dans l’empire des atomes,
Où la mort veut que vous viviez,
Par hazard vous la retrouviez,
Prenez, au lieu de couverture,
Quelque vieux drap de sépulture,
Et me la bernez en amy,

C’est à-dire en diable et demy.
Mais d’autant qu’il faut estre quatre,
Quand vous voudrez vous en esbattre,
Je brusle d’un si grand désir
D’avoir encore un tel plaisir,

Que pour estre de la partie
Sans dire, dure départie !
Mon esprit, beaucoup plus dispos
Qu’un grimaut lors qu’il a campos,
Quittera sa robe chamelle,
Et d’une allégresse éternelle,
Que rien ne pourra retarder,
S’en ira là-bas vous aider.
Grand-Champ, docteur en bernerie,
Approuve cette raillerie,
Mets-y Nous soussignez au bas,
Et tout le monde en fera cas.

Desportes, du Régnier, Sygongne, Delingendes,
Touvant, Motin, La Brosse, Hodet, Monfuron,
Bertelot, libertin ; du Montier, Percheron,
Ont seu faire des vers plutôt que des légendes.

Quand l’illustre Herty fut privé de la vie,
Dulot, son fils, pressé d’une plus noble envie

Que de veiller, proche de ses tisons.
Et borner son empire aux Petites-Maisons…

Pour l’Herty, fou sérieux des Petites-Maisons.

J’ay connu de grands personnages,
Je me suis trouvé chez les sages,
Où la philosophie abondoit en raison.
Mais, ou je sens l’effet de ma raison blessée,
Ou la grande sagesse a quitté le lycée,
Pour ne plus habiter qu’aux Petites-Maisons.

La Gazette du Pont-Neuf

Mon cher Bois-Robert, que je prise
Plus que ma houppelande grise,
Quand l’hyver avec ses glaçons
Sans fievre donne des frissons,
Je viens d’arriver tout à l’heure
De la ville où Phillis demeure.
D’où j’apporte en mon souvenir
Bien dequoy nous entretenir.
La soutane d’un pauvre prestre,
Un barbet qui cherche son maistre,

Et cinquante courriers du roy,
Ne sont pas si crottez que moy.
J’ay veu nostre fou de poëte
Avec ses yeux de chouette.
Sa barbe en feuille d’artichaut,
Et son nez eu pied de réchaut ;
Il est d’une humeur plus fantasque
Que le son d’un tambour de basque.
Vous le voyez sur le Pont-Neuf,

Tout barbouillé d'un jaune d'œuf,
Depuis sept heures jusqu'à onze
Faire la cour au roy de bronze.
Tous ceux qui le rencontrent là
Demandent : Qu'est-ce que cela ?
Et s'arrestent à voir sa trongne
Comme à voir celle d'un yvrongne
Qui, plus rond que n'est un bacque,
À chaque pas darde un hocquet
Et semble vous faire la moue,
Traisnant son manteau dans la boue.
L'un croit que c'est un loup-garou,
L'autre un vieux singe du Pérou ;
Cestuy-là que c'est une austruche,
Cestuy-cy que c'est une cruche ;
Et, dans ces jugements divers,
L'un dit que monsieur de Nevers
A des chameaux en son bagage
De sa taille et de son langage.
Ses pauvres vers estropiez
Ont des ampoulles sous les piez
À force de courir les rues ;
Chez lui les Muses, toutes nues,

Se repaissant le plus souvent,
Comme il fait, d'espoir et de vent.
Il vous traisne une longue latte
Dedans un vieux fourreau de natte,
Pendue au bout d'un marroquin,
Qui vous sangle son casaquin ;
Tantost il vous porte une broche,

Qui fait garde devant sa poche,
De peur qu'en y jettant la main
On ne prist son quignon de pain.
À le voir eu cet équipage,
On diroit qu'il a du courage
Et qu'il est plus fier qu'un Hector ;
Tous ceux qui, domptans leur paresse
S'en vont de bonne heure à la messe,
Le rencontrans tous les matins
Sous le portail des Augustins,
Et voyans sur son estamine
Grouiller les monceaux de vermine
Luy jettent l'aumosne en passant,
Qu'il ramasse en les maudissant.
L'autre soir que, pour triste augure,
Il me présenta sa figure,
En la frayeur qui me surprit,
Je creu que c'estoit un esprit,
Fis deux ou trois pas en arrière,
Et me mis soudain en prière ;
Mais je connus, dès qu'il parla,
Qu'il n'estoit rien moins que cela.
Toutesfois, il le peut bien estre,
Et son estat fait bien parestre

Que mes sens d'horreur occupez
Ne s'estoient pas beaucoup trompez :
Car, puis que c'est un pauvre diable,
Devoit-il pas estre croyable
Que ce fust un esprit aussi ?
Quant à moy, je le juge ainsi.

Ses discours, pleins d'une élégance
Qui fait rage en l'extravagance
D'un galimathias de mots
Où Mercure en a dans le dos,
Nous preschent avec des miracles
Que ses vers sont autant d'oracles ;
Aussi le sont-ils en ce point :
C'est que l'on ne les entend point.
Mais c'est trop parler d'une chose,
J'ai trouvé Dieu-te-gard' la-Rose
Chez la Picarde au bavolet,
Qui dançoit avec son valet,
Sur le chant de « Miséricorde,
L'on se pend bien souvent sans corde »,
Une sarabande qu'amour
A mise en crédit à la cour.
Ce grand benest, de haute game,
Fasché du mespris de la dame,
Et souspirant à l'environ
Comme un soufflet de forgeron.
S'est venu plaindre à mon oreille
Qu'on ne vit jamais sa pareille ;
Que la cervelle de Guerin,

Que le chapeau de Tabarin
Et la flame d'une chandelle,
Ont bien plus de constance qu'elle.
Bref, il m'en a tant discouru,
Que j'en ay l'esprit tout bourru.
Item, j'ay veu chez la contesse
La beauté qui me traisne en lesse,

Bien que ses appas fassent flus
Et qu'elle ait cinquante ans et plus.
Ouy-dà, je l'ay veue et baisée,
Cette vieille, cette rusée,
Qui semble encore, en se mourant,
Crier à ce beau demeurant.

Un chat enragé que l'on berne,
Un jeune valet de taverne,
Les dents d'un page en appetit,
Le jarret d'un gaigne-petit,
Marais dançant la bergamasque,
Le vray Harlequin sous le masque,
Des anguilles dans un panier,
Des chenilles sur un prunier,
N'entendent rien à la souplesse,
Au prix des ressorts de sa fesse,
Qui trouve en l'amoureux duel
Le mouvement perpetuel.
J'ay bien d'autres choses à dire
Qui nous fourniront dequoy rire
Pour plus de six mois et demy.
Quand j'auray l'honneur, cher amy,
De voir si tu bois point à gauche
Et si tu fais bien la debauche :
Car c'est l'unique passe-temps
Où tous mes desirs sont contens.
Cependant, ma plume énervée,
Pour mettre fin à sa corvée
Et n'ennuyer pas le lecteur,
Après avoir dit : Serviteur,

Te supplie en rodomontade
De prendre en gré cette boutade ;
Sinon, ton cu n'est pas trop loin :
Le papier vaut mieux que du foin.

« Venons à ses belles qualités. Il était si gros, si gras et si ventru… »

« En France, dit H. Estienne (Apol. pour Hérodote), le baiser entre gentilshommes et genti-femmes et ceui et celles qui en portent le nom est permis et trouvé honneste, soyt qu'il y ayt parenté, soyt qu'il n'y en ayt point. »

« Si mademoiselle est en l'église et arrive quelque gentil

Me voyant plus frisé qu'un gros comte allemant

Me voyant plus frisé qu'un gros comte allemant,
Le teint frais, les yeux doux, et la bouche vermeille,
Tu m'appelles ton cœur, ton ame, ta merveille,
Et me veux recevoir pour ton plus cher amant.
Tu trouves mon maintien si grave et si charmant,
Tu sens à mes discours un tel goust en l'oreille,
Que tu me veux aymer d'une ardeur nompareille,
Où desormais ta foy sera de diamant.
Pour me donner un nom qui me soit convenable,
Cloris, ton jugement est plus que raisonnable
Quand tu viens m'appeler un miroir à putains.
Je n'en refuse point le titre ny l'usage :

Il est vray, je le suis, tes propos sont certains,
Car tu t'es bien souvent mirée en mon visage.

Vos attraits n'ont plus rien que l'espée et la cappe

Vos attraits n'ont plus rien que l'espée et la cappe ;
Vostre esprit est plus plat qu'un pied de pelerin ;
Vous pleurez plus d'onguent que n'en fait Tabarin,
Et qui voit vostre nez le prend pour une grappe.
Vous avez le museau d'un vieux limier qui lappe,
L'œil d'un cochon rosty, le poil d'un loup marin,
La chair d'un aloyau lardé de romarin,
Et l'embonpoint d'un gueux qui réclame Esculape.
Vous portez comme un cu longue barbe au menton ;
Vostre corps est plus sec que le son d'un teston ;
Vous berçastes jadis l'ayeul de Melusine.
Pièce de cabinet, quittez nostre quartier,
Et, prenant pour jamais congé de la cuisine,
Qu'on ne vous trouve plus, sinon chez Dumonstier.

Entrer dans le βορδελ d'une démarche grave,
Comme un cocq qui s'apreste à jouer de l'ergot ;
Demander Janneton, faire chercher Margot
Ou la jeune bourgeoise, à cause qu'elle est brave ;
Fureter tous les troux, jusqu'au fond de la cave,
Y rencontrer Perrette, et, daubant du gigot,
Dancer le bransle double au son du larigot ;
Puis y faire festin d'une botte de rave ;

Entrer dans le bordel d'une démarche grave

Entrer dans le βορδελ d'une démarche grave,
Comme un cocq qui s'apreste à jouer de l'ergot ;
Demander Janneton, faire chercher Margot
Ou la jeune bourgeoise, à cause qu'elle est brave ;
Fureter tous les troux, jusqu'au fond de la cave,
Y rencontrer Perrette, et, daubant du gigot,
Dancer le bransle double au son du larigot ;
Puis y faire festin d'une botte de rave ;

N'y voir pour tous tableaux que quelque vieux rebus,
Ou bien quelque almanach qui sema ses abus
L'an que Pantagruel desconfit les andouilles ;
Et, du haut jusqu'au bas, pour tous meubles de pris,
Qu'une vieille paillasse, un pot et des quenouilles :
Voilà le passe-temps du soudart de Cypris.

Un poëte à la douzaine

Un poëte à la douzaine
Se vantoit impudemment,
Me discourant de sa veine,
Qu'il escrivoit doucement.
Moy, que la raison oblige
À l'en rendre mieux instruit :
Ouy, si doucement, luy dis-je.
Que tu ne fais point de bruit.

Cy gist dans cette triste fosse

Cy gist dans cette triste fosse
Le corps du pauvre Jambedosse,
Qui, par un vent traistre et malin,
Fut écrasé dans un moulin,
Où, voulant son blé faire moudre,
Luy-mesme il fut réduit en poudre,
Et, quoy qu'innocent avoué,
Très-malheureusement roué.
L'avanture en est incroyable
Autant comme elle est pitoyable.
Passant, admire et plains son sort,
Le bon naturel t'y convie,
Et dy qu'il a trouvé la mort
Où les autres trouvent la vie.

Maistres des foux les plus insignes

Maistres des foux les plus insignes
Qu'on treuve aux Petites-Maisons,
Sols autheurs, qui parmy nos cygnes
N'estes pour tout que des oysons,
Que cette juste apologie
Vous fasse, par son energie,
Respecter Nicandre aujourd'hui ;
Bruslez vos infames volumes,
Et n'employez plus contre luy
La commodité de vos plumes ;

Ou bien, oysons, je vous promets
Qu'il faudra, de peur de son ire,
Que ce qui vous sert pour escrire
Vous serve à fuyr désormais.

Thibaut se dit estre Mercure

Thibaut se dit estre Mercure,
Et l'orgueilleux Colin nous jure
Qu'il est aussi bien Apollon
Que Boccan est bon violon.
Ces deux autheurs, pour la folie,
La fraude, la melancholie,
La sottise, l'impiété,
L'ignorance et la vanité,

Ne sont rien qu'une mesme chose ;
Mais en ce poinct ils sont divers :
C'est que l'un fait des vers en prose,
Et l'autre de la prose en vers.

À M. de Liancourt

Monsieur,

J'ose dire qu'au present que je vous fais je ne vous offre pas des choses qui soient desagreables, après tant de témoignages advantageux dont il vous a pleu les honorer devant que j'eusse pu

me résoudre à les rendre publiques. Je sçay bien que vostre approbation doit fermer la bouche à l'envie, et que toute insollente qu'elle est, elle ne laisse pas de respecter vostre jugement plus que je ne crains sa malice ; mais, Monsieur, quelques outrages que j'en puisse recevoir, ils ne sçauroient jamais estre assez grands pour égaler la gloire que j'ay d'avoir quelque part en vostre estime. Le comble de vos bonnes grâces est de pouvoir donner de plus solides preuves que celle-cy de l'extréme passion que j'ay à vous honorer afin de me rendre moins indigne de la qualité,

MONSIEUR, DE

Votre très humble et très obeyssant serviteur,

Saint-Amant.

Le Soleil levant

Jeune deesse au teint vermeil,
Que l'Orient revere,
Aurore, fille du Soleil,
Qui nais devant ton pere,
Vien soudain me rendre le jour,
Pour voir l'objet de mon amour.
Certes, la nuict a trop duré ;
Desja les cocqs t'appellent :
Remonte sur ton char doré,
Que les Heures attellent,
Et viens montrer à tous les yeux

De quel esmail tu peins les cieux.
Laisse ronfler ton vieux mary
Dessus l'oisive plume,
Et pour plaire à ton favory

Tes plus beaux feux r'allume ;
ll t'en conjure à haute voix,
En menant son limier au bois.
Mouille promptement les guerets
D'une fraische rosée,
Afin que la soif de Cerès
En puisse estre appaisée,
Et fay qu'on voye en cent façons
Pendre tes perles aux buissons.
Ha ! je te voy, douce clarté,
Tu sois la bien venue :
Je te voy, celeste beauté,
Paroistre sur la nue,
Et ton estoile en arrivant
Blanchit les costaux du levant.
Le silence et le morne roy
Des visions funebres
Prennent la fuite devant toy
Avecque les tenebres,
Et les hyboux qu'on oyt gemir
S'en vont chercher place à dormir.
Mais, au contraire, les oyseaux
Qui charment les oreilles
Accordent au doux bruit des eaux
Leurs gorges nompareilles,
Celebrans les divins apas

Du grand astre qui suit tes pas.
La Lune, qui le voit venir,
En est toute confuse ;
Sa lueur, preste à se ternir,
À nos yeux se refuse,
Et son visage, à cet abord,
Sent comme une espece de mort.

Le voilà sur notre horison
En sa pointe première.
Ô que l'Ethiope a raison
D'adorer sa lumière !
Et qu'il doit priser la couleur
Qui luy vient de cette chaleur !
C'est le dieu sensible aux humains,
C'est l'œil de la nature ;
Sans luy les œuvres de ses mains
Naistroient à l'advanture,
Ou plustost on verroit périr
Tout ce qu'on voit croistre et fleurir.
Aussi pleine d'un sainct respect,
Quand le jour se rallume,
La Terre, à ce divin aspect,
N'est qu'un autel qui fume,
Et qui pousse en haut comme encens
Ses sacrifices innocens.
Au vif esclat de ses rayons,
Flattés d'un gay zephire,
Ces monts sur qui nous les voyons
Se changent en porphyre,
Et sa splendeur fait de tout l'air

Un long et gracieux esclair.
Bref, la nuict devant ses efforts,
En ombres séparée,
Se cache derrière les corps
De peur d'estre esclairé,
Et diminue ou va croissant,
Selon qu'il monte ou qu'il descent.
Le berger, l'ayant révéré
À sa façon champestre,
En un lieu frais et retiré

Ses brebis meine paistre ;
Et se plaist à voir ce flambeau
Si clair, si serain, et si beau.
L'aigle, dans une aire à l'escart,
Estendant son plumage,
L'observe d'un fixe regard,
Et luy rend humble hommage,
Comme au feu le plus animé
Dont son œil puisse estre charmé.
Le chevreuil solitaire et doux,
Voyant sa clarté pure
Briller sur les feuilles des houx
Et dorer leur verdure,
Sans nulle crainte de veneur,
Tasche à luy faire quelque honneur.
Le cygne, joyeux de revoir
Sa renaissante flame,
De qui tout semble recevoir
Chaque jour nouvelle ame,
Voudroit, pour chanter ce plaisir,

Que la Parque le vint saisir.
Le saulmon, dont au renouveau
Thetis est despourveue,
Nage doucement à fleur d'eau
Pour jouir de sa veue,
Et monstre au pescheur indigent
Ses riches escailles d'argent.
L'abeille, pour boire des pleurs,
Sort de sa ruche aymée,
Et va sucer l'ame des fleurs
Dont la plaine est semée ;
Puis de cet aliment du ciel
Elle fait la cire et le miel.

Le gentil papillon la suit
D'une aisle tremoussante,
Et, voyant le soleil qui luit,
Vole de plante en plante,
Pour les advertir que le jour
En ce climat est de retour.
Là, dans nos jardins embellis
De mainte rare chose,
Il porte de la part du lys
Un baiser à la rose,
Et semble, en messager discret,
Luy dire un amoureux secret.
Au mesme temps, il semble à voir
Qu'en esveillant ses charmes,
Ceste belle luy fait sçavoir,
Le teint baigné de larmes,
Quel ennuy la va consumant

D’estre si loing de son amant.
Et mesme elle luy parle ainsi
En son muet langage :
Helas ! je deviendray soucy
Au mal-heur qui m’outrage,
Si de ma fidelle amitié
Mon fier destin ne prend pitié.
Amour, sur moy comme vaincœur,
Exerce ses rapines,
Et moins en mes bras qu’en mon cœur
Je porte des espines ;
Mais je ne vivray pas longtemps :
C’est le seul bien où je m’attends.
Encore si, pour reconfort,
Quelques beaux doigts me cueillent
Avant que, par un triste sort,

Tous mes honneurs s’effeuillent,
Je n’auray rien à desirer,
Et finiray sans murmurer.
Reyne des fleurs, apaise-toi :
Voicy venir Sylvie,
Qui t’apporte en elle de quoy
Contenter cette envie,
Car sa main de lys a dessein
De te loger en son beau sein.

Le Poëte crotté

Dans cette satyre joyeuse,
Plusieurs se sentiront pincer
D'une façon ingenieuse,
Qui ne pourront s'en offencer.

Clyon, ma petite camuse,
De grace, enfle ta cornemuse,
Pour entonner d'un chant falot,
Non les debauches de Bilot,

Qui, prest de descendre en l'Averne,
Estendu contre une taverne
Dont il adoroit le loquet,
En jettant le dernier hocquet,
Commeil entendit crier : Masse !
Soudain d'une voix graisle et basse
Respondit : Toppe ! et puis mourut
D'une broche qui le ferut ;
Non, dis-je, pour prosner sa gloire
À vaincre Bacchus mesme à boire,
Mais pour chanter et mettre au jour
L'adieu du poète à la cour.
Mon duc, de qui, sans flatterie,
Picque d'une noble furie,
J'esleverois le nom aux cieux,
À la honte de tous les dieux,
Si les regles de la satyre
Aucun bien pouvaient laisser dire,
Dans vostre mal vueillez ouyr

Ces vers faits pour vous resjouyr.
Peut-estre que vos medecines,
Vos bains, vos huylles, vos racines
N'apporteront pas tant du leur
À soulager vostre douleur,
Puis qu'on tient pour chose certaine
Que, pour appaiser toute peine,
Le plaisir est un appareil
Qui n'a nul remede pareil.
Quant est de moy, malgré ma jambe
Où le feu Sainct-Antoine flambe,
Malgré mon pauvre bras demis,
Au grand regret de mes amis,

En maint endroit leur rime platte
Me fait espanouyr la ratte.
Mais il est temps de commencer :
Debout, Margot, il faut dancer.
Lors que ce chardon de Parnasse
Ce vain espouvantail de classe,
Ce pot-pourry d'estranges mœurs,
Ce moine bourru des rimeurs,

Ce chaland de vieille tripiere,
Cc taquin orné de rapiere.
Cet esprit chaussé de travers,
Ce petit fagotteur de vers,
Vid sa pauvre muse chifflée
Et son esperance befflée,
Après avoir esté vingt ans
Un des plus parfaits sots du temps,

Et s'estre veu, par son merite,
Fol de la reyne Maguerite,
Qui l'estimoit, Dieu sçait combien !
C'est-à-dire autant comme rien.
À la fin, saoul de chiquenaudes,
De taloches, de gringuenaudes,
D'ardantes mousches sur l'orteil,
De camouflets dans le sommeil,
De pets en coque à la moustache,
De papiers qu'au dos on attache ;
D'enfler mesme pour les lacquais,
De bernemens, de sobriquets,
De coups d'espingle dans les fesses,
Et de plusieurs autres caresses
Que dans le Louvre on luy faisoit
Quand son diable l'y conduisait,
Il luy prit, quoy que tard, envie
D'aller ailleurs passer sa vie,
Et, laissant Paris en ce lieu,
Luy dire pour jamais adieu.
Mais, avant qu'il ouvre la bouche,
Je veux luy donner une touche
De mon pinceau pour l'habiller,
Tant qu'on s'en puisse esmerveiller.
Un feustre noir, blanc de vieillesse,

Garny d'un beau cordon de gresse,
Qu'il ne sçauroit avoir perdu,
Non plus qu'engagé ny vendu
Sans se voir aussi-tost nu-teste,
Couvroit la hure de la beste,

Troussé par devant en sainct Roc,
Avec une plume de coc.
Son pourpoint, sous qui maint pou gronde,
Montroit les dents à tout le monde,
Non de fierté, mais de douleur
De perdre et matiere et couleur.
Il fut jadis d'un drap minime ;
Mais qu'est-ce que le temps ne lime ?
Le pauvre diable a fait son cours :
Autant puissent durer mes jours.
La moitié d'une peccadille,
Sur qui sa criniere pandille,
Alfreuse et sentant le sabat,
Luy servait au lieu de rabat.
Des gregues d'un faux satin jaune,
D'un costé trop longues d'une aulne,
Et de l'autre à bouillon troussé,
Reliques d'un ballet dansé,
Qu'un galand coiffé d'une dame
Luy donna pour son anagrame
Avec un demy-quart d'escu,
Enharnachoient son chien de cu.
Un rocquet de bourraccan rouge,

Qui jamais de son dos ne bouge,
L'affubloit, quoy qu'il fust hyver,
Et qu'il fust rongé de maint ver.
Une estroitte jartiere grise,
Faite d'un vieux lambeau de frise,
En zodiaquant le gipon,
Servoit d'escharpe à mon fripon,

Et trainoit, comme à la charrue,
Pour soc un fleuret par la rue,
Dont il labouroit le pavé,
Lequel en estoit tout cavé.
Ses jambes, pour paistrir les crottes,
S'armoient à cru de vieilles bottes,
L'une en pescheur, d'un gros cuir noir,
La plus grande qui se pust voir,
L'autre d'un cuir blanc de Russie,
À genouilliere racourcie ;
L'une à pié-plat, à bout pointu,
Et l'autre à pont-levis tortu.
Un petit esperon d'Engliche,
À la garniture assez chiche,
Ergottoit son gauche talon ;
Quant au droit, le bon violon
N'y portoit rien qu'une ficelle
Pour en soustenir la semelle,
Qui, comme un fruict meur ou pourry,
Laissant l'arbre qui l'a nourry,
Par quelque soudaine tempeste,
À tous coups estoit toute preste
De quitter, en se remuant,
La plante de son pied puant.
En ce ridicule equipage,
Chargé de son petit bagage,
Tirant pays seul et dispos,
Il debagoula ces propos :

Ville où j'ay tant traisné mes guestres,
Que j'en dois mieux sçavoir les astres

Qu'un rat ne fait de son grenier,
Je le chante l'adieu dernier.
Adieu doncques, Paris sur Seine,
Seine, riviere humide et pleine,
À Sanitas nommée ainsi,
Comme dit quelque autheur chansi.
Adieu Paris, cité superbe,
Paris sans pair, rare proverbe !
Qui montre, en cachant mille appas,
Que Vaugirard ne te vaut pas.
Adieu Pont-Neuf, sous qui l'eau passe,
Si ce n'est quand hyver la glace :
Car, adonc ne bougeant d'un point,
Elle est ferme, et ne passe point.
Adieu, roy de bronze ou de cuivre,
Qu'à pié l'on peut aisement suivre,
Quoy que vous soyez à cheval,
Sans aller par mont ny par val ;
Adieu, belle place Dauphine,
Où l'eloquence se r'affine
Par ces basteleurs, ces marmots,
De qui j'ay pris tant de beaux mots
Pour fabriquer mes epigrammes,
Bon mots qui, plus pointus que lames,
Font qu'on ne peut, sans se picquer,
En torche-culs les appliquer.
Adieu ! vous que tout au contraire
J'ay souvent fournis de quoy braire :

Chantres, l'honneur des carrefours
Et des ponts, où d'une voix d'ours

Et d'une bouffonne grimace
Vous charmez le sot populace,
Tandis qu'un matois, non en vain,
Essaye à faire un coup de main.
Adieu, blonde Samaritaine,
Que, sans peur des tireurs de laine,
Pour n'avoir n'argent ny manteau,
En venant du royal chasteau
J'ay veu cent fois aux heures sombres,
Lors que l'opacité des ombres
Absconce tout ce qui reluit
Dessous la cappe de la nuit.
Adieu, belles rostisseries,
De moy si vainement cheries,

Où j'ay veu fumer d'aloyaux,
Qui plus valoient que les joyaux
Qui decoroient le pont au Change
Devant ce traistre esclandre estrange,
Qui, plus promptement qu'un esclair,
Luy fit faire le saut en l'air.
Adieu le roy des testes-folles,
Grand Erty, qui, dans les escolles
Qu'on tient aux Petites-Maisons,
Fais rire jusques aux tisons.
Las ! de quelle perseverance
Paty ay-je, sous esperance
D'obtenir quelque jour du sort
Ta noble place en cas de mort,
Place que j'eusse demandée,
Et qu'on m'eust sans faute accordée,

Nul n'en pouvant, comme je croy,
La charge mieux faire que moy.
Adieu, palais où la justice
Ne mange que du pain d'espice,

Et ne fait boire à ses regents,
Que la sueur des sottes gents,
Qui pour un zest, pour une paille,
Bouttant jusqu'à l'ultime maille,
Apprennent à leurs hoirs enfin
Que cil qui plaide est moult peu fin.
Quant à toy, gros Louvre effroyable,
Pour adieu je te donne au diable,
Le roy dehors, cela s'entant,
Et les reynes, qui valent tant.
Ouy, de bien bon cœur je t'y donne,
Je te dis moy-mesme en personne,
Pour les niches, pour les tourmens
Que dans tous tes departemens
On m'a faits depuis tant d'années,

Tourmens que les ames damnées
Trouveroient pires aux enfers,
Ny que leurs feux, ny que leurs fers.
Voyez un peu que c'est du monde,
Et combien est fat qui s'y fonde !
Je me souviens qu'au temps passé
Des plus grands j'estois caressé ;
Ils me tenoient pour habile homme.
Peu s'en faut que je ne les nomme,
Pour montrer qu'ils ne sçavent rien ;

Mais nul ne m'orroit, aussi bien.
S'il se faisoit galanterie,
Course, carrouzel, mommerie,
Combat de barriere, ballet ;
S'il falloit chanson ou poulet,
J'estois leur mon-cœur, leur mon-maistre ;
Leur ame m'ouvroit la fenestre
Pour m'exhiber tous ses secrets,
Tous ses plaisirs, tous ses regrets,
C'est-à-dire mille sottises.
Je leur fournissois de devises,
De beaux couplets, de hauts discours ;
Enfin j'estois tout leur recours.
Ô faux galands ! ô hapelourdes !
Que vous avez les testes lourdes,
Quoy qu'elles soient creuses pourtant,
Et que l'air soit moins inconstant !
Quand on vous montre ou vers ou prose,
Feignans d'y sçavoir quelque chose,
Vous sousriez et faites : hon,
Mais à contre-temps, c'est le bon.
Si l'amour à soy vous attire,
Vous demandez une satyre
À la louange des beaux yeux,
Qui sont vos soleils et vos dieux.

Ou vous priez que l'on vous fasse
Sur tous les attraits d'une face,
Autant de long que de travers,
Quelque beau quatrain de six vers.
Si dessus un nom d'importance,

On vous dit quelque sotte stance,
Vous l'exaltez par des transports,
En grimassant d'ame et de corps ;
Et si d'un nom qu'on chiffle au Louvre,
Quelque ouvrage excellent on couvre
En le prononçant vilement,
Vous ne l'estimez nullement.
Si vous oyez un equivoque,
Vous jettez d'aise vostre toque
Et prenez son sens malautru
Pour un des beaux mots de Bautru,
J'ay veu qu'un sonnet accrostiche
Anagrammé par l'emistiche,
Aussi bien que par les deux bouts,

Passoit pour miracle chez vous.
J'ay veu que vous preniez des noises
Pour les Marguerites françoises,
Et qu'eussiez joué des cousteaux
Pour Nerveze et pour Escuteaux ;

Et depuis peu mesme la Serre,
Qui livres sur livres desserre,
Duppoit encore vos esprits
De ses impertinente escrits.
Non, non, je ne suis pas si beste,
Quelque longue que soit ma teste,
Que je ne reconnaisse bien
Que vous l'estes ou n'estes rien.
Adieu, dames et damoiselles,
Autant les laides que les belles,

Si par fard on peut meriter
Ce nom de belle, et le porter.

Allez au Cours, aux Tuilleries,
Faites-y force drolleries,
Mais il n'en est pas la saison.
Ne bougez donc de la maison,
J'entends ne bougez de la ville,
Et là, d'une humeur bien civile
Entre-visitez-vous souvent ;
Puis, feignant d'aller au convent,
Glissez-vous en robbe discrette
Chez la confidente secrette,
Où vous attend le financier
Avec boutique de mercier
Et collation preparée
Pour passer toute la soirée,
Pendant que l'amoureux de cour
Souspire en vain pour vostre amour.
Encore un coup, ô belle bande !
Pour adieu je vous recommande,
Si vous n'avez pire destin
Aux successeurs de Roquentin.

Adieu vous qui me faites rire,
Vous gladiateurs du bien-dire,
Qui sur un pré de papier blanc,
Versans de l'encre au lieu de sang,
Quand la guerre entre-vous s'allume,
Vous entre-bourrez d'une plume,
D'un cœur doctement martial,

Pour le sceptre eloquential.
À propos, messieurs, quand j'y songe,
Que je voy quel soucy vous ronge,
Et le dessein que vous avez,
Parbieu ! cela n'est pas mauvais,
Ou soit en vers, ou soit en prose,
Que vous disputiez d'une chose
Qui sans doutance m'appartient,
À ce que l'Olivete tient.
J'en eusse dit ma ratelée,
En me fourrant dans la meslée ;
Mais je ne suis pas si badin :
L'advanture du paladin
Me fait tressaillir de l'espaule ;
Je redoute en diable la gaule,
Et m'est advis que sur mon dos
Je ne sens desjà que fagots.
Adieu vrais theatres comiques,
Belles maisons academiques,
Les ordinaires rendez-vous
Des esprits forts, des esprits dous,

Des eloquens, des gens d'intrigue,
Des cœurs de l'amoureuse brigue,
Des complaisans applaudisseurs
Et des raffinez polisseurs.
Quel plaisir d'estre en une chaise
Chez vous bien assis à son aise,
Dans une ruelle de lit
Où Madame s'ensevelit
Loin du jour, de peur qu'on ne voye

Que son muffle est une monnoye
Qui n'est plus de mise en ce temps,
Et qu'elle a bien neuf fois sept ans !
Là l'un lit, là l'autre censure,
Donnant à tout double tonsure ;
L'un se refrogne et ne dit mot ;
L'autre nigaude et fait le sot ;
L'un raconte quelque nouvelle
Qui met tout le monde en cervelle ;
L'autre pette en esternuant,
Et l'autre vesse en bouc puant.
Adieu, mon hoste, mon compere,
Où je m'en suis fait en grand'chere
Pour un franc, six liards et demy
En deux quarts d'an. Si, mon amy,
Si je vous dois quelque chosette,
Quelque chose, dis-je, de reste,
Un bout de peigne t'ay laissé
Qui t'en rendra recompensé.
Adieu, bel hostel de Bourgongne,

Où d'une joviale trongne
Gaultier, Guillaume et Turlupin
Font la figue au plaisant Scapin,
Où, dis-je, mes petits confreres
Estalent leurs bourrus mysteres ;
Où maint garnement de filou,

Quoué d'un estoc au vieux lou,
Pour n'aller jamais à la guerre.
Se pennade dans un parterre

Dont les horions sont les fleurs,
Les divers habits les couleurs,
Les fueilles les badauts qui tremblent,
Et où tous ses supposts s'assemblent,
Yvres de biere et de petun,
Pour faire un sabat importun.
Adieu, maquerelles et garces ;
Je vous prevoy bien d'autres farces
(Poetes sont vaticinateurs)
Dans peu vous et vos protecteurs
Serez hors de France bannies
Pour aller planter colonies
En quelque Canada loingtain.
Le temps est près, et tout certain :
Ce n'est point un conte pour rire.
Vous aurez beau crier et dire :
J'appartiens à Monsieur un tel ;
Quand vous embrasseriez l'autel,
Quand pour vous en penser distraire
Vous vous soumettriez à la haire,
Si faudra-t-il marcher pourtant.
Ô ! si l'on en faisoit autant
À toutes celles dont la vie
Dessus vostre mestier renvie,
Que Paris se depeupleroit !
Presque sans femmes il seroit.
Adieu, grande et fameuse Greve,

Helas ! de te quitter je creve ;
J'esperois qu'un jour à venir,
Puis qu'aussi bien tout doit finir,

Apres avoir fait à l'extresme
Un tour de pays de moy-mesme,
J'aurais l'honneur, sur vostre bort,
De voir force gens à ma mort ;
Au lieu qu'au sentier que j'empoigne
Devant que de r'estre en Gascongne,
Je cours l'hazard d'au coing d'un bois
Jetter seul des ultim' abbois,
Accravanté de lassitude,
De trop jeusner, de marritude,
Et qui plus est, loing des beaux yeux
Où logent mon pis et mon mieux.
Ha ! beaux yeux ! ha ! docte maistresse !
Pour qui mon pie marche en detresse,
Gente Perrette, mon soucy,
À qui, jeunet, d'amour transy,
J'abnndonnois moy-mesme en proye
Mon cœur, mon poulmon et mon foye,
Mon corps de l'un à l'autre bout,
Trippes, boudins, et merde et tout :
Helas ! faut-il que je te quitte !
Ouy, l'ordonnance en est prescrite.
Je voudrois bien que non, mais quoy !
Necessité n'a point de loy.
L'horrible misere, laquelle

Oncques ne va sans sa sequelle,
Dueil, dam, dol, peur, mort, froid, soif, faim,
Honte, chagrin, rancœur, mes-haing,
Paresse, desespoir, envie,
Et de tous les maux de la vie,

Malgré moy me contraignent à
Laisser ton œil, qui m'empesta.
Au moins, ô ma chere Sybile !
N'aye la memoire labile :
Remembre-toy de ton costé
De ton pauvre rimeur crotté,
Et du mien j'auray pour hostesse
Dans le chief ma haute poetesse,
Dont les escrits, comme mes vers,
Sont les torches de l'univers ;
Remembre-toy des serenades
Qu'en mes nocturnes promenades,
Accompagné d'un bielleur
Aveugle, afin que deceleur
De nos amours il ne pust estre,
Discretion (qui reconnestre
Se doibt bien) je t'ay si souvent
Donnée à la pluye et au vent ;
Rememore-toy davantage,
Que quoy qu'en un douziesme estage
Tu te gistes proche du ciel,
Et c'est pourquoy, mon tout, mon miel.
Cy-devant haute t'ay nommée,
Toutesfois, d'une ame charmée
N'ay pas laissé, grimpant en ours,
De te visiter tous les jours.
Item, recorde-toy qu'en somme,
Malgré ce que ce diable d'homme,
Cette bedaine d'Allemand,
Ce fin railleur, ce faux Normand,

Ce vray demon de la satyre,
Né pour nostre commun martyre,
A dit de bouche ou par escrit
De ton corps et de ton esprit,
Tantost accomparant ta mine
À quelque vache qui rumine,
Tantost chantant qu'un siecle entier
À greslé dessus ton quartier ;
Tantost, t'appelant vieille chatte,
Poil de gorret, caboche platte,
Nez roupieux, œil esraillé,
Bec de pivert, teint escaillé,
Menton velu, cou de bellette,
Sein de drappeau, corps de squelette,
Bras d'ozier sec, main de guenon,
Jambe de grue et pié d'asnon ;
Tantost, disant que de Virgile
Tu honnis l'adorable stile,
Que son beau sens perverty as
Avec ton galimathias ;
Que tu apte n'es ny idoine
Qu'à servir de folle à la roine,
Et qu'en un estat bien reglé
Ton cher ponant seroit sanglé.
Recorde-toy, dis-je, ô ma rose !
Que, quoy qu'en creusse quelque chose,
Je t'ey obstant moult bien servy,
Et serviray, si plus je vy.
Je te le jure par ta garbe,
Parton bon demy-pié de barbe,

Par le grand diable de Vauvert,
Par ta teste à chapperon vert,
Par la mienne à porter marotte,
Par les guenilles de ta cotte,
Par ton mary, qui fut pendu,
Par ta sœur au groin morfondu,
Par le gousset de ton haleine,
Par le nabotin qui te meine,
Par ta guenuche qui le suit,
Par ton bel attiffet de nuit,
Par le grenier où tu demeures,
Par tes dents de couleur de meures,
Par ton vieux chiffon de collet,
Par ta coiffe d'un bioulet,
Par tes souliers d'une coudée,
Par tes grimaces d'obsedée,
Par tes gands fourrez de blaireau,
Par ta simarre de bureau,
Par les vitres de tes lunettes,
Par le tintin de mes sonnettes,
Par ton masque de camelot,
Par ma taille de Sibilot,
Par ta chaise à jambe demise,
Par la foire de ta chemise,
Et par tout ce qu'avons nous deux
De ridicule et de hideux.
Bref, souviens-toy qu'à ton exemple,

Monté sur l'eschelle du temple,
J'ay publiquement defendu
Ains pieça, los, jaçoit, ardu,

Soulas, opter, blandice, encombre ;
Et, m'escrimant, ainsi qu'une ombre,
Dans mes discours superlatifs,
Pour les mignards diminutifs,
Ay prouvé par raisons notoires
À tous les porteurs d'escritoires,
Que, comme de mil vient millet,
Ainsi de mail vient ton Maillet,
Nom dont, par une prevoyance
De nos amours, c'est ma croyance,
Le fatum exprès m'a pourveu,
Pour que de toy mieux fusse veu.
Ha ! ma vieillottine Perrette !

Que ne te tiens-je ores seulette
Près de quelque flot argentin,
Or' que l'archerot enfantin,
De ses vo-volantes flammeches.
R'innove en mon sang mille breches,
Et qu'en despit du froid, du temps,
En songeant à toy je m'estends !
Je sçaurois si hermaphrodite
Avec verité tu es ditte,
Obtenant de ta grace ainsy
Ce don d'amoureuse mercy,
Guerdon bien deu aux maux prolixes,
Que tes yeux, mes planettes fixes,
Depuis vingt ans fait souffrir m'ont,
Assez pour escacher un mont.
Helas ! il me souvient encore,
Ô douce lampe que j'adore !

D’une chanson dont vis à-vis
De ton guichet, à mon advis,
Je te gringotay mon martyre ;
La voicy, je la veux redire,
Tant afin de ne l’oublier
Que pour aux champs la publier :
Belle, qui dans un grabat
Sans rabat,
Toute seule et toute nue,
Estens à present ton corps,
Si ne dors,
Las ! oy ma desconvenue.
Oy le triste ver-coquin
D’un mesquin

Sur qui Cupido s’acharne,
Et pour obliger son feu
Tant soit peu,
Mets le chief à la lanterne.
C’est un pauvre adolescent
Innocent,
Feru droit à la poictrine,
Lequel, sous ton bon plaisir,
N’a desir
Que d’embrasser ta doctrine.
Les garrots de tes regards,
Doux-hagars,
Dans son cœur leurs pointes fichent
Plus avant, las ! que dans ton
Pelotton
Tes espingles ne se nichent.

Les cottrets qu'à la Sainct-Jean,
D'an en an,
Dedans la Greve on allume,
Ne bruslent pas mieux que luy,
Qu'aujourd'huy
Ton œil ard, grille et consume.
Et combien qu'il pleuve à flots
Sur son dos,
Qui n'en est pas beaucoup aise,
Cet orage degoutant,
Nonobstant,
Ne peut esteindre sa braise.
Combien, dis-je, que la nuit,
Sans nul bruit,
De noires ombres le cerne,
Ce feu fait que pour ses pas,

Il n'a pas
Ores besoin de lanterne.
Il est pourtant si secret,
Si discret,
Que la clarté l'importune,
Craignant d'estre reconnu
Et tenu
Pour homme à bonne fortune.
Si dessus le lac amer
De la mer
Il estoit dans un navire ;
Les rots qu'il lache pour toy,
Que je croy,
Luy serviroient de zephire.

Aussi les moulins à vent
Bien souvent
En ont mis le grain en poudre,
Et l'eau que pissent ses yeux
En maints lieux,
D'autres moulins a fait moudre.
Moins de poils a ton matou,
Qui dort où
Tu te reposes la teste,
Qu'il n'a d'ennuis au cerveau,
Le bon veau,
Tant ta beauté le tempeste.
Las ! helas ! ô dur esmoy !
C'est de moy,
C'est de moy de qui je parle ;

Si tu veux sçavoir mon nom ;
Ma guenon,
Je ne m'appelle point Charle.
Comme il alloit hurlant ces rimes,
Ces beaux adieux farcis de crimes
Contre la langue et le mestier,
Un puissant ribaud de chartier,
Qui retournait au Bourg-la-Reine
Charrette vuide et pance pleine,
Le rencontrant dans son chemin,
En bourdican de Saint-Fremin,
Termina ses sottes merveilles
D'un coup de fouet par les oreilles,
Et luy fist changer de discours
Pour crier : À l'ayde ! au secours !

Si quelqu'un icy veut entendre
Par quel moyen j'ay peu l'apprendre,
Puis que je ne m'y treuvay pas,
Je n'ay qu'à luy dire en ce cas,
Afin de l'oster de cervelle,
En chantant-la chanson nouvelle
Qui maintenant est en credit,
Mon petit doigt me l'a dit.

..... Pelletier crotté jusqu'à l'échine.
Va mendier son pain de cuisine en cuisine ;

Mais cet autre poëte est bien plein de ferveur ;
ll est blesme, transy, solitaire, resveur ;
La barbe mal peignée, un œil branslant et cave,
Un front tout refrogné, tout le visage have,
Ahanne dans son lict et marmotte tout seul.
Comme un esprit qu'on oit parler dans le linceul.
Grimasse par la rue, et, stupide, retarde
Ses yeux sur un objet sans voir ce qu'il regarde.

Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude...
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré dix ans soit percé par le coude ?

Le propre soir du mesme jour.
Livet, revenant de la cour.
Fut assailly par une bande
Contre laquelle, encor que grande,
Comme il estoit homme de bien,
Il le défendit assez bien ;
Mais il fallut céder au nombre ;

Ayant esté fort mal mené.
Il fut enfin assassiné.

— D'où vient qu'on a tant approché
Cette Justice du marché ?
— Rien n'est plus facile à comprendre :
C'est pour montrer qu'elle est à vendre.

Àla fin tous ces jeux que l'athéisme élève
Conduisent tristement le plaisant à la Grève. (Boileau)

Ces nobles mots : moults, ains, jaçoit,
Ores, adonc, maint, ainsi-soit,
A-tant, ai-que, piteux, icelle,
Trop-plus, trop-mieux, blandice, isnelle.
Pieça, tollir, illec, ainçois…

… de Gournay la pucelle.

Les Ponts-Bretons charmèrent
Autrefois nos esprits.
Les Petits-Doigts gagnèrent
Bientôt après le prix.
Maintenant on les blâme
De n'être pas curieux…

À Monseigneur le Chancelier (épigramme)

Entre tant de vives merveilles
Dont nos jardins sont embellis,
Pour toy, grand Seguier, les abeilles

Ne volent plus que sur les lis :
Le miel s'en gouste en ton bien dire.
Et leurs rois seuls en font la cire
Au profit de tous les humains,
Depuis qu'au mérite octroyée,
Elle a l'honneur d'estre employée
Sous Louis par tes nobles mains.

La Plainte de Tirsis

Dans l'horreur d'un bois solitaire,
Où malgré l'œil du jour règne en tout temps la nuit
Tirsis, loing du monde qu'il fuit,
Ne pouvant plus se taire,
Chantoit en pleurs le doux et triste sort
Qui le livre à la mort.

C'est donc une chose arrestée,
Disoit ce pauvre amant plein d'ardeur et de foy,
Que je souffre à jamais pour toy,
Cruelle Pasithée !
Et que ton cœur, au lieu d'en soupirer,
Feigne de l'ignorer !
Tes beaux yeux, les rois de mon ame.
Après m'avoir soumis à leur divin pouvoir,
Feront semblant de ne point voir
Ma vive et pure flame,
Et ton oreille entendra sans pitié
Gemir mon amitié.

Ha ! rigueur trop longue et trop dure !
C'en est fait, je me rends à ta fiere mercy.
En vain ces houlx flattent icy
Mes maux de leur verdure,
Il faut perir : Amour ne m'offre en eux
Qu'un espoir espineux.
Comme il achevoit cette plainte,
Un long cry de hybou, douloureux et tremblant,
D'un mortel effroy l'accablant,
Le fit paslir de crainte ;
Et maint aspic, siflant autour de luy.
Redoubla son ennuy.
Un ruisseau plein d'inquietude,
Murmurant sur le dos d'un aspre et vieux rocher
Du mal qu'il avoit à marcher
En un chemin si rude,
Representoit le lamentable cours
De ses penibles jours.
Le tronc noir et sec d'un erable,
Par le courroux du ciel foudroyé depuis peu

Ne luy presageoit en son feu
Qu'une fin miserable ;
Tous les objets y sembloient conspirer,
Et luy la desirer.

Amarante est malade, et je ne suis pas mort !

Amarante est malade, et je ne suis pas mort !
Ha ! c'est trop balancé ! terminons notre sort,
Et ne permettons pas qu'une crainte honteuse
Rende aux siecles futurs ma passion douteuse !
Si je vis un moment, si de ma propre main
Je ne suis à ce coup à moy-mesme inhumain,
Ma froide lascheté, deshonorant ma flame,
Du tiltre d'imposteur me causera le blame ;
On tiendra mes soupirs pour aussi mensongers
Qu'ils sont de leur nature ardents, pronts et legers ;
Mes langueurs, mes regrets, mes plus saintes paroles ;
Passeront en amour pour des contes frivoles ;
On dira que mes pleurs, on dira que mes cris
Dont le son mesme est peint en mes tristes escrits,
N'estant point d'un vray mal les lamentables signes,
D'une juste pitié seront vrayment indignes ;
Et que, puisque mon œil sans en estre reduit
Dans la profonde horreur de l'eternelle nuit
À bien pû voir souffrir tant d'attraits et de charmes,
Il ne merite point que l'on croye à ses larmes.

Madrigal imité du cavalier Marin

Cette fiere beauté que mon ame idolastre
A les bras et les mains et la gorge d'albastre ;

D’un cinabre vivant son teint est embelly ;
Sa bouche est d’un corail, où des perles éclatent ;
Son visage et son corps, faits d’un marbre poly,
Le prix de la blancheur à la neige débattent ;
Et ses yeux si charmans,
Aussi bien que son cœur, sont de vrais diamans.
Doy-je donc m’estonner de la trouver si dure
Aux peines que j’endure,
Puis que, pour mon malheur, le ciel, qui la forma,
La fit toute de pierre, et Roche la nomma ?

Cazal secouru

Jusqu’aux cieux, Cazal ! pousse des cris de joye !
Te voilà garanty d’un éternel affront :
Le brave et grand Harcourt, aux combats fier et pront,
Contre tes oppresseurs sa vaillance deploye.

Tel qu’un aigle irrité qui fond dessus la proye,
Il fond sur l’Espagnol, il le heurte, il le ront,
Et d’un bras glorieux se couronnant le front,
Du superbe ennemy les lauriers il foudroye.
Les isles du Levant avoient connu son cœur,
Quand il s’en vint chercher, sous un astre vainqueur,
En un plus ample champ une plus noble guerre ;
Mais, à voir les exploits qu’il a faits aujourd’huy,
Je pense avec raison qu’enfin toute la terre
Sera, comme la mer, trop estroite pour luy.

Arras pris

Ces fiers et beaux rampars ceints de vastes abîmes,
Ces tours, de l'art humain les rochers sourcilleux,
Cedans aux durs efforts d'un siege merveilleux,
Ont enfin reconnu nos armes legitimes.
Ceux qui les deffendoient ont esté les victimes
Offertes au demon fatal aux orgueilleux,
Et tant plus leur abord s'est montré perilleux,
Tant plus nos conquerans ont paru magnanimes.

Leur secours formidable, avec tout son pouvoir,
N'a, quoy qu'il ait tenté, servy qu'à faire voir
Le triste événement d'une entreprise vaine.
Déjà des lys sacrez Arras bénit l'odeur ;
Et d'un esclat divin, la pourpre de la Seine
De la pourpre du Tage efface la splendeur.

Stances sur les yeux de Mlle de Vitré

Beaux yeux innocens et coupables
De tant de meurtres amoureux,
Clairs objets doux et rigoureux,
De quel trionfe allier n'êtes-vous point capables !
En vain mon cœur s'estoit promis,
Ô chers et brillans ennemis,
De resister contre vos charmes,
Il s'allume, il vous rend les armes,
Et fait gloire d'estre sousmis.

Ô Dieu, combien la renommée
Est injuste à votre splendeur !
Que de rayons si pleins d'ardeur

L'adorable merveille au monde est peu semée !
Il faut que l'esclat de mes vers
Vous montrant à tout l'univers
Éblouisse toutes les ames,
Et que je peigne avec des flames
Deux nouveaux astres descouvers.
Il faut que dans cette peinture
Dont l'art doit estre sans pareil,
Un sacrifice du soleil
Soit fait à vostre honneur des mains de la nature ;
Il faut que les autres beautez,
Où vivent ses feux empruntez,
S'eclipsent après mon ouvrage,
Et que d'un lumineux outrage
J'efface toutes les clartez :
Mais, ô vifs tresors de lumiere,
Sources d'appas estincelans,
Vous poussez des traits si brûlans
Qu'à peine soustient-on leur atteinte premiere :
À peine, comblé de plaisir,
Ay-je l'agreable loisir
De voir l'esclair de vos prunelles,
Que dans les miennes criminelles
Je sens foudroyer mon desir.
Ouy, criminelles je les nomme,
Et bien dignes d'aveuglement,
D'oser se tourner seullement

Vers des objets trop hauts pour les regards d'un homme ;
Les dieux seuls peuvent aspirer
À la gloire de se mirer
En de si precieuses glaces,
Et moy, sur de plus humbles traces,
À l'honneur de vous adorer.

Ingrate et cruelle Silvie !

Ingrate et cruelle Silvie !
Je m'en vay contenter l'envie
Qui te porte à me voir perir.
C'en est fait, je n'ay plus de vie
Qu'autant qu'il en faut pour mourir.
Au tombeau le sort me convie :
La clarté m'est déjà ravie,
Et rien ne peut me secourir.
C'en est fait, je n'ai plus de vie
Qu'autant qu'il eu faut pour mourir.
Pour l'avoir si long-temps servie,
Voy ma fin, sois-en assouvie :
Ce seul bien j'ose requérir.
C'en est fait, je n'ay plus de vie
Qu'autant qu'il en faut pour mourir.

Caprice

Tous nos melons sont fricassez :
Adieu les plaisirs de la bouche
Les cieux, contre nous courroucez,
Les font pourrir dessus la couche.
Il a tant pleu tout aujourd'huy
Que mon cœur en sèche d'ennuy.
Pensant à ce desastre insigne ;
Et si cette abondance d'eau

N'estoit ailleurs propre a, la vigne
Je ferais jouer le cordeau.
Qu'extravagant est le destin,
Dans sa fatalité secrette,
De ne pouvoir plaire à Catin
Sans faire dépit à Perrette !
Nos ris sont des autres les pleurs,
Nos espines leur sont des fleurs.
Si Jacques pert, Thomas y gagne.
Le bien dont la France jouit
Est le desespoir de l'Espagne,
Qui de dueil s'en évanouit.
Mais où m'emporte ce discours ?
Je fais icy le philosophe ;
Muse colère, à mon secours !
Fourny-moy de plus rude étoffe.
Sus, retourne à ces pauvres fruits
Qu'un second deluge a destruits
Par une horrible violence,
Et crie à gozier déployé

Qu'après une telle insolence
Tu voudrais qu'il eust tout noyé.
Quoy ! cet an bornera ses pas
Sans que j'en soule mon envie,
Et je ne l'effaceray pas
Du nombre de ceux de ma vie !
Si feray dà, je le promets.
Il ne s'en parlera jamais,
Si l'âge futur m'en veut croire.
Oste-toy, six cens trente-deux.
Ou ne te montre dans l'histoire
Que comme un fantosme hideux.
Que si quelque belle action

S'est faite pendant ta durée,
Qu'elle passe pour fiction,
Ou bien qu'elle soit ignorée,
Et qu'au rebours tous les forfaits,
Tous les maux que mille ans ont faits.
Tous les crimes les plus enormes,
Sous les vilains mois ennemis
Dont ton chien de règne tu formes
Soyent crûs avoir esté commis.

Le mauvais logement, caprice

Gisté dans un chien de grabat,
Sur un infâme lict de plume,
Entre deux draps teints d'apostume,

Où la vermine me combat,
Je passe les plus tristes heures
Qui, dans les mortelles demeures,
Puissent affliger les esprits ;
Et la nuit si longue m'y semble,
Que je croy qu'elle ait entrepris
D'enjoindre une douzaine ensemble.
Parmy tant d'incommoditez,
Je conte tous les coups de cloche.
Et, comme un oyson à la broche,
Je me tourne de tous costez.
Une vilaine couverture,
Relique de la pourriture,
Malgré moy s'offre à me baiser

Mais, si je luy deffens ma bouche,
Je ne sçaurois luy refuser
Qu'à mes jambes elle ne touche.
Elle supplante les linceuls,
Qui se sauvent dans la ruelle ;
Mais, pour fuir cette cruelle,
Les pauvrets n'y vont pas tous seuls :
Un manteau de laine d'Espagne
En ce chemin les accompagne ;
Du travail à demy suant,
Et sans pretendre à la victoire,
Dans un pot de chambre puant
ll glisse, et va chercher à boire.
Au clair de la lune, qui luit
D'une lueur morne et blafarde,
Mon œil tout effrayé regarde

Voltiger mille oyseaux de nuit :
Les chauvesouris, les fresayes,
Dont les cris sont autant de playes
À l'oreille qui les entend,
Decoupans l'air humide et sombre,
Percent jusqu'où mon corps s'estend,
Et le muguettent comme une ombre.
Un essain de maudits cousins,
Bruyant d'une fureur extresme,
Me fait renasquer en moy-mesme
Contre la saison des raisins.
L'un sur ma main donne en sang-sue ;

L'autre sur ma trogne se rue,
Me rendant presque tout meseau
Je les poursuy, je les attrape,
Et sans m'epargner le museau
Pour les y tuer je me frape.
Cent rats, d'insolence animez,
Se querellent sous une table
Où jamais repas delectable
N'apparut aux yeux affamez.
Là tantost aux barres ils jouent ;
Là tantost ils s'entre-secouent.
Pipans d'un ton aigre et mutin,
Et tantost cette fauce race
S'en vient ronger, pour tout festin,
Les entrailles de ma paillace.
Une troupe de farfadets
Differens de taille et de forme,
L'un ridicule, l'autre enorme,

S'y demene en diables-cadets ;
Ma viziere en est fascinée,
Mon ouye en est subornée,
Ma cervelle en est hors de soy ;
Bref, ces fabriqueurs d'impostures
Estalent tout autour de moy
Leurs grimaces et leurs postures.
Les rideaux ne m'empeschent point
De voir toutes leurs singeries ;
Ces infernales nigeries
Me font fremir sous l'embonpoint.
J'ay beau, pour en perdre l'image,
Qui me baille un teint de fromage,

M'efforcer à cligner les yeux :
L'effroy, me taillant des croupieres,
Par un effet malicieux,
Change en bezicles mes paupieres.
Maints faux rayons eparpillez
En fanfreluches lumineuses,
Offrent cent chimeres hideuses
À mes regards en vain sillez.
Ma trop credule fantaisie
En est si vivement saisie
Qu'elle-mesme se fait horreur ;
Et sentant comme elle se pame,
Je me figure en cette erreur
Qu'on donne le moine à mon ame.
Que, si je pense m'endormir
Dans les momens de quelque treve,
Un incube aussi-tost me creve,

Et revaut je m'entr'oy gemir ;
Enfin mes propres cris m'eveillent.
Enfin ces demons s'emerveillent
D'estre quasi surpris du jour :
Ils font gille à son arrivée,

Et la diane du tambour
M'avertit que l'aube est levée.

Le Cantal, caprice

Gousset, ecafignon, faguenas, cambouis.
Qui formez ce présent que mes yeux resjouis,
Sous l'adveu de mon nez, lorgnent comme un fromage
À qui la puanteur doit mesme rendre hommage,
Que vous avez d'appas ! que vostre odeur me plaist !
Et que de vostre goust, tout horrible qu'il est,
Je fay bien plus d'estat que d'une confiture

Où le fruit déguisé brave la pourriture !
Par luy la vert ginguet fait la figue au muscat ;
Par luy le plus gros vin semble si délicat,
Que le piot du ciel, dont on fait tant de conte,
S'il estoit blanc, auprès en rougiroit de honte.
Je laisse donc à dire, et chacun peut penser
De combien du meilleur le pris il doit hausser,
Quand on luy donne entrée au milieu d'une bouche
Qui sous un tel morceau retourne à l'escarmouche,
J'entens au doux conflit qu'à l'honneur de Bacchus
Les fameux biberons, à tauper invaincus,

Font le verre à la main, sans projet d'autre gloire
Que de celle qu'on gaigne à force de bien boire.
Franc et noble Marquis, illustre desbauché,
Qui t'es dans la grandeur à toy-mesme arraché
Pour te livrer sans faste aux plaisirs de la vie.
Où parmy les vertus la table nous convie ;
Toy, dont la voix unique en traits mélodieux
Rend du chantre emplumé le siflet odieux,

Sur tout quand ton gozier, humecté de la coupe,
Après mille bons mots que maint rot entre-coupe,
Se met à celebrer la divine liqueur
Qui, passant par chez luy pour visiter le cœur.
Le chatouille et l'invite à se montrer seul digne
De louer comme il faut ce pur sang de la vigne.
M... sans pareil, homme aux nigaux fatal,
Où diantre as-tu pesché ce bouquin de Cantal,
Cet ambre d'Acheron, ce diapalma briffable,
Ce poison qu'en bonté l'on peut dire ineffable,
Ce repaire moisi de mittes et de vers,
Où dans cent trous gluans, bleus, rougeastres et vers
La pointe du couteau mille veines evente
Qu'au poids de celles d'or on devroit mettre en vente !
Ha ! qu'il me fait bon voir lors qu'en le furetant
J'en decouvre quelqu'une et le crie à l'instant !
Quelle faveur me cuit quand ma langue appastée
En enduit mon palais et s'en trouve infectée !
Non, jamais Mascarin, ce seringueur mortel,
De son deshabiller ne tira rien de tel,
Exhibast-il au jour, comme il me fit nagueres,
Entre cent mille outils inconnus et vulgueres,

Et parmy cent fatras de haillons, de filets,
De pippes à petun, de fusts de pistolets,
De savattes, d'appeaux, de tasses, de mitaines,
D'onguents à guerir tout jusqu'aux fievres quartaines,
D'outres au cuir velu, de peignes ebrechez,
De linge foupy, sale, et d'habits ecorchez ;
Du vieil oint de blaireau pour faire de la soupe,

L'oreille d'un sanglier qu'à coups de hache on coupe,
Un lopin de renard, un pasté de guenon,
Un cervelas de chien, le rable d'un asnon,
Et mille autres fins mets que je ne puis decrire,
Sans froncer les nazeaux et m'egueuler de rire.
Ô Brie ! ô pauvre Brie ! Ô chetif angelot
Qu'autrefois j'exaltay pour l'amour de Bilot,
Tu peux bien aujourd'huy filer devant ce diable :
Ton beau teint est vaincu par son teint effroyable ;
Tu m'es plus insipide auprès de son haut goust
Que l'eau ne le seroit auprès du friand moust,
Et ta platte vigueur, sous la sienne estouffée,
Est de ma fantaisie entierement biffée.
Au secours, sommelier, j'ay la luette en feu,
Je brusle dans le corps ! Parbieu ! ce n'est pas jeu :
Des brocs, des seaux de vin pour tacher de l'esteindre,
Verse eternellement, il ne faut point se feindre.
Escoute, cher marquis, escoute ton bedon :
Je croy que l'animal d'où provient ce beau don,
Au lieu du manger frais qui dans les prez se cueille,
Ne se nourrit que d'ail, que de tabac en fueille,
Que de rhue acre au goust, d'aluyne au suc amer,
Qu'il n'estanche sa soif qu'aux plages de la mer,

Et qu'au lieu de gruger de la vesce ou de l'orge,
De poivre seulement en l'estable il se gorge.

Brillante gloire du Parnasse,
Toy qui joints de si bonne grace
Les muses avecques le vin,
Corps admirable, esprit divin,
Alcandre, amy rond et fidelle…
Apprends, apprends une nouvelle :
Ce Cantal est mangé des vers.

Preface du Passage de Gibraltar

Puisque, selon l'opinion du plus grand et du plus judicieux de tous les philosophes, le principal but de la poesie doit estre de plaire, et que la joye est ce qui contribue le plus à l'entretien de la santé, laquelle est une chose si precieuse en cette vie, qu'elle a esté preferée par les plus sages a la sagesse mesme, je tiens pour maxime indubitable que les plus gayes productions de ce bel art, qui, laissant les espines aux sciences, ne se compose que de fleurs, doivent estre les plus recherchées et les plus cheries de tout le monde. Ce n'est pas que je vueille mettre en ce rang les bouffonneries plattes et ridicules qui ne sont assaisonnées d'aucune gentillesse ny d'aucune pointe d'esprit, et que je sois

de l'advis de ceux qui croyent, comme les Italiens ont fait autrefois à cause de leur Bernia, dont ils adoroient les elegantes

fadezes, que la simple naïfveté soit le seul partage des pieces

comiques. Je veux bien qu'elle y soit, mais il faut qu'elle soit entremeslée de quelque chose de vif, de noble et de fort qui la relève. Il faut sçavoir mettre le sel, le poivre et l'ail à propos en cette sauce ; autrement, au lieu de chatouiller le goust et de faire epanouyr la ratte de bonne grace aux honnestes gens, on ne touchera ny on ne fera rire que les crocheteurs. Aussi les plus habiles de cette nation ont bien changé de sentiment depuis qu'ils ont veu la Secchia rapita du Tassone, ou l'heroïque brille de telle sorte, et est si admirablement confondu avec le bourlesque, qu'il y en a quelques uns qui, par un excez de louange, osent bien la comparer à la Divine Jerusalem du Tasse. Il est vray que ce genre d'escrire, composé de deux genies si differens, fait un effet merveilleux ; mais il n'appartient pas à toutes sortes de plumes de s'en mesler, et, si l'on n'est maistre absolu de la langue, si l'on n'en sçait toutes les galanteries, toutes les proprietez, toutes les finesses, voire mesme jusques

aux moindres vetilles, je ne conseilleray jamais a personne de l'entreprendre. Je m'y suis pleu de tout temps, parce qu'aymant la liberté comme je fais, je veux mesme avoir mes coudées franches dans le langage. Or, comme celuy-là embrasse, sans contredit, beaucoup plus de termes, de façons de parler et de mots que l'heroïque tout seul, j'ay bien voulu en prendre la place le premier, afin que, si quelqu'un y reussit mieux après moy, j'aye à tout le moins la gloire d'avoir commencé. On peut dire qu'il est de ces pieces comme de ces balets grotesques qui, estant dancez d'ordinaire par les plus excellens baladins sur les airs du mouvement le plus admirable, plaisent plus aux spectateurs, avec leurs habits estranges, leurs masques bizarres et leurs postures merveilleuses, que ne font ces balets serieux, ces moralitez muettes, dont les demarches sont trop ajustées, et où le plus souvent il ne

se voit rien de beau que l'eclat et la magnificence. C'est assez : changeons de discours, et venons à l'argument de nostre caprice heroï-comique.

Les Espagnols, dont l'ambition est plus grande que la terre, et à qui les nouveaux mondes ne suffisent pas, s'estant saisis des isles de Sainte-Marguerite et de Sainct-Honorat, situées en la coste de Provence, nostre invincible monarque, dignement secondé, en toutes ses glorieuses entreprises, des graves et sublimes conseils du grand cardinal duc de Richelieu, fit assembler en la rade de l'isle de Ré une armée navale la plus puissante et la mieux equippée que la France eust mise de long-temps sur l'Ocean, afin que, faisant voile d'une isle si fameuse par la honte de l'Angleterre, elle en allast rendre deux autres encore plus illustres par la honte de l'Espagne. Mais, comme ce n'est pas assez d'amasser de grandes forces si l'on ne sçait faire eslection d'un chef capable de les commander, Son Eminence, divine au choix des hommes aussi bien qu'en toutes les autres merveilles de sa vie, et comme ayant l'entiere superintendance de nos mers, nomma à Sa Majesté, pour en estre le general, ce brave et vaillant prince monseigneur le comte de Harcourt, de qui les miraculeuses actions sont aussi hautes, aussi eclattantes et aussi connues que le soleil, et par ce digne employ, luy donnant lieu d'exercer amplement sa rare conduite et son extraordinaire valeur, se le rendit deslors et à

jamais redevable de toutes les belles choses qu'il a faites depuis

ce temps-la. De m'amuser à dire icy par le menu nostre depart, quel vent favorisa nostre route et combien de corsaires turcs nous prismes en chemin, ce n'est pas mon dessein ; je diray

seulement qu'après avoir costoyé toute la Galice et tout le Portugal sans avoir rencontré une seule barque de pescheurs, tant l'effroy de nostre armée avoit frappé le cœur des ennemis, nous arrivasmes au cap de Spartel en Affrique, où, ayant demeure deux jours a l'ancre pour nous mettre mieux en estat de passer le destroit de Gibraltar, lequel nous croyions nous devoir estre infailliblement disputé par la flotte d'Espagne, nous quittasmes cette plage deserte, espouventable et solitaire, où l'on ne voit que des lyons, des aigles et des serpens, et mismes à la voile au meilleur ordre du monde environ deux ou trois heures devant soleil levé.

C'est ce qu'il faut sçavoir pour un plus grand esclaircissement de ces vers, que je commençay la mesme nuict dans l'admiral, ayant eu l'honneur d'estre appellé a ce voyage par lettres expresses et obligeantes de ce genereux prince, qui peut tout sur moy, et à qui j'ay voue tous mes soins et tous mes services. Or, estant donc saisi de la verve, sur le poinct que, suivant mon conseil, nous avions fait apporter le jambon et la bouteille, et nous fortifiions le cœur pour nous preparer à jouer des cousteaux, et l'ardeur du bon Phebus eschauffant mon ame avant que ses rayons eussent eclaire mes yeux, je m'y laissay aller brusquement a l'aspect des estoiles qui nous regardaient boire, et fis, le verre et non la plume à la main, les premiers couplets de cette piece. Jamais il ne fut une telle joye que la nostre, dans le ferme espoir que nous avions de trouver et de vaincre l'ennemy ; jamais on ne vit rien de si beau que ce que nous vismes quand la clarté de l'aurore, dissipant les tenebres, nous vint à descouvrir tout d'un coup le superbe et furieux appareil de nostre flotte ; et il faut advouer que qui n'a veu la pompe d'une armée navale le jour qu'elle s'attend de donner bataille ne se la sçauroit imaginer parfaitement. Nous avions plus de taffetas au vent que de toile ; nous

estions nous-mesmes tous estonnez de voir nos vaisseaux si lestes. La splendeur des broderies d'or et d'argent eblouissoit la veue en l'agreable diversité des enseignes. Tout favorisoit

nostre passage : un zephire doux et propice nous souffloit en

poupe ; l'air estoit serain, la mer calme, le ciel net, pur et lumineux, et l'on eust dit que la terre de l'Europe et de l'Affrique s'abaissoit en certains endroits autour de nous par respect, et se haussoit en d'autres par curiosité. Enfin, si je ne retenois la bride à la fougue poétique qui, malgré moy, se voudroit bien couler dans ma prose, je dirois que, quelque frayeur qu'eust l'Espagne de nostre puissance et de nostre courage, elle ne se pouvoit tenir d'admirer nostre somptuosité et nostre bel ordre, et de temoigner de prendre plaisir à voir les verges mesmes qui la devoient chastier. Mais comme ces matieres-là sont du gibier des vers, je croy que ma muse ne s'y sera pas epargnée, et que peu de gens s'en fussent mieux acquittez que moy parmy le bruit et la multitude d'un vaisseau, ou ces belles dames de Parnasse n'ont gueres accoustumé de se trouver. Je me suis joué sur les noms de quelques navires, autant que la fable, l'histoire ou la nature l'ont pu permettre, et me suis estendu à decrire particulierement la pompe de celuy du roy et de la patache nommée la Cardinale. Et je pense que l'on ne me brocardera point de m'estre voulu commenter moy-mesme pour avoir mis quelques apostilles en la marge de cet ouvrage, afin de donner l'intelligence de quelques termes que les plus doctes ne sçavent pas, ny ne sont pas mesme obligez de sçavoir s'ils n'ont le pied marin. J'y en ay mis encor quelques autres sur des choses qui ne sont pas communes et que les plus raisonnables ne trouveront point inutiles. Qui n'entendra le reste, à son dam. Au surplus, si nous eussions combatu en ce des-

troit, comme nous ne fismes point, ou par la laschete, ou par l'impuissance des Espagnols, qui n'y oserent venir, j'eusse employé d'autres couleurs en la composition de ce tableau que je ne fis ; il n'y auroit rien paru que d'heroïque et de sérieux, et, sans vanité, j'eusse fait voir, comme j'espere que nostre Moyse fera quelque jour, que nous ne sommes pas plus mal adroits à nous servir de la trompette ou de la lyre que de la fluste ou de la guiterre. Mais, ne s'estant versé que du vin en cette journée, au lieu du sang que nous nous attendions de repandre, je le continuay du mesme air que je l'avois commencé, et inseray dedans, par maniere de prophetie, selon les bons tours du mestier, le combat donné quelque temps après entre nostre

armée navale et les galeres d'Espagne, devant le chasteau de

Menton ; la descente que nous fismes en l'isle de Sardaigne, ou monseigneur le comte de Harcourt rendit des preuves signalées de sa prudence et de sa hardiesse, et la merveilleuse et non jamais assez exaltée reprise des isles de Sainte-Marguerite et de Sainct-Honorat. De là, retournant à decrire nostre passage, qui doit estre memorable à perpetuité pour les importantes suites qu'il eut, je me raille du tiers et du quart à ma mode, selon l'humeur enjouée où j'estois, et, me trouvant justement vis-à-vis de la ville de Gibraltar, qui est à la fin de ce destroit, du costé de l'Espagne, je mets en mesme temps fin à ma piece, et acheve noblement la debauche par la santé du roy. Voilà tout ce que j'avois à dire là-dessus, horsmis qu'ayant esté l'un des Argonautes d'un voyage si celebre, j'en suis aussi fier, et m'en estime autant que ce fameux poëte qui accompagna Jason dans le sien. VIVAT !

De moy je tiens que mon Rebec
Vaut bien la vielle d'Orphée.

Et quand ma mule est eschauffée.
Elle n'a pas tant mauvais bec.

Cou tutto ciò viveva allegramente.
Ne mai troppo pensoso o tristo stava.
Era assai ben voluto dalla gente…

Onde il suo sommo bene era il giacere
Nudo, lungo, disteso, e il suo diletto
En non far mai nulla è starsi in letto.

On voit dans la préface que nous annotons que Saint-Amant se pique d'avoir pris le premier en France la place occupée en Italie par le Tassoni.

Le Passage de Gibraltar, caprice heroï-comique

Matelots, taillons de l'avent ;
Nostre navire est bon de voile ;
Çà du vin, pour boire à l'estoile
Qui nous va conduire au levant.
À toy, le belle et petite ourse !
À toy, lampe de nostre course
Quand le grand falot est gisté !
Il n'est poins d'humour si rebourse
Qui ne se creve à ta santé.
Mais, certes je suis bien oison,
Et je n'acquiers gueres de gloire
De deffier un astre à boire

Qui ne me peut faire raison ;
Son malheureux destin me touche.
Jamais le pauvret ne se couche
Pour aller trinquer chez Thetis,

Et ce n'est rien qu'un corps sans bouche,
Privé des nobles appetis.
À qui dois-je donc m'addresser ?
À Mars, dont la fiere planette
Brille d'une clarté plus nette
Qu'un verre qu'on vient de rincer.
Aussi bien est-il nostre guide ;
Aussi bien les piliers d'Alcide
Frissonnent de le voir pour nous,
Et devant ce brave homicide
Atlas se presente à genous.
Releve-toy, vieux crocheteur !
L'Olimpe pourroit choir en l'onde,
Et prendre comme un rat le monde
Sous son enorme pesanteur.
Ce n'est point toy que l'on menace :
Banny la crainte qui te glace,
Et pren garde à ce que tu fais,
Si tu ne veux perdre la place
De monarque des porte-fais.
Mais n'apperçoy-je pas aux cieux
Voguer le pin des Argonautes,
Qui me reproche mille fautes,
En se decouvrant à mes yeux ?
Ouy, c'est luy qu'en mer on adore ;
ll me dit (car il jaze encore

Comme il faisoit au temps passé)
Que je ne suis qu'une pecore
De boire et de l'avoir laissé.
Pardon, ô celeste vaisseau !
Avec soif je te le demande,
Et veux, pour t'en payer l'amende,
Que ma tasse devienne seau.

Tu nous dois estre favorable :
Un prince en valeur admirable
Represente toy ton Jason,
Et nostre projet honorable,
Comme toy, vise à la toison.
C'est au Castillan qu'on en veut :
Nous cherchons partout à le mordre ;
Mais le poltron y met bon ordre,
Il fuit nostre chocq tant qu'il peut ;
À Neptune il fait banqueroute,
Nul deffi naval il n'escoute,
La terreur l'eschoue en ses ports,
Et dans Madrid mesme il redoute
Le bruit mortel de nos saborts.
La nuit commence à desnicher ;
Enfans, voylà l'aube qui trotte,
Phebus la suit, et nostre flotte
Dans le destroit va s'emmancher.
Que la pompe en est fiere et belle !
Glauque n'en a point veu de telle
Depuis qu'une herbe qu'il mangea.
Rendant sa nature immortelle,
D'homme en dieu marin le changea.

Au gré de maint doux tourbillon
J'y voy cent flames secouées ;
Cent banderolles enjouées

Yfont la court au pavillon ;
Icy, l'or brillant sur la soye
En une grande enseigne ondoye
Superbe de couleur et d'art,
Et là richement se désploye
Le grave et royal estendart.
Le portrait du fameux chapeau
Devant qui le turban supreme
Tremble, et n'est en sa peur extreme
Qu'un beguin cresté d'oripeau,
Ornant d'une auguste manière
Cette martiale banniere,
Nous arme mieux qu'un morion
Pour briser la teste derniere
Du rogue et nouveau Geriou.
Ce digne atout du plus grand chef
Qui du timon ait sceu l'usage
À l'adversaire ne presage
Qu'un dur et tragique mechef ;
Cette lumineuse figure
Est l'astre de mortelle augure
Dont la rougeur le fait palir,
Et que l'ombre la plus obscure
Pour luy ne peut ensevellr.
Mais au lieu qu'il s'esvanouit
Au feu de sa pourpre eclalante,
Mon œil, sur la face inconstante,

À son aspect se resjouit :
C'est la vive ardeur qui m'allume ;
C'est l'objet qui donne à ma plume

Un stile clair et triomfant,
Qui les autres stilles consume ;
Mais il m'altere en m'eschaufant.
Beuvons au genereux dessein
Qui dans ce passage l'ameine ;
D'une fureur autre qu'humaine
Je me sens agiter le sein.
Qu'à ce pot le tonneau succede ;
Un certain gay demon m'obsede
Qui n'a plaisir qu'à s'enyvrer,
Et de sa force, à qui tout cede,
Le vin seul me peut delivrer.
Sus, pour honorer ce canal
D'un brinde qui vive en l'histoire,
Que chacun se prepare à boire
La santé du grand cardinal !
Il tient l'empire de Neptune,
Il preside à nostre fortune
Sur l'un et sur l'autre element,
Et la destinée opportune
File pour luy journellement.
Si j'avois icy le loisir
De chanter ses exploits illustres,
Tous ces noms qui font tant les rustres
En creveroient de desplaisir ;
Je ravirois la terre et l'onde ;
La muse altiere en sa faconde

Se pendroit (soit dit inter nos),
Et je ferois en l'autre monde
Enrager l'ombre d'Albornos.

Ce vain Guzman, ce comte-duc,
Qui perd contre luy son escrime,
Gemiroit aux coups de ma rime
Comme l'animal de saint Luc,
Et sil venoit un jour à lire
Ce que ma verve en pourroit dire
À ses mornes yeux estonnez,
Ses bezicles qui m'ont fait rire
D'effroy lui tomberoient du nez.
Mais nous ne sommes pas en lieu
Propre à debiter ces merveilles :
Je les reserve aux nobles veilles
Que je voue à ce demy-dieu ;
Là, descoiffant mon escritoire,
À mon papier je feray boire,
Par un excès rare et divin,
Plus de flacons d'encre à sa gloire
Que je n'ay bû de brocs de vin.
Ha ! je voy ce cœur sans pareil,
Ce vaillant Harcourt, qui s'appreste
À faire un nouveau jour de feste,
Peint de sang et de jus vermeil ;
Desjà sur le haut de la pouppe,
Pour me pleger il prend sa couppe
Où petille et rit le nectar,
Et, s'escriant masse à la trouppe,
Sa voix estonne Gibraltar.

Icy le chasteau de Tanger
Et là le fort du Mont-aux-Singes
Voudroyent pouvoir plier leurs linges
En la frayeur de ce danger ;
La Tour et l'isle de Tariffe,
Que l'Ocean ronge et desbiffe,
Se souhaittent au fonds des eaux,
Et rien n'ose attendre la griffe
Du moins hardy de nos oyseaux.
Un Cocq suivant le Saint Louys,

Que l'Ange du sceptre accompagne,
Fait fremir le Lyon d'Espagne

Avecque des tons inouys.
Ce roy de la bande emplumée
À la gloire de cette armée
Montre des ergots furieux,
Et nostre seule Renommée
Nous peut rendre victorieux.
Un Cygne entre nos combatans,
Quitte Meandre pour Neptune,
Et pour mieux suivre la Fortune
Nage et vole d'un mesme tans :
Et lors qu'une fatale envie
À chanter sur l'eau le convie,
C'est avec un terrible effort,
Pour oster aux autres la vie,
Et non pour annoncer sa mort.
Jupiter, peut-estre enflamé
De la reine des Nereides,

Sur ces vastes plaines liquides
S'est encore ainsi transformé ;
Mais puis qu'il n'a pu se resoudre
À se desarmer de sa foudre,

Comme pour Lede il fit un jour
J'estime qu'il en veut descoudre
Plutost en guerre qu'en amour.
Un jeune Aigle qui depuis peu
Hors de l'aire a fait sa sortie,
Après luy porte une partie
De ces horribles traits de feu ;
Rien que carnage il ne respire,
Qui le choque a tousjours du pire ;
Et, sifflant d'un courroux amer,
ll vaincroit l'aigle de l'empire
S'il se hazardoit sur la mer.
Un Griffon moins amy de l'or
Que de l'honneur qui nous anime
Contre l'Espagnol s'envenime
Et sur luy veut prendre l'essor ;
De ses ailes il fend les nues,
Et couppant les vagues chenues,
Bien garny d'ongles et de bec,
Par des bravades continues
Il tient tout le monde en eschec.
Outre ces illustres voleurs,
De nobles animaux de terre,
Sillonnans l'onde en cette guerre
Morguent avec nous les malheurs.
Au premier rang, une Licorne,

Dont la valeur n'a point de borne,
Va d'un air belliqueux et pront,
Et rend le dieu du Tage morne
De la peur qu'il a de son front.
Un vieux Lion, la secondant
Avec un lier excès de joye,
Devers la vagabonde proye
Se tourne et s'eslance en grondant ;
Tous les monstres que la mer porte
L'entendans rugir de la sorte
Ne sçavent où tirer pays ;
La terre en est à demy morte,
Et les cieux en sont esbays.
Un symbole de pureté
Qui se trousse de peur des crottes,
Et par qui mesme aux caillebottes
Le lustre neigeux est osté ;
Une gentille et franche Hermine,
Qu'une juste fureur domine,
Y fourre son cazaquin blanc,
Et si le poil s'en contamine
Ce ne sera qu'avec du sang.
Une Levrette en qui sont joins
Le cœur, la vistesse et la force,
Soit faisant pouge ou faisant orse,

Àl'imiter met tous ses soins ;
Nul fuyard d'elle ne s'eschappe.
Elle se herisse, elle jappe,
Elle roulle des yeux ardents,
Et montre à tout ce qu'elle attrappe

Combien vaut l'aulne de ses dents.
La Nimphe, aprise à naviguer
Depuis le jour qu'elle eut pour barque
Le dos feint du lascif monarque
Qu'Amour fit mugir et voguer,
Mettant le courage en besongne,
S'esmeut, s'aigrit et se renfrongne
Comme au choc fait l'horrible seur,
Et pour nous hardiment empoigne
Les armes de son ravisseur.
Celle qui dispose à son gré
De toutes les grandeurs mondaines,
Et dont les actions soudaines
Confondent merite et degré,
L'aveugle qui sur une roue
Du destin des mortels se joue
Ainsi que le vent du festu,
Nous suit, et fait que l'on advoue
Qu'elle ayme aujourd'huy la vertu.
Le doux reconfort des espris
En quelque ennuy qui les oppresse,
L'Esperance, avec allegresse
Flatte nos travaux entrepris ;

Elle ne chante que victoire,
Et d'un ton cher à la memoire
Promet que nos hunes seront
Autant de couronnes de gloire
Dont nos navires s'orneront.
Mais ô quel esclat radieux
Me fait bressiller les paupieres !

Ycy quatre saintes rapieres
Trouvent leurs fourreaux odieux,
Des mains d'amazones celestes
Pour leurs noms animant leurs gestes,
S'en arment en faveur des lis,
Et les veulent rendre funestes
À la puissance de Calis.
L'auguste roy qui triomfa
De Damiette et de soy-mesme,
Et que d'un brillant diadesme
Là-haut sa piété coiffa ;
Le bon fils de la reyne Blanche,
Ayant pour nous à chaque hanche
Un divin champion ailé,
Brandit un long fresne en revanche
Du bois d'Honorat desolé.

Le grand patron des moines preux
De qui l'ordre fleurit sur l'onde
Nous escorte en ce bout du monde
Avec des plus braves d'entr'eux.
Ces redoutez galands d'auberge
Font d'un esquif une ramherge,
Pour deffendre et pour assaillir ;
Tout leur fait joug, et leur flamberge
Ne sçait que c'est que de faillir.
Ce Marrane au teint de pruneau,
Ce fanfaron de Ferrandine,
Qui pare son affreuse mine
D'un grand et vilain chinfreneau,
Aura beau tordre ses bigottes,

Beau renasquer à hautes nottes
Et faire le diable insensé,
Je veux bien y laisser les hottes
Si le hidalgue n'est rossé.
Qu'il y vienne un peu, le mauvais,
Avec ses cinquante galeres !
Nous en craignons moins les coleres
Que d'un ventre soul de navets.
En cet endroit ma fantaisie,
D'une brusque verve saisie,

Ne sçauroit plus se retenir,
Et comme un bon gros Tiresie
Je vay donner dans l'advenir.
Mais d'où diantre peut desriver
Cette humeur chaude et profetique
Qui dans mon timbre lunatique
Vient tout à coup de s'eslever ?
Je n'ay point de laurier en gueule :
Ma dent, en guise d'une meule,
Icy n'en a point ecaché.
Ha ! c'est donc de la vertu seule
Du fin tabac que j'ay masché.
Il me semble que j'entrevoy,
Dans la nuit des choses futures,
Un fou tenter des avantures
À se faire mocquer de soy.
L'Espagnol sur mainte rambade
Nous voudra donner une aubade
À la barbe du beau Menton ;
Mais luy-mesme y fera gambade,

Rudement payé ton pour ton.
À peine, ô honte ! aura-t'il veu
Le fer bruyant en forme ronde
Faire des ricochets sur l'onde,

Qu'il sera de cœur despourveu :
Au premier rot d'artillerie,
Le chaud desir de brouillerie
Dans la crainte il r'engaisnera,
Et d'une lasche raillerie
Le derriere il nous tournera.
Le Gennois et le Florentin,
Amis de ceux qui le presentent,
Et qui par ce moyen s'exemtent
Des horions d'un bras mutin,
Faisans passe-vogue à ses ailes
Fuiront comme des tourterelles
Devant des milans affamez,
Et renonceront aux querelles
Qui pour luy les auront armez.
Les dieux du liquide element,
Conviez chez un de leur trouppe,
Sur le point de fripper la souppe,
Seront saisis d'estonnement :
Un boulet de nostre tonnerre,
Tombant sur leur table de verre
Avec un fracas nompareil,
Fera soudain voler à terre
Tout leur magnifique appareil.
Là maint friand manger dressé
Dans mainte ecaille de tortue,

Suivant la saliere abbatue,
Sera plaisamment renversé ;
Là (si mes vitres ne sont fausses)
Ce coup heurtant parmy les sausses

Une baleine au court-bouillon,
Neptune en aura sur les chausses
Et Thetis sur le cotillon.
Plantons-les là pour reverdir,
Et que ma Clion ne desdaigne
De parler un peu de Sardaigne,
Où nos gens yront s'esbaudir.
Des-jà je la voy ravagée ;
Jà des-jà, la trongne changée
Pour le dur sac de l'Orifran,
Elle beugle en vache enragée
Qui mouche et fremit sous un tan.
Ses blez, ses vins et ses troupeaux
Nous passeront entre les lippes ;
On raflera toutes ses nippes,
Ses bombardes et ses drapeaux ;
Et, sans une horreur pestilente
Qui de cette place opulente
Nous deffendra le long sejour,
Jamais la Castille insolente
Ny feroit battre le tambour.
Mais elle le fait battre encor
Au nez de Cannes, qui rechigne,
Et le Renom, d'un air indigne,
Par tout le prosne avec son cor ;
Sainte-Marguerite envahie,

Sous cette nation haïe
Jette maint cry sourt et dolent,
Et la pauvrette est esbaïe
De voir nostre secours si lent.
Son cher amy Saint Honorat,
Triste et confus en fait de mesme,
Et sa joue en ce dueil extresme
Change en pâleur son nacarat ;
Il souspire, il pleure la perte
De sa haute couronne verte
Que le noir autan reveroit,
Et que l'œil du bleu Melicerte
Depuis cent lustres admiroit.
Ô saint honneur des flots marins !
Ô belles isles soliteres,
Où vescut sous des loix austeres
L'Anachorete de Lerins !
Encore un peu de patience ;
Certes, nous faisons conscience
De vous laisser patir ainsi,
Et des-jà par la prescience
Je vous voy franches de soucy.
Je voy desjà dessus vos bords,
Trempez de vagues espandues,
Des meschans qui vous ont tondues
Nostre foudre razer les forts ;
Et bien qu'une horrible tempeste,

S'eslevant icy dans ma teste,
Rompe nostre premier assaut,
Au second chocq où l'on s'appreste

Les Veillacques feront le saut.
En cet orage furieux,
ll semble desjà que Neptune
Tasche d'exciter la fortune
Contre un dessein si glorieux ;
Ou que, pour faire au ciel la guerre,
Les Tritons, faschez du tonnerre,
Entassans monts sur monts flotans,
Vueillent qu'aussi bien que la terre
La mer fasse voir des Titans.
Ha ! le coup de vent est passé ;
Je voy desjà les ondes calmes,
Et nous allons cueillir les palmes
Du hardy projet commencé :
Desjà Henry, ce brave prince,
Contre Miguel, qui les dents grince,
Fait voguer la mort et l'effroy ;
Et jamais la sainte province
Ne vit mieux faire à Godefroy.
Il vaincroit un autre Ilion :
C'est un Roland, c'est un Hercule ;
L'Espagnol devant luy recule
Comme un chien devant un lion.
Au seul aspect de sa chalouppe
Qui le sel liquide entre-couppe,

Je voy trébucher le Fortin,
Et sur une petite crouppe
Transit Monterey le mutin.
Ô ! comme en ce chocq perilleux
On fera peter le salpestre !

Qu'en l'Orque on envoyra bien pestre
Ces matamores orgueilleux,
En l'espouventable descente
Qui nous trace au ciel une sente !
Ils auront beau se rebiffer,
Il faudra que leur œil consente
À voir nostre bras triomfer.
Là, le rebec je quitteray
Pour mettre la main à la serpe ;
Là, laissant pour Bellonne Euterpe,
Les plus mauvais je frotteray ;
Puis aprez, comme un sire Orfée,
Ayant la cervelle eschauffée
Du fumet si doux à Bacchus,
Je celebreray le trofée
Basty des armes des vaincus.
Mais c'est assez pronostiqué,
L'advenir à moy se referme ;
Le dieu me quitte et pose un terme
Au discours sous luy fabriqué.
Revenons à nostre passage,
Et qu'on m'estime ou fol ou sage,
Timpanisons-le d'un mesme air,
Suivant Doris au gent corsage,
De l'une jusqu'en l'autre mer.

Son bras, d'un mouvement adroit,
Fend devant nous l'onde azurine :
C'est la Calioppe marine
Que j'ay choisie en cet endroit.
Ses sœurs, ces aymables pucelles,

Sortant de l'eau jusqu'aux aisselles,
Chantent nostre futur bonheur,
Et font à nos moindres nacelles
Quelque caresse ou quelque honneur.
L'une, avecques ses beaux yeux vers,
Sousrit, se hausse et me regarde ;
L'autre, ensemble douce et hagarde,
Plonge ses tresors descouvers ;
L'autre, d'une brillante gloire,
Fait flotter sur le mol yvoire
L'or de son poil delicieux :
Et l'autre, de sa tresse noire,
Couronne son chef gracieux.
Les Tritons, aussi mal taillez,
Qu'elles sont cointes et jolies,
De mille agreables folies
Chatouillent mes sens esveillez ;
Là, l'un, qui de souffler se tue,
Embauche une conque tortue
Au lieu d'un cornet à bouquin,
Tandis que l'autre s'esvertue
À faire icy le Harlequin.
Ils nagent, ils dancent autour
Des belles filles de Nerée ;
À voir leur façon alterée,

Je pense qu'ils bruslent d'amour ;
Le demon de la convoitise
Au fond de leur poitrine attise
Un feu qui vit mesme dans l'eau ;
Mais, de peur de quelque sottise,

Disons icy : Muse, tout beau !
Ô quel vain orgueil nous voyons !
Ces deux caps qui les cieux esborgnent
Sans se remuer s'entre-lorgnent
Ainsi que deux beliers coyons.
Vrayment, leur lascheté me pique ;
Europe, va choquer l'Afrique,
Ou tire tes guestres plus loing :
C'est trop s'entre-faire la nique
Sans en venir aux coups de poing.
Mais que nous voicy bien deceus !
Les vaisseaux de ces bords paisibles,
Se sont de peur faits invisibles
Si tost qu'ils nous ont apperceus :
L'espoir de cassades nous paye ;
Une vive et flottante haye
Nous devoit deffendre le pas,
Et cependant en cette baye
L'ennemy ne se montre pas.
Je croy qu'aujourd'huy sur les eaux
Les nefs de Castille, alarmées,
Par grace ont esté transformées
En autant de vistes oyseaux ;
Je croy qu'en leur forest natale,

Craignans leur ruine totale,
Elles se sont allé cacher,
Et que nostre valeur fatale
Les y fera long-temps jucher.
Ainsi, mais d'un autre moyen,
La bonne femme Berecinte,

Par une favorable quinte,
Sauva les barques du Troyen.
Il les vit proche des arenes
S'esbatre en forme de Sirenes
Et sur le flanc, et sur le dos,
Où, peu devant, de leurs carenes,
Elles avoient trenché les flos.
Nous voicy tantost arrivez
Vis-à-vis de Calpe et d'Abile,
Dont la bouche en contes habile
Vente les faistes eslevez.
Voilà l'une et l'autre colonne ;
Icy regne une gent felonne
D'Alarbes traistres et brigans,
Et la vit celle que Bellonne
Enfle de complote arrogans.
Il faut, il faut les mettre à sac
Ces deux bicoques adversaires ;
Allons, en diables de corsaires,
Reduire leur faste au bissac ;
Donnons dessus leur fripperie
D'une tonnante batterie,
Ô braves et hardis nochers !
Et faisons voir avec furie
Des vaisseaux douter des rochers.
Non, gardons pour un digne effort
Nostre ardeur vaillante et fidelle :

Le jeu ne vaut pas la chandelle,
Et rien ne paroist sur le port ;
Ce trou, ce poulier maritime

Est une trop basse victime
Pour la mousche qui nous espoint,
Et puis je ne fay nulle estime
Des villes qui ne fument point.
Qu'y ferions-nous, mon cher Faret ?
Nous n'y trouverions rien à frire ;
Et c'est bien là qu'on pourrait dire :
Et pas un pauvre cabaret
Jamais broche n'y connut atre :
Le monstre etique au front de platre
En exclut tous les banqueteurs ;
Bref, ce lieu n'est pas un theatre
Convenable à nos fiers acteurs.
Icy ma verve cessera :
Fendons la Mediterranée ;
Je voy bien que cette journée
En desbauche se passera.
Nous n'y combatrons que du verre
Ô l'agreable et douce guerre !
Qu'elle rend les cœurs esjouys !
Adieu le fort, adieu la terre,
Et vive le grand roy Louys !

Je boirai tout si tu me veux pleiger.

ESCADRE DE BRETAGNE.

ESCADRE DE GUYENNE.

ESCADRE DE NORMANDIE.

On y voit plus de trente eglises,
Et pas un pauvre cabaret.

Saint-Honorat et Sainte-Marguerite

Saint-Honorat et Sainte-Marguerite,
N'est-il pas temps que ces fascheux voisins,
À demy juifs, à demy Sarrasins,
Quittent vos bords et gagnent la guerite ?
Nous sçavons trop ce que leur foy mérite
Pour vous placer entre leurs grands cousins ;
Razez leurs forts, bruslez leurs magasins :
De leur orgueil tout le monde s'irrite.
Vostre beau bois qui montoit jusqu'aux cieux,
Jadis si frais, si délectable aux yeux,
La cime à bas semble crier vengeance ;
Et vos autels, à la guerre employez,
Vous blasmeront de quelque intelligence,
Si de là-haut vous ne les foudroyez.

Qu'un lasche et maudit flagorneur

Qu'un lasche et maudit flagorneur,
Desployant sa langue traistresse,
Pour ruiner tout mon bon-heur,
Me brouille avecques ma maistresse,
Je ne veux point en un gibet

Le voir, aprez maint quolibet,
Attacher comme une poulie :
Pour un plus rude chastiment,
Une couchée en Italie
Je luy souhaitte seulement.

La Petarrade aux Rondeaux, caprice

Double homonime, et vous, fine equivoque,
À jointes mains ma Clion vous invoque
Pour fagotter quelque gentil rondeau
Qui desarçonne et Victor et Brodeau.
Auprès de vous les plus hautes pensées
Sont aujourd'huy dans l'estime abbaissées ;

Les plus beaux sens, les termes les plus forts,
Tous eshanchez, rampant à demy morts,
Et le caprice avecques sa peinture,
Qui fait bouquer et l'Art et la Nature,
Ce fou divin, riche en inventions,
Bizarre en mots, vif des descriptions,
Ce rare autheur des nobles balivernes,
Quoy qu'inspiré du demon des tavernes,
N'ose parestre et n'a plus de credit
Depuis qu'en cour vostre honneur reverdit.

Voyez un peu comme icy tout se change !
Comme du blasme on passe à la louange !
Je vous croyois infames autrefois,
Et maintenant je vous donne ma vois ;

J'eusse juré qu'au front des seuls theatres
Les francs badauts, des farces idolastres,
Les sots laquais et les vils crocheteurs,
Se montreroient vos seuls admirateurs ;
Et cependant, forcé de m'en desdire,
Tout le premier j'en estouffe de rire ;
Je vous cheris, je vous approuve en vers,
Et hors d'Envers j'en veux faire à l'envers.
Hymnes sacrez, piteuses elegies.
Stances d'amour, joviales orgies,
Odes sans pair, doux et graves sonnets,
Vous n'estes plus que chants à sansonnets :
Un seul rondeau vaut un poëme epique ;
Un seul rondeau vous fait à tous la nique,
Et l'epigrame, à sa comparaison,
N'est qu'un labeur sans rime et sans raison.
Ha ! je voy bien qu'en ce siecle malade
Pour plaire au goust il faut que la balade,

Le chant royal et le gay triolet,
R'entrent en vogue et prosnent leur rolet.
Je connois bien qu'il faut que l'anagrame,
Et l'acrostiche, et l'echo qu'on reclame,

Et qui respond si bien au bout du vers,
Soient ramenez aux yeux de l'univers ;

Qu'en suitte d'eux il convient que l'epistre,
Le lay pleurard, le virelay belistre,
L'enigme goffe et l'embleme pedant,
Sur nostre esprit reprennent ascendant ;
Qu'il faut enfin que le diantre on revoye,

Que le rebus ses deux LL desploye,
Et qu'à son flanc le cocq-à-l'asne aussi
Ergottant tout vole et rechante icy.
Çà, faisons mieux, barbotons les paroles
Que la magie enseigne en ses escoles ;
Traçons un cerne et prononçons tout bas :
Morric, morruc, tarrabin, tarrabas ;
Qu'à ces grands mots, horreur des cimetieres,
Sortent en chats grondans par les goutieres

Sous la faveur du bon maistre Astarot,
Chartier, Cretin, Saint-Gelais et Marot ;
Que Des-Accords, en de mesmes fourrures,
Rapporte au jour ses plattes Bigarrures,
Avec Fauchet, en vain laborieux,

Et l'advocat sottement curieux :
Mille secrets nous en pourrons apprendre ;
Ils nous diront comment il s'y faut prendre
Pour fagotter quelque gentil rondeau,
Qui desarçonne et Victor et Brodeau.
Mais sans besoin ce charme je propose,
Puisque, la grace à la metempsicose,
On les voit tous ayant la plume en main :
Gilles, Le Blanc, Du-Lot et Vieux-Germain.

Nos anciens poètes avoient de nombreuses espèces de rimes. Pour P. Delaudun d'Aigaliers, « la première, plus excellente et moins usitée, pour estre la plus difficile, est l'équivoque, qui est lorsqu'un mot de deux, trois ou quatre syllabes, rime et simbolise a la fin d'un vers avec un autre vers, lorsqu'il y a plusieurs dictions, ce qui se montre et apprend facilement, par exemple,

comme en mon livre des Meslanges il y a une epistre à damoiselle Claire Delaudun, ma tante :

Pour declarer mon vouloir, ô ma tante !
Et sur quel point j'ay ors mis mon attente.
Et que sçachiez seurement et de seur
Ce qui me cause une extresme douceur…

M. Quicherat, dans son savant Traité de versification française, appelle « rime équivoque ou équivoquée une rime dans laquelle la dernière ou les dernières syllabes d'un vers sont re

Le bon Crétin au vers équivoqué.

Grande et petit : sautereaux, sauterelles.
Ont de plaisir et liesse abondance :
On chante, on rit ; qui le corps a bon danse ;
Et pour montrer qu'il ne leur chaille mie
Des maux passés, l'un prend sa chalemie (chalumeau),
L'autre un tabour, l'autre une cornemuse ;
Celuy n'y a qui en son cor ne muse.

Verbe eternel dès le commencement,
Mis en secret dedans le pensement
Du Dieu puissant…

Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème.

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourne des triolels…

Une chançonnete chanta
Tele que je vous diray jà.

Diex ! trop demeure mes amis.
Tart m'es que le revoie.
Li biaus, li courtois, li jolis ;
Diex ! trop demeure mes amis !
Puis qu'en luy sont tous biens assis.
Pourquoi ne l'ameroie ?
Diex ! trop demeure mes amis :
Tart m'est que le revoie.

« Au milieu de ses troupes eclatoit la Reine avec toute sa douceur et sa majesté, environnée d'un petit corps d'archers ou chevau-legers de sa garde, commandez par des officiers de nouvelle creation et qui servaient par quartier. Les uns se nommoient Ballades, les autres Énigmes, les autres Triolets, tous pourveus à la nomination d'une dame appelée la Mode, qui avoit depuis peu obtenu beaucoup de credit auprès de la reine. »

J'ay veu qu'un sonnet acrostiche,
Anagrammé par l'emistiche…

Anagrammes pronostiques de gloire et de félicité à l'heureux regne du très-chrestien roy de France et de Navarre Louis 13, tirés en forme de discours du sacré nom de Sa Majesté, sans addition, diminution ou mutation aucune des lettres :

Louis treisiesme, roi de France et de Navarre

Ôtrès-saint nai à reformer le service de Dieu !
Ce dessein illustre de roi te va faire renomer ;
Ce rare soin fera reluire ton juste diadesme ;
Le roi des cieux remunerera ta foi si ardente.
Ta foi divinisée otera d'erreur les mecreants.
Le doctrine de vie en tes jours sera rafemie :

Desja on t'admire à te voir refrener les vices.
Deifié en mile vertus sacrées on t'ira adorer.
En divers efets la misericorde ornera ta vie :
Ta vie se va rendre en effet le miroir des rois ;
Ô rare ! le sacré nom de juste te fera diviniser !
Rare et divin, redoneras les offices au merite :
Tu seras idoine à rendre la justice reformée,
Astrée, ton aimé desir, s'offre à revenir du ciel :
Mars, dieu si redouté, en terre a fini sa colere.
Je vois desja un rare accord entre fils et mere ;
Ton roiaume sera si fidele à te rendre service !
Tu feras Anne mere, et des lors joie ici durera.
Vrai cœur de lion, si ardent et fier ès armées,
Va ès terres idumées i donner et i ancrer la foi ;
Revere la crois et Dieu afermira ton dessein ;
Ce mistere i refleurira en deues adorations.
Ton armée, sire, efroiera le Turc desja desuni.
Aie ton ferme recours en Dieu, il t'i addressera.
Dieu t'a reservé à redifier le sacré mont Sion.
Sion t'admirera en rares œuvres de felicité.
Le cretien te semond a l'i favoriser d'arrivée
Le mer sise s'ofrira de l'i conduire en seureté.
Le fameux Jordan se sentira recreé de t'i voir ;
L'Eufrate, Sire, recevra ton domaine si desiré ;
Enfin tu seras crié et adoré roi de Jerusalem.
Et vas fere en Orient des miracles de vrai roi.

L’Avant-satire, caprice

Apollon, qu’est-ce cy ? qu’a-t’on fait à Pegaze ?
Au diantre l’animal ! Luy qui, plus doux qu’un aze,
Se laissait autrefois librement approcher,
Qui d’aise hennissoit me sentant approcher,
Comme un de ses parens alors qu’il sent l’avoine,
Ou comme auprez d’Alis hennit un maistre Antoine,
Ronfle, bat le pavé, ne me peut plus souffrir,

Et si tost qu’à l’estrier mon pied je veux offrir,
Il tremousse, il regimbe, il se cabre, il tempeste,
Il me tourne la crouppe, il fait enfin la beste,
Et je voy, non sans peur, de mes yeux estonnez,
Que de mainte ruade il me frize le nez.
Il faut bien, ô Phebus ! que durant mon absence,
Depuis cinq ou six mois, d’une injuste licence,
Quelque rimeur de bale, impertinent et vain,
Quelque enigmatiseur, quelque sot escrivain,
Ait osé le monter, ou qu’en le menant boire
Dans le sacré ruisseau des Filles de memoire,
Quelque anagramatiste, en guise de valet,
L’ait rendu par ses mains plus quinteux qu’un mulet !
Si tu l’avois permis, beau sire, je te jure
Qu’aux coursiers de ton char je ferois quelqu’injure,
Et qu’en les descrivant je les despeindrois tels,
Qu’au lieu d’avoir le nom de chevaux immortels
Qui sur un champ d’azur, faisant leur course ronde,
Promenent l’or qui brille aux yeux de tout le monde,
ll n’est point de mazette entre Paris et Can,
De pietre haridelle, opprobre d’un encan,

De traisneur de fumier, de fange et de gadoue,
Qui ne les incagast, qui ne leur fist la moue,
Et ne crust icy-bas leur pouvoir disputer
La gloire que là-haut ils veulent emporter.
Mais je me plains à tort, mon soupçon est un crime :
Tu ne l'as point souffert, grand autheur de la rime !

Ces petits messieurs-là ne grimpent point icy.
Ils ne sont point piquez d'un si noble soucy.
Et quand ils le voudroient, en leur folie extresme,
Plustost ce double mont, s'arrachant de soy-mesme,
Trebucheroit sur eux, et, tombé plat et net,
Feroit à leur caboche un horrible bonnet.
D'où luy peut donc venir cet estrange caprice ?
Ha ! je le reconnoy, c'est manque d'exercice :
Il ne fend plus de l'air le vague précieux,
Et le trop de sejour l'a rendu vicieux ;
Ou bien, fasché de voir que ma verve sacrée
Ne se sert plus de luy quand elle se recrée,
Que je quitte Helicon pour Horeb et Sina,
Où la loy formidable aux Hebreux se donna ;
Que pour la vérité je laisse le mensonge,
Il me veut tesmoigner le despit qui le ronge,
Et me faire connestre en son frémissement
Les bizarres transports d'un vif ressentiment.
Tout beau, Genet, tout beau, r'enguaine ta furie ;
Si je t'ay négligé, si de la raillerie
J'ay depuis quelque temps mis en oubly les jeux,
Pour me sentir le chef pesant, froid et neigeux.
Je t'en requiers pardon, et la marote en teste
Je veux, comme l'on dit, remonter sur ma beste,

Dulotizer en diable, et d'un ton libre et gay,
Tout cygne que je suis, faire le papegay.
Or sus donc, à cheval ! j'entens le bruit d'un verre
Qui, heurtant contre un pot, me r'anime à la guerre,
Non de la martiale, où le sang est versé,
Où pour l'amour d'autruy, de mille coups percé,

Le malheureux soudart mesure et mord la poudre :
Je luy baise les mains, je n'en veux plus descoudre ;
Mais de la satirique, où l'on mord plaisamment,
Où l'on verse à flots noirs de l'encre seulement,
Où la plume est l'espée avec quoy l'on s'escrime,
Où de joyeux brocards la sottise on reprime,
Bref, où ceux que l'on blesse, au lieu de s'en fascher,
Sont pour leur propre honneur contraints d'en riocher.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier !

Les Pourveus bachiques, caprice

Que les cohortes du Sophy
Aillent reprendre Babilone ;
Qu'il envoye au Turc un deffy
Comme la Gazette nous prosne ;
Que tout soit reduit à l'aumosne,
Mon cher Comte, il ne m'en chaut pas,
Pourveu que Bachus, dans son trosne,
Preside à ce noble repas.
Qu'avec le fouet des convenans
L'Escosse estrille l'Angleterre ;

Qu'on face porter aux manans
L'espadon ou le cimeterre ;
Que l'on arme toute la terre,

Je seray tousjours assez fort,
Pourveu qu'on m'esquippe d'un verre
Plein de muscat jusques au bort.
Que de l'empire du lion
Se desmembre la Catalongne ;
Que sa chaude rebellion
Taille à Guzman de la besongne ;
Que tout le monde s'entre-congne,
Je croiray que tout vive en pais,
Pourveu que je vive en yvrongne,
Et que Mars dorme où je repais.
Qu'au seul nom du brave Harcourt
L'Espagnol de peur se conchie ;
Qu'il pousse ou retienne tout court
Les vains pas de sa monarchie ;
Qu'il gemisse à teste fleschie,
Ma couppe en rira de bon cœur,
Pourveu qu'elle soit enrichie
De la precieuse liqueur.

Que Banier, bien ou mal muny,
Expose tout à l'avanture ;
Qu'à ce coup Picolominy
Soit deffait à platte couture ;
Qu'il demeure en bonne posture,
Il ne m'importe nullement,
Pourveu qu'il plaise à la nature

Que je boive eternellement.
Que le Soudart de Fernambouc
Se rende maistre de la baye ;
Qu'il la ravage mieux qu'un bouc
Ne fait les tendrons d'une baye ;
Que par tout l'on chante dandaye,
Je ne m'en estonneray point,
Pourveu que dans une humeur gaye
Je me rembourre le pourpoint.
Que du faux oracle d'Arras
Madrid à la Flandres se pleigne ;

Que devant nos diables de ras
Ses matoux quittent son enseigne ;
Que mesme nos souris on creigne,
J'en escriray le bel effet,
Pourveu que ma plume se teigne
Dans l'encre rouge d'un buffet.
Qu'on epouvente les aisez
Du rude mot de subsistance ;

Que nos tresors soient epuisez
Pour des affaires d'importance ;
Qu'on rongne aux moines la pitance,
J'en nommeray l'arrest divin,
Pourveu qu'à la noble assistance
L'on ne retranche point le vin.
Qu'en Portugal un nouveau Jean
Chastre le sceptre de Philippe ;
Que la Seine domte en un an

Le Rhin, le Necar et la Lippe ;
Que le lis morgue la tulippe,
J'en siffleray la gloire aux cieux,
Pourveu que je trempe ma lippe
Dans ce jus qui rit à mes yeux.
Que le barreau reçoive ou non
Les reigles de l'Academie ;
Que, sur un verbe ou sur un nom,
Elle jaze une heure et demie ;
Qu'on berne adonc, car et m'amie,
Nul ne s'en doit estomaquer,
Pourveu qu'on sauve d'infamie
Crevaille, piot et chinquer.

Qu'un tarif, maintesfois changé,
Mette au rouet l'arithmetique ;
Qu'un artisan presque enrage
En renasque dans sa boutique ;
Que cent nouveautez on pratique,
J'en gausseray les mal-contens,
Pourveu qu'à la façon antique
Chacun de nous hausse le tens.
Qu'un superbe et gros maltotier
Érige en palais ses rapines ;
Que son jeune fou d'héritier
S'abandonne aux garces poupines ;
Qu'il en ressente les espines,
J'auray des roses à souhait,
Pourveu qu'à l'ombre des chopines
Je me trouve sain et de-hait.
Qu'un endebté, qu'un criminel,

Trompe une barriere en sa chaise ;
Qu'un autre, en plein jour solennel,
S'y coule chez dame Gervaise ;
Qu'un autre y dandine à son aise,
Je trouveray cela fort bon,
Pourveu qu'en celle-ci j'appaise
Ma soif qui naist de ce jambon.

Que nos cocqs, sur l'aigle acharnez,
Excitent les chants de nos cygnes ;
Que nos princes determinez
Aient fait rage au combat des lignes ;
Que de mes vers leurs noms soient dignes,
Je trouveray cela fort beau,
Pourveu que Dieu garde nos vignes
De la gresle du renouveau.
Que nos petits oisons de cour
Usent de fausses railleries ;
Qu'ils soient ineptes en amour
Et sots en leurs galanteries ;
Qu'ils ayment les friponneries,
Je les tiendray pour gens bien nez,
Pourveu que dans nos beuveries
Ils ne fourrent jamais le nez.
Qu'à leur honte nos demy-dieux
Ne fassent rien pour ma fortune ;
Que je tracasse, pauvre et vieux,
Ou sur Cibelle ou sur Neptune ;
Qu'un dur creancier m'importune,
Je n'en auray point de soucy,
Pourveu que je trinque et petune

Avec les drosles que voicy.
Que Lysidor soit obsedé
Du demon de l'inquietude ;
Qu'ayant plus qu'un Paule raudé,
Il s'obstine en cette habitude :

Qu'il joigne la guerre à l'estude,
Je trouveray cela fort bien,
Pourveu qu'exempt de servitude
Je frippe et hume tout mon bien.
Je n'aspire plus aux lauriers
Qu'on cueille au bout d'une conqueste ;
Bren de ces preux avanturiers
Qui dans le choq se font de feste ;
Que cent palmes on leur appreste,
Je m'en mocque à gozier ouvert,
Pourveu qu'on m'honore la teste
D'un bouchon fait de pampre vert.
Que l'on me parle d'aller voir
Balets, tableaux, filles de joye ;
Que de livres pleins de sçavoir
Les rares présents on m'octroye ;
Que le Cours ses graces déployé,
Je tiendray cela pour veu,
Pourveu qu'à table je me voye
De vin d'Espagne bien pourveu.

Quand les Français prendront Arras,
Les souris prendront les chats.

24 octobre 1640. — Declaration portant que tous les beneficiers de France payant decimes payeront un sixième de la valeur

de leur revenu par chacune des deux années, presente et prochaine ; et, ce faisant, seront dechargez de fournir declaration de leurs biens, pour raison du droit d'amortissement par eux dû.

Novembre 1640. — Edit portant revocation des anoblissements accordez depuis trente ans, ensemble des privileges et exemptions de taille des officiers commensaux de la maison de Sa Majesté, et autres generalement quelconques :

« Louis, etc. ; — Nous avons assez de connaissance des grandes charges que supporte notre pauvre peuple, tant du principal que de la taille, crues y jointes, crues de garnisons, subsistances de nos troupes pendant le quartier d'hiver, qu'autres impositions extraordinaires, ensemble les logements de nosdites troupes, et que le faix d'icelles charges est uniquement porté par les plus faibles ; que les plus puissants de nos sujets, lesquels ont le plus d'interêt à la conservation de notre État, leurs personnes, charges, offices et biens en faisant partie, sont ceux qui contribuent le moins aux charges d'iceluy,

« À quoi voulant pourvoir et faire contribuer tous une sujets egalement auxdites charges, comme étant les seuls moyens certains et assurez pour la subsistance de nostredit État et soulagement de nos sujets…

« À ces causes, nous avons, par ce present edit, perpetuel et irrevocable, dit, statué et ordonné, disons, statuons et ordonnons…, etc. » — Louis XIII, on le voit, entroit en pleine révolution : la suppression des priviléges, l'égalité perpétuelle et irrévocable des charges. — 1789 n'est pas allé plus loin, sinon en fait.

Et le destin m'auroit fort obligé
S'il m'avait dit : Tu vivras jusqu'au G.

Le Cidre, caprice

Comte, puis qu'en la Normandie
Pomone fait honte à Bacchus,
Et qu'en cette glace arondie
Brille une lumière esbaudie
De la couleur de nos escus :

Chantons, à la table où nous sommes,
À la table où le roy des hommes
Nous traitte en chers et francs voisins,
Que le jus delicat des pommes
Surpasse le jus des raisins.
Je le confesse, qu'on le croye,
Saint-Amant le dit, c'est assez :
Mon cœur, mon poulmon et mon foye,
À son esclat sautent de joye,
Et tous les soins en sont chassez :
C'est le doux honneur de septembre ;
Il m'attire dans cette chambre
Par une secrette vertu,
Et mon corps auprès de cet ambre
S'esmeut et passe pour festu.
Je ne me puis lasser d'en boire ;
Ma soif renaist en s'y noyant ;
Du muscat je pers la memoire,

Et mon œil est comblé de gloire
De le voir ainsi flamboyant.
Qu'il est frais ! qu'il est delectable !
De moy, je tiens pour veritable,
Lors que j'en trinque une santé,
Que le seul cidre est l'or potable
Que l'alchymie a tant vanté.
Page, remply-moy ce grand verre,
Fourby de feuilles de figuier,
Afin que d'un son de tonnerre
Je m'escrie à toute la terre :
Masse à l'honneur du grand Seguier !

Je le revere, je l'admire ;
ll m'a fait avec de la cire
Une fortune de cristal,
Que je feray briller et lire
Sur le marbre et sur le metal.
C'est par luy que dans ma province
On voit refleurir depuis peu
Cet illustre et bel art de prince
Dont la matiere fresle et mince
Est le plus noble effort du feu ;
C'est par luy que de sable et d'herbe,
Dessus les champs bruslée en gerbe,
Des miracles se font chez moy,
Et que maint ouvrage superbe
Y pretend aux levres d'un roy.
Que d'industrie et de vitesse,
Quand, animé d'un souffle humain,
Un prodige en delicatesse

S’enfle et se forme avec justesse
Sous l’excellence d’une main !
Que de plaisir quand on le roue,
Quand un bras desnoué s’en joue,
Soit dans Venize ou dans l’Altar !
Et que d’ardeur mon ame advoue
Pour ce vase où rit ce nectar !
Mais cependant que je m’amuse
À caqueter de la façon,
Je ne voy pas que je m’abuse,
Que mon goust de longueur m’accuse,
Et que je fasche l’eschanson.

Baille-moy, baille-moy la couppe ;
Or, sus donc, vertueuse trouppe !
Que d’un toppe gay, pront et clair,
On fende, on perce, on entre-couppe
Toutes les regions de l’air !
Ha ! que ce bruit m’est agreable !
Voilà respondu comme il faut ;
J’en esprouve une aise incroyable,
Et nostre desbauche est louable
D’esclater pour un nom si haut.
Aux graces qu’on desire en elle,
La retenue est criminelle ;
La froideur offence Themis.
Bref, pour la rendre solennelle,
L’excez mesme nous est permis.
Ô mon cher ! ô mon rare Conte
Dont les vertus charment nos cœurs,
Que dois-je dire, au bout du conte ?

On ne peut faire assez de conte
De cette reine des liqueurs.
Elle est aux muses consacrée,
Elle est douce, elle me recrée
Mieux que la figue ou l'abricot,
Et la Nimphe la plus sucrée
Pourroit estre de nostre escot.

Epistre à M. le baron de Melay

Grand chastelain de qui la preud'homie
Excite au los ma haute chalemie,
Amy sans fard, cher et noble Melay,
Point je ne veux t'escrire un piteux lay,
Ny te dépeindre, avecque des fleurettes,
D'un vieux ribaut les tendres amourettes,
D'un jeune fou l'agreable langueur,
Ny d'un bel œil l'innocente rigueur.
Ma Melpomene, en verve sans pareille,
Ne veut non plus lanterner ton oreille
De graves traits, de sublimes discours,
De la morale utile à mon secours,
Des elemens, de leur paisible guerre,
Du bransle rond qu'avec nous fait la terre,
Du flux marin, des orbes empennez,

Des noirs porreaux qu'on leur voit sur le nez,
Si l'on en croit nos derniers telescopes,
De leurs aspects, de leurs tristes sincopes,

De leur pouvoir sur un moment natal,
Des biens certains, de l'arbitre fatal,
Des faux honneurs, du benest qui s'y fie,
Des loix, des arts, de la géografie,
Ny du mestier où les durs matelots
Par les Tritons sont bernez sur les flots,
Qui, leur servant de castelongne bleue
Pour s'en jouer à tremoussante queue,
Servent aussi, selon nos beaux abbus,
De courte-pointe au grand lit de Phebus.
Point je ne t'offre, en de funestes cannes
Rudes conflits, effroyables vacarmes,
Sieges, estours, meurtres, ny horions
Drû descochez sur tests à morions,
Quand de Henry l'intrépide alumelle
Brillant dans l'air en foudre qui grommelle
Rosse, chamaille, et pourfend jusqu'aux dents
Soudarts et chefs au choq les plus ardents :
Tesmoin les coups qu'en Sainte Marguerite
Ce branc d'acier, qui des vertus herite
De Durandal, et de Flamberge encor
Par des exploits digne de vivre en or,

Fit ressentir à la gent bazanée,
Du sort des lys ores si mal-menée,
Que son lion, perturbé du cerveau,
Changeant de notte, en mugit comme un veau :
Tesmoin de Quiers la fameuse retraite
Qu'avec du sang le Vieux nous a portraite
Le rare Vieux, nostre cher et feal.
Qui point n'en conte en hableur ideal,

Mais en vray sire, en homme qu'on peut croire,
Lorsque d'un cas il debite l'histoire,
Et qu'il fait voir que l'esprit de Faret
À d'autres soins que ceux du cabaret :
Tesmoin, enfin, tant de fieres merveilles.
Tant de sujets de nos illustres veilles,
Qu'ont admirez et Casal et Turin,
Et que l'effort du plus hardy burin
Entre les doigts de la plus noble Muse
Qui sur Parnasse aux eloges s'amuse,
Qui les cizelle et nous fait renommer,
Au gré de Mars ne sçauroit exprimer.
Je laisse à part, pour reprendre mon stile,
Tant d'autres faits de ce second Achile,
Dont les bons dieux, ô mon brave baron !
Pour nostre bien te firent le Chyron,
Comme, peut-estre, ils m'en feront l'Homère.,
Si la vertu, ma fidelle commere,

Ne me trahit, ou si dame Atropos
Ne rafle en bref ma vie entre les pots.
Retournant donc sur mes premieres erres,
Je te diray, sans plus parler de guerres,
Qu'en ce papier barbouillé plaisamment,
Pour t'ebaudir en ton esloignement,
Tes yeux vitrez n'apprendront point les choses
Qui font en cour tant de metamorphoses.
Et que ta voix, en voulant estre aussy,
D'un ton nazard ne lira point icy,
Sous la faveur de tes bezicles vertes,
Par quels moyens on les a decouvertes ;

Quel soin il faut à regir les estats,
À les sauver des lasches attantats,
Si de Themis la juste diligence
En un tel fait peut user d'indulgence,
Ou si la mort douce comme un chardon,
Doit bien-tost dire : lngrat, point de pardon.
Cela n'est point du gibier de ma rime :
Le blanc outil dont mon pouce s'escrime
N'ouvre le bec, n'en crache rien de noir,
Que pour t'offrir en ton vaste manoir,
En ton antique et fort Chasteau-Trompette,
Où pend au croc mainte vieille escopette,
Cent grand-mercis de la part de mon goust
Pour un present cher et de peu de coust,
Pour un morceau l'effroy des sinagogues,
Pour un jambon que d'une ame en ses gogues,
D'une main franche et d'un cœur deployé,
Jusqu'à Paris tu nous as envoyé.
Je dis nous as, car l'auguste princesse,
Que d'exalter tout le monde ne cesse,

Le doux soucy de nostre grand heros
Qui des neuf preux fait autant de zeros,
Le saint miroir des vertus et des graves,
L'objet qui rend mes hyperboles basses,
Le rare honneur du sexe feminin,
La gloire mesme, au front chaste et benin,
Ayant receu sous un daiz venerable,
Ce Basque lourd, chose assez admirable,
Daigna soudain par un Suisse leger.
D'un Normand rond la chambre en obliger.

De quels cadeaux te pourrois-je decrire
L'aise que j'eus, lorsqu'en me venant dire :
« Pon chour, Mansieur », ce franc Colintampon
Me dit encor : « Fous mon tame un champon
T'enfoye icy, dasticot pour ton foire ;
Ché suis grand chaut, paille à moy rien pour boire ? »
Le bon Hardot suoit dessous le faix,
Comme en jouant au trique-trac tu fais,
Quand contre moy quelque traistre de sesnes
D'un pesant coup te donne mille gesnes,

Te fait pester, brouille ton jugement,
Et sans mercy t'enfile nettement.
Si tost, enfin, que son eschine large
Eut jetté là sa monstrueuse charge,
Qui de son poids estonnant le plancher
Fit plus de bruit qu'un flot contre un rocher,
Ou qu'une horrible et foudroyante bombe
Quand sur un toit il avient qu'elle tombe ;
Si tost qu'il eut, s'essuyant d'une main,
Harpé de l'autre, avec un ris humain,
La piece blanche, en nouvelle monnoye,
Dont mon gousset voulut faire sa joye,
Je me levay, fis trembler tout le lieu,
Et m'habillant receus son bel : Atieu.
Or, cher Melay, voy comme la fortune,
Que de mes vœux gueres je n'importune,
Toute bizarre et farouche qu'elle est,
À m'obliger par fois songe et se plaist ;
Voy comme au monde où cette aveugle roule,
Par fois les biens nous arrivent en foule,

Et comme l'heur les voulant departir
Parfois encor tasche à les assortir :
Mon drosle à peine estoit hors de ma chambre,
À peine avois-je admiré ce grand membre,
Ce mont de chair, ce prodige de lard,
À qui la suye avoit servi de fard,
Qu'un crocheteur courbé sous vingt bouteilles,
Grosses du jus des plus exquises treilles
Dont la Cioutat porte sa gloire aux cieux,
Avec ahan vint s'offrir à mes yeux,
Et qu'un laquais, d'une belle entre-suite,

Chantant : Lampons, à gueule mal instruite,
Vint sur ses pas me presenter au nez
Un roquefort, mais des plus raffinez.
Si tu sçavois les carresses muettes
Que ces amours des friandes luettes
Se firent lors, ou qu'on eust dit au moins
Qu'ils se faisoient, ravissant les temoins ;
Si tu sçavois leurs agreables signes,
Leurs longs regars, les uns des autres dignes,
Ton cœur, emeu de leur pronte amitié,
Se trouverait plus gay de la moitié.
Il est bien vray que l'aspre jalousie
Sema soudain devant la malvoizie
Quelque grabuge entre les deux amans
Qui se montroient si doux et si charmans,
Et qu'à l'aspect de ces vingt belles fées
Beaucoup plus d'eux que d'estoupes coiffées,
Peu s'en falut qu'on ne vist ces rivaux
Prests à monter dessus leurs grands chevaux ;

Mais d'un glou-glou, l'une des mieux aprises,
Craignant enfin qu'ils n'en vinssent aux prises,
Semble crier : Tout beau, vieux Roquefort !
Contente-toy que l'on t'estime fort ;
Et toy, l'espoir d'une superbe table
Où se doit faire un banquet delectable,
Puissant ragoust, héroïque jambon,
Sois asseuré qu'on te tient bel et bon.
Refrenez donc vos injustes coleres,

Embrassez-vous, aimez-vous comme freres ;
Et vostre sel, tant chery de mes sœurs,
Sera conjoint à nos pures douceurs.
À ces beaux mots, qui d'un goulet sortirent,
Mes champions leur fureur amortirent ;
La paix fut faite, et moy, de tous accords,
Je resolus de m'en traiter le corps.
Sur ce dessein je commanday qu'en haste
On fist bastir un grand palais de paste,
Pour avec l'ail, l'anchoye au teint vermeil,
Le poivre blanc et le clou nompareil,
Loger en roy ce jambon que je prosne,
Ce digne mets qui des mets tient le trosne,
Et par qui seul, les juifs estant morguez,
Les bons chrestiens des Turcs sont distinguez :
Car, quand au jus que l'Alcoran prohibe,
Des moins nigaux la lippe s'en imbibe ;
Ils en sont fous, et n'observent ce poinct
Qu'en leur dormir ou lors qu'ils n'en ont point.
Dès que le four eut accompli l'ouvrage,
Dès que chés moy, tout chaud et sans naufrage,

Ce beau jambon, cet illustre pasté,
Couronne en chef, fut en pompe apporté,

J'en fus ravy, j'en admiray la gloire,
Et, retrouvant au sein de ma memoire
L'humide oracle issu du long gozier
De la Sibille à la robbe d'osier,
Je connu bien par la table predite
Que du joyau sur lequel je medite
Il convenoit enrichir les treteaux
Du magnifique et grand Des-Yveteaux,
De ce demon qui, dans la solitude,
Gouste en repos tous les fruits de l'estude,
Et dont le cœur abandonne les sens
Aux doux excez des plaisirs innocens.
Pour mettre fin, tu sçauras donc en somme
Qu'au beau sejour de ce rare et digne homme,

Je fis marcher en pas de pain benit
Ce don royal que de fleurs on garnit,
Faisant, de plus, cheminer à ses ailes
En bel arroy les mistes demoiselles,
Que le fromage accompagnoit de près
Comme feru de leurs liquides traits,
Et que si tost qu'on l'eut mis en posture
D'en faire aux yeux la celebre ouverture,
Ma grosse main si bien s'en acquitta,
Qu'un prompt essay ma bouche en merita.
J'entreprendrois de supputer le nombre
Des cloux de feu qui dorent la nuit sombre,
J'entreprendrois, en un temps chaud et clair

Les vains calculs des freluches de l'air,
Si maintenant je voulois faire dire
Aux nerfs fameux de ma grotesque lyre
Tous les transports, les cris admirateurs,
Les mots goulus et les gestes flateurs
Dont on forma les insignes louanges
De ce jambon, de ses charmes estranges,
De son beau teint, de son goust, de l'apprest
Et du parfum qui me tue et me plaist.
L'un proferoit d'une voix aiguisée :
Il est, parbleu ! tendre comme rosée ;
L'autre, coulant un long trait de muscat
Sur le morceau friand et delicat,

Faisoit ouïr : Ha ! qu'ils sont doux ensemble !
Que leur vertu s'accorde et se ressemble !
Et l'echo mesme, au grand mot de jambon,
De tous costez redisoit : Bon, bon, bon.
Là les couteaux, brusques à leur office,
S'entr'enviant l'honneur du sacrifice,
Sembloient debatre à qui le toucheroit,
Ou pour mieux dire, à qui le trencheroit ;
Et toutefois, à le voir sous les playes
Que luy faisaient nos mains libres et gayes,
On auroit creu qu'en ces doux accidens
Sa gentillesse eust dit entre les dents :
Chers ennemis, je benis mes blessures,
Je suis heureux d'eprouver vos morsures,
Puis que le sort m'ordonne noblement
De vous servir d'agreable aliment ;
Ma chair de beste en chair d'homme changée

Sera tantost à vos dents obligée.
Poursuivez donc et ne m'epargnez pas :
En vos fureurs je trouve des appas.
J'ose vous faire une seule demande :
C'est qu'un de vous, d'une plume gourmande,
Et d'une estime à qui l'on preste foy,
En quelque lieu daigne parler de moy,
Afin, au moins, que n'estant plus en estre,
Par son caquet on me puisse connestre,
Non point, Messieurs, non point comme un morceau
Qui soit venu d'un vulgaire pourceau,
Mais, pour certain, comme l'enorme fesse
D'un grand sanglier que Diane confesse

Avoir esté la terreur de ses bois,
Avoir reduit tous ses chiens aux abbois,
Nargué les traits des nimphes ses compagnes,
Couru les monts, arpenté les campagnes,
Et fait fuïr des sauvages destours
Les leopars, les tigres et les ours,
Bref, que le coup d'une balle ramée
Parmy le feu, le bruit et la fumée
Portant la mort, put seul en trahison
Après vingt ans ranger à la raison.
Ces vieux rochers, ces naturelles bornes
Qui jusqu'au ciel osant lever les cornes,
Serveut d'obstacle aux desseins trop hardis,
Me plegeront des choses que je dis.
Ouy ces hauts rocs, ces barres des offences,
L'ont veu cent fois esmoudre ses deffences
Contre leur flanc difficile à gruger,

Pour faire teste au lion estranger,
Et, d'une hure horrible et furieuse,
Faisant paslir sa trongne imperieuse,
Le mettre au poinct de crier, non debout :
Brave Gascon, je me rends, dague et tout.
Ainsi finit sa jactance gaillarde
Le bon muet à l'humeur babillarde ;
Ainsy, Melay, fus-je sans voix requis
De celebrer un morceau tant exquis ;
Mais, cher Baron, pour toute sa harangue
Qu'en un palais on ouyt de la langue
Et que le goust fit comme un president,
Nul n'en perdit le moindre coup de dent.
Ton grand cousin, le genereux Brionne,
Qui de vertu s'arme et se gabionne
Pour soustenir les frasques du malheur,
En cet assaut exhiba sa valeur.

Bien secondé du patron de la case,
Qu'avecque gloire on a veu sur Pegase,
Qui mesme encor monté sur ce destrier
Sans avantage et sans aide d'estrier,
Et dont le corps, en sa vieillesse auguste,
Tesmoigne avoir l'estomac si robuste,
Que, Dieu mercy, quoy que j'œuvre assez bien,
Son appetit a triomfé du mien.
La belle Iris, la reine de la harpe,
Jambette au poing franchit la contr'escarpe,
Força les murs, et des dents se fit voir
Une amazone habile à son devoir ;
Bref, nostre ardeur n'auroit fait nulle treve

Entre ce mets, la maschoire et le glaive ;
Nul lendemain n'en eust esté servy,
Si le fromage, honorent à l'envy
La riche nappe aussi blanche que neige,
N'eust dit aux yeux : Et moy, que deviendray-je ?
Mot qui nous plut et qui, bien addressé,
Fut par la trouppe aussi-tost exaucé.
Que veux-tu plus ? Maints confreres notables
Virent ce basque orner diverses tables,
Et c'estoit faire un splendide festin
Que d'en offrir une trenche au matin ;
Mais entre tous, ce franc cœur, ce bon Pitre

Qui de vray gros me ravira le titre,
Et l'effectif, l'aymable Saint-Laurens,
Pareils en mœurs, en taille differens,
Que je cheris, que j'estime, que j'ayme,
Et l'un et l'autre, à l'esgal de moy mesme,
Par friandise en lecherent leurs doigts,
Et ta santé s'y but plus d'une fois.
Sois donc soigneux de satisfaire aux masses
Que tes amis font à tes bonnes graces,
En attendant que j'aille quelque jour
Choquer le verre en ton noble sejour ;
Car je veux joindre, auprès de ta cuvette,
Le vin de Grave aux huistres de gravette ;
Je veux enfin voir ton quay spacieux,
Ton large fleuve aux bords delicieux,
Ton beau chasteau, ton grand port de la Lune
Qui pour couronne a mainte riche hune,
Ta belle ville où mon corps ne fut onc,

Tes capdebious qui dardent un : Et donc !
Roullent les yeux, s'embaument les moustaches
D'oignons et d'aux en guise de pistaches,
S'arment le flanc de quinze pieds de fer
À chaque pas font tressaillir l'enfer,
Morguent le ciel et, haussant les espaules,
Semblent tous seuls estre l'appuy des Gaules,
Et d'un regard, d'un penser seulement,
Devoir remplir la mort d'estonnement.
Mais sçais-tu bien, de ces beaux morte-payes
Ne pense pas m'aller faire deux hayes

Pour recevoir mon illustre embonpoint ;
Son gras honneur n'en veut ny peu ny point.
Armes à part, je crains la salve en diable ;
Quelque estourdy, cuidant m'estre agreable,
Pourroit d'un coup me noircir le museau,
Ou de ma vie achever le fuseau,
Et puis après croiroit en estre quitte
Pour s'escrier d'une voix interdite :
Perdon, quauqu'autre a cargat lou mousquet ;
Et cependant j'aurois eu mon paquet.
Fay mieux, Baron, fay que de ta cuisine
La batterie effrayant la lesine,
Sorte en parade au devant du bon Gros ;
Fay qu'un chacun se saisisse de bros,
De poislons clairs, de lechefrites noires,
De pots, de grils, de broches, de lardoires,
Et d'instrumens qui sur un air connu
Chantant tout doux : Tu sois le bien venu !
Ordonne encor, pour accomplir la feste,

Que ton Champagne un tel morceau m'apreste
Qu'estoit celui dont avecques splendeur,
Ma muse a peint et le goust et l'odeur,
Et sur lequel, sous le tan qui la pique,
Elle a pensé faire un poeme epique,
Car, en sa fougue, et qui la pousseroit,
Sur un ciron un livre elle feroit.
C'est trop ; adieu, je te baise les pattes
Dont, plein de soins, bien souvent tu te grattes,
Depuis le jour qu'embrené d'Espagnols,
Mis dans ta cage ainsi que rossignols,
Tu fais le guet et voy ta bource en peine
De leur fournir, non d'eau pure ou de greine,
Mais du meilleur que Bacchus et Cérès

Facent tirer des monts et des guerets,
Souffre qu'icy le cher et gris Poyane,
Qui point n'en dort du vespre à la diane,
Soit de ma part salué comme il faut ;
Et si ma plume ose voler plus haut,
Si le bon-heur quelque chemin t'en fraye,
Presente au duc, au noble sainct de Blaye,
Pour ton varlet, cent fois plus d'humbles vœux
Que sur ma teste ou ne voit de cheveux ;
Puis à la fin, m'applaudissant en prose,
Dy qu'il fait bon me donner quelque chose ;
Prens en gré l'œuvre, et j'espere qu'en vers
Ton nom, par moy, vivra jusqu'aux pois vers.

Ce pendant que j'ahanne

Lampons, camarades, lampons.

Plus enfumé qu'un vieux jambon
Ou que le bœuf salé de Pitre.

Quand je la voy, cette gorge yvoirine (Sonnet)

Quand je la voy, cette gorge yvoirine
Où l'oyseau-dieu souvent se va nicher,
Comme un goilan qui sur quelque rocher
Fait ses petits au bord de la marine ;
Quand je la voy, cette main qui burine
D'un trait aigu ce nom qui m'est si cher,
Dessus mon cœur, j'ars, ainsi qu'un buscher,
D'un feu qui plaist à ma gente Corine.
Son poil, son œil, son tant aymable vis
Accompagné d'un gracieux devis,
Plonge mes sens dans un doux fleuve d'aise ;
Et quand je songe à tout le demeurant
Que sous sa robe en mon ame je baise,
De trop d'amour j'expire en soupirant.

Sur une mazette à quintaine

Sur une mazette à quintaine
Que je fouette comme un sabot,
Au détriment de mon jabot,
Je coure icy la prétantaine ;

Ceux qui me trouvent en chemin
Pensent que quelque parchemin
M'appelle à cette diligence.
Mais ils ne s'y connaissent pas,
Car toute mon intelligence
Ne tend qu'aprez un grand repas.

In Petrum Montmaurum parasito-grammaticum.

Hic, quem togatum cernitis, hominem longum
Latera caballi calcibus fatigantem,
Non est patronus properus ad forum tendens :
Non municeps emtum ambiens magistratum…
Non pædagogus, nunc quidem. Quis est ergo ?
Parasitus ad convivium ire festinans.

Epistre heroi-comique à M le duc d'Orléans

Tandis, Gaston, qu'un beau desir de gloire
Te porte aux coups, t'anime et te fait boire,
Chaud comme braize et parmi cent perils
D'un noir breuvage enclos dans des barils
Non de merrain, mais d'un metal qui tonne,
Qui fume, esclaire, siffle, crache et donne
Au plus hardy quelque atteinte d'effroy,
S'il n'a le cœur aussi ferme que toy ;
Tandis qu'armé tu fais reduire en cendres
Le dur pourpoint des bastions de Flandres,
Et que tu vois secouer le jarret
À maint soudart comme à quelque gorret,

Qui crie au meurtre et se demeine en diable,
Quand le tranchant d'un fer impitoyable
Le sacrifie à l'honneur d'un festin,
Et pour la gueule esgorge son destin ;
Bref, cependant que de ta large bource
Tu fais couler ainsi que d'une source
Un long ruisseau de qui les flots dorez
Charment la soif des drilles alterez,
Ton gros Virgile, ayant au poing le verre,
Fait mille vœux au demon de la guerre
Pour ton salut et ta prosperité,
Et jour et nuict s'empifre à ta santé.
Ha ! royal Duc, si sur tes riches armes
Quelqu'autre Alcine experte aux plus grand charmes,

Avoit redit des mots assez puissans
Pour te sauver des boulets mugissans ;
Si par sa main ton corps à toute espreuve
Avoit esté plongé dans quelque fleuve
Qui l'eust pu rendre invulnerable aux coups,
Que mon sommeil en seroit bien plus doux !
Mais la terreur de quelque aigre nouvelle
Tousjours m'agite et me tient en cervelle,
Et la Gazette, aux ailes de papier,
Jamais ne vole autour de mon clapier,
Qu'en la voyant je ne me la figure
Un triste oiseau de mal-heureuse augure,
Qu'un chant fatal je ne craigne d'ouir,
Et ne me trouble au lieu de m'esjouir.
Vrayement, Achille et toute la cohorte
Des vieux guerriers fabriquez de la sorte

Bien à leur aise entroient dans les estours,
Ou d'une place alloient morguer les tours ;
Vrayment Cesar, Alexandre et Pompée,
Qui se faisoient tout blanc de leur espée
Dans les assauts, pour un rempart esmus,
En ce temps-cy se verroient bien camus.
Je voudrois bien que devant Gravelines,
Avec leurs traits, leur dars, leurs javelines,
Ces beaux messieurs, en leur peau retournez,
Comme nos preux vinssent montrer le nez.
Que diroient-ils en oyant cette foudre,
De qui l'effort met les villes en poudre ?
Sauf ton respect, GASTON, je ne croy pas
Que leur valeur, branchant à chaque pas,
N'en fist glisser quelque secrete haleine
Qui d'un vil trou jaunist l'obscure laine,
Ou que du moins un pasle estonnement
Dessus leur front n'apparust laschement.
Quand je relis ce long et fameux siege

Où le faux Grec prit le Troyen au piege ;
Quand a mes yeux Tyr vient à repaser,
Où tant d'engins l'assaillant fit dresser ;
Quand Alexie on me rameine en livre,
Et tant d'exploits que la plume a fait vivre,
Il m'est advis qu'au prix de nos combats
Je ne voy rien que joustes et qu'esbats,
Que jeux d'enfans, chocqs de marionnettes
Qui chantent clair leurs petites somettes ;
Que l'on me berse, ou qu'après maint rebus
On m'estourdit d'un conte de bibus.

Tous ces beliers, ces bruyans catapultes,
Dont les creneaux redoutoient les insultes.
N'estoient que fleurs mis en comparaison
Des fruits mortels de cette aspre saison.
Les abricots, les grenades, les prunes,
Que maintenant autour des demy-lunes
On sert à Mars, sur sa table de fer,
En des bassins apportez de l'enfer,
Sont bien d'un goust plus friand à la Parque
Que les morceaux qu'un Vegece remarque
Dans les banquets dont on la regalloit
Lors que la fleche ou le caillou voloit.
En ce temps-là, ces braves que je choque
Estoient un siecle à prendre une bicoque :
Car, en effet, quoy qu'Homere en ait dit,
Ce mur sacré que Priam deffendit,
Cet Ilion, ce grand sujet d'histoire,
Qui par le feu vit esteindre sa gloire,
Onc ne fut digne en son haut appareil
De dechausser le chasteau de Corbeil.
En ce temps-là, dame Mathematique
N'avoit point mis dans le monde en pratique

Les derniers cours de sa dure leçon.
On se rossoit, mais sans trop de façon ;
L'art de tuer estoit bien plus commode :
Chaque mutin en usoit à sa mode,
Et la fureur, qui fait arme de tout,
Prenant tantost des pieux bruslez au bout,
Tantost des fleaux, des pierres ou des haches,
Tantost des plats en guise de rondaches,

Selon l'urgence ou le point debatu,
Mettoit au jour sa guerriere vertu.
Mais aujourd'hui la finesse homicide
Fait qu'un pagnotte ose attendre un Alcide,
Qu'il en triomphe, et, d'un rot de mousquet
Le terrassant, l'envoya au bourniquet.
Soit à jamais aux flames condamnée
L'inique main du second Salmonée,
Que l'Allemagne en nos siecles porta,
Et dont l'orgueil le tonnerre imita
Bien mieux que l'autre avec sa poix raisine,
Avec le bruit d'une horrible machine,
D'un char de bronze à deux fois deux chevaux,
Où, se flottant d'inutiles travaux,
Il pretendoit en sa folle arrogance,
En son impie et vaine extravagance,
Jetter ainsi de la poussiere aux yeux
À l'immortel qui tonne dans les cieux.
Ô ! que le monde est une estrange beste !
Que d'arts maudits il tire de sa teste,
Et qu'à son gré le sage en parle bien !
Pour faire l'homme on ne sçait qu'un moyen,
Et l'on en sçait mille pour le defaire,
Tant l'homme mesme est à l'homme contraire,

Tant il s'en veut, et tant l'homme, en un mot,
À son dam propre est un habile sot !
Faloit-il donc qu'un monstre en sa celulle
Nous preparast une telle pilulle !
Ô ciel ! ô dieux ! ne suffisait-il pas
Qu'on eust ouvert le chemin du trespas

Avec l'acier qu'en lames on alonge,
Qu'au sang humain la mort abbreuve et plonge !
Encore un coup, n'estoit-ce pas assez
Que la fureur des hommes insensez
S'armast d'un fer dont par un soin barbare
Nostre coste s'enrichit et se pare,
Sans qu'un demon nous vint à mettre en jeu
L'effet cruel de ces tuyaux à feu !
Par ces outils il n'est point de campagne
Qu'en estrillant ou l'Empire ou I'Espagne,
Quelque heros, quelque preux resolu
N'ait quelque tappe ou ne nous soit tollu.
Nous pourrions bien t'en nommer plus de quatre
Que le destin eut très-grand tort d'abatre,
Si dans ces vers il nous estoit permis
D'employer l'encre à pleurer nos amis.
Or, après tout, quelque danger extresme
Que je me forme en ta personne mesme,
Quelque hazard que tu puisses courir
Autour des murs que tu dois conquerir,
Prince, une gloire en beauté sans pareille,
Un vent d'honneur me sifflant à l'oreille,
Flatte ma crainte, et me dit toutesfois
Qu'un heritier du grand Gaston de Fois,
Qu'un digne fils du plus noble monarque

Qui de la France ait gouverné la barque,
Pour luire au monde et se rendre fameux,
Est obligé de chamailler comme eux.
Ensuy-les donc, frotte nos adversaires ;
Ruïne-moy ce grand nid de corsaires,

Ce vain Donquerque, et ne t'arreste pas
Aux simples mets de cet autre repas :
Car ayant pris Gravelines la belle,
Qu'on vante tant et qui fait la rebelle,
Il ne peut estre à ton auguste faim
Qu'un desjeuner de raves et de pain.
Desjà je voy cette ville rendue,
Desjà je tiens la Flandre pour perdue ;
Et les Melos, les Picolominis,
Disent desjà : Ha ! nous voilà honnis !
Tout l'univers ne parle d'autre chose
Que des exploits où ton bras se dispose.
Tes soins, ton cœur, ta generosité,
Ta table, où luit la somptuosité,
Table splendide à tout venant ouverte,
Ton ordre exact, ton œil tousjours alerte,
Ta diligence aux desseins courageux,
À se saisir d'un poste avantageux,
À prendre un fort, à construire une ligne,
À faire tant que pas un ne rechigne
Quand on dit marche, ou qu'il est question
De se loger au haut d'un bastion ;
Tes mœurs enfin, tes fatigues, tes veilles,
Ton doux accueil, et mille autres merveilles
Qu'on sçait de toy, font icy tant de bruit,
Que quand desjà, dans la plus calme nuit,
Tous les canons que l'arsenac t'appreste
Celebreroient ta divine conqueste,
Et de trois pas nous viendroient esblouir,
Au diable l'un qui les pourroit ouir !

Nostre Pont-Neuf, qui pourtant a de l'age,
Et sous qui gronde, au detriment du Tage,
La riche Seine, agreable en son cours,
De tes vertus s'entretient tous les jours ;
Là, son aveugle, à gueule ouverte et torse,
À voix hautaine et de toute sa force,
Se gorgiase à dire des chansons
Où ton bon-heur trotte en mille façons ;
Là, sa moitié, qui n'est pas mieux pourveue
D'habits, d'attraits, de grace ny de veue,
Le secondant, plantée auprès de luy,
Verse au badaut de la joie à plein muy ;
Bref, ce beau couple, en rimant saincte Barbe,
Dit que dans peu tu prendras à la barbe
De l'Espagnol et du brave Sienois
Ce qui t'oblige à porter le harnois.
Le grand portrait de ton auguste pere,
Sçachant par là comme tout te prospere,
Et que son fils est son imitateur,
N'est point lassé d'estre leur auditeur ;
Ains au contraire, à ce qu'on en raconte,
Souventesfois Sa Majesté de fonte
S'en emeut d'aise, en sousrit doucement,
Et semble dire en ce ravissement :
« Voylà, gaston, voylà, ma geniture,
Le noble estat, la superbe posture
Où de long-temps je desirois te voir.
Ce que tu fais s'accorde à ton devoir,
Et bien qu'un sort, bien qu'une noire envie
Ait presque esteint la splendeur de ta vie,

J’ay tousjours creu que tu luirois un jour
Comme un flambeau digne de mon amour.

Mon esperance enfin n’est point trompée ;
Aux hauts projets ton ame est occupée ;
Ton sang bouillonne et ton bras vigoureux
Va foudroyer l’ennemy malheureux.
C’est là, c’est là le degré legitime
Par où l’on monte au faiste de l’estime ;
C’est le chemin qu’autresfois j’ay tenu
Pour parvenir où je suis parvenu.
Les durs combats, d’eternelle memoire,
Qui dans ce lieu font revivre ma gloire ;
Les chefs doutez, l’orgueil que sans mercy
D’un pied vainqueur je foule encor icy,
Et tant d’exploits, tant d’illustres exemples,
Sont à tes yeux des preuves assez amples
De cette belle et claire verité
Que je consacre à ma posterité.
« Ha ! qu’à mon goust un prince de ta taille
À bonne grace au front d’une bataille !
Qu’un fer brillant luy sied bien à la main
Contre l’lbere ou contre le Germain !
Il m’est advis queje m’y trouve encore ;
ll m’est advis que le soleil redore
Mon noble glaive au milieu des dangers,
Et qu’à l’aspect d’un fier gros d’estrangers
Qui m’ose attendre, et qu’à la mort je voue,
Un gay zephire à mes plumes se joue ;
Que mon coursier aux trompettes respont,
Et que la charge on sonne sur ce pont.

« Sus donc avant ! pousse ton entreprise ;
Fay qu'en l'ardeur dont ton ame est esprise
Tout corresponde au rang d'un fils de roy.
Estre à cheval jour et nuit comme moy,
Coucher armé, tenir un si bel ordre
Que les jaloux n'y treuvent rien à mordre,

Gagner les cœurs, secourir les blessez,
Voir par ton soin les bons recompensez,
Prendre conseil, executer toy-mesme,
Avoir recours à l'arbitre supresme,
Et de l'honneur suivre le beau sentier,
En peu de mots, c'est faire son mestier.
« Quand au surplus, puisque le ciel ordonne
Que du beau chef qui porte ma couronne,
Et dont l'esclat est si tendre et si fort,
Ton cœur loyal soit le ferme support,
Sers-luy de pere, embrasse sa deffance,
Ayde si bien à son aymable enfance
Qu'il brille un jour sur les roys les meilleurs,
Comme ses lys font sur les autres fleurs.
Aide à sa mere, à cette auguste reine,
À soustenir la charge souveraine ;
Seconde-la dans ses nobles projets ;
Que ses vertus te soient autant d'objets
À t'enflamer au bien de cet empire ;
Jamais ton ame autre ardeur ne respire,
Jamais soucy, jamais autre dessein
N'entre en ta teste et ne vive en ton sein.
Tu sçais assez ce que peut la concorde,
Sans qu'en ce lieu je touche cette corde ;

Tu sçais assez qu'elle est dans les estats
Le seul bouclier contre les attentats :
Voilà pourquoy je te la recommande.
C'est un sujet digne de ma demande,
Et qui fera que, comblé de bonheur,
Du cher Louis tu maintiendras l'honneur.
Dieu ! qu'il me plaist ! que son front a de grace !
Jamais icy ce bel astre ne passe
Suivy d'un autre admirable en clarté,
Que de douceur je ne sois transporté.

Aux beaux rayons de ses yeux pleins de charmes
Souvent les miens d'aise jettent des larmes ;
Je m'en esbranle, et, tout tel que je suis,
Pour le flatter je fais ce que je puis. »
Ainsi par fois semble en sa grande image
Parler ce prince à qui tout fit hommage,
Et son Bayard, quand il vient à finir,
Semble se mettre en humeur de hanir.
En fin, Gaston, pour reprendre mon theme,
Je te diray que tout Paris, qui t'ayme
Plus qu'un friand un bon melon d'Anjou,
Ou qu'une belle un precieux bijou,
Ne songe plus qu'à trouver quelque voye
De tesmoigner son excessive joye,
Lors qu'un courrier crotté jusques au cu
Fera sçavoir que ton bras a vaincu,
Que tout est pris, que cette demoiselle
Qui maint brave homme a fait mourir pour elle
Est renversée, ouvre enfin les genous,
Bref chantera que la beste est à nous.

Dejà l'on tient l'affaire si certaine
Que l'on ne voit coureur de pretantaine
Piquer mazette, en tourmenter le flanc
D'un esperon yvre et rouge de sang,
Que le bourgeois tout aussi tost ne die,
Heures au poing : Viste, qu'on psalmodie !
Gaston, sans doute, est maistre du rempart,
Et ce nazin vient icy de sa part.
Je le croy mesme, et le terme s'approche,
De brimbaler la venerable cloche
De Nostre-Dame, appellent d'un haut ton
Toute la ville à l'honneur de Gaston.
En ce dessein elle promet merveille :
ll ne sera sourdaut qu'elle n'esveille

Ni pié tortu qui sous son grand batail
N'aille tout droit vers le sacré portail.
Le roy, la reyne et le senat auguste
Rendront pompeux un Te Deum si juste,
Et chaque temple, en son particulier,
Dira le sien d'un plaisir singulier.
Mais entre tous desjà je m'imagine
Ô noble Duc de celeste origine !
Que ton soucy, ta princesse, ton cœur,
Ravie en soy de ton destin vainqueur,
Ayant changé la priere en louange,
Benit le ciel avec une voix d'ange,
Et que desjà, consolant Luxambourg,
Fleur des palais et de nostre fauxbourg,
Elle fait voir dans ce bel edifice
Sa vraye amour par un feu d'artifice,

Qui, bien que rare et montant jusqu'aux cieux,
Ne luira point au prix de ses beaux yeux.
Ton autre bien, la royalle pucelle,
Ce cher tresor dont la moindre estincelle
Vaut plus que l'astre au beau front argentin
Qui fait l'honneur du soir et du matin ;
Ta fille, dis-je, en vertus sans seconde,
Comme en attraits incomparable au monde,
Fera briller, ainsi que ta moitié,
Nostre heur, ta gloire et sa vive amitié.
Qui depeindroit combien tes aventures
Leur font souffrir de cruelles tortures ?
Qui pourroit dire avec combien d'ennuits
En ton absence elles passent les nuits ?
Tout les émeut, et ton propre courage

De leurs pensers est le plus rude orage ;
Leur espoir craint et tremble à touts propos,
Et ton travail les prive de repos.
Mais la victoire, et riante et soudaine,
Graces au ciel, les va tirer de peine ;
Desja ta main de la palme jouit,
Et leur tristesse en l'air s'esvanouit.
J'entr'oy d'icy mille belles harangues
Qu'à ton retour les plus disertes langues
Te batiront par toutes les citez
Où pour nous voir tes pas seront portez.
La, d'une trongne honorable et civile,
Maint magistrat, enflé d'un corps de ville
Et revestu comme en un jour pascal,
Mettra ton los en son point vertical ;

L'un te plaira, l'autre te fera rire ;
L'autre, esgaré sur la mer du bien dire,
Et ne sçachant en quel havre surgir,
Te fera mesme et suer et rougir ;
Voire, en chemin tu ne verras hostesse
Se presenter à ta royale altesse,
Qui, bredouillant maint terme saugrenu,
Ne t'en fagotte un compliment cornu ;
Et je ne sache aucun curé champestre
Qui de caquet ne te vueille repaistre,
Ni gros consul, ni petit eschevin,
Qui pour le moins ne t'apporte du vin.
Hé donc ! bons dieux ! lie ! bons dieux ! que sera-ce
Lors que Paris (tousjours en mesme place)
Tu reverra de gloire environné,
Et de lauriers dignement couronné !
Que d'allegresse et de cris agreables !
Que de saints en respect incroyables !
Que de regars ! que d'applaudissemens !
Que de rumeurs et de tremoussemens !

Je ne croy pas que tout Paris ne sorte
Hors de Paris par une seule porte,
Dans le dessein de t'aller recevoir,
De t'honorer, te bénir et te voir.
Je laisse à part les honneurs militaires
Qu'on te rendra comme à toy tributaires ;
Je laisse à part ton triomphe attendu
Et la ferveur de l'accueil qui t'est du ;
Mais je diray qu'en contemplant ta pompe
Quelque ame sage, ou mon esprit se trompe,

Tiendra peut-estre (à ta gloire s'entend)
Ce beau discours que ma plume t'estend :
Si tous les grands, à la vertu dociles,
Sçavoient au vray combien leur sont faciles
Tous les moyens de se faire admirer,
Que d'avantage ils en pourroient tirer !
Il ne leur faut qu'un acte magnanime
Pour s'en promettre une histoire sublime ;
Un brave mot dit avecques chaleur,
Un air, un signe, une ombre de valeur
Jusques au ciel fait resplendir leurs gestes,
Destourne d'eux cent orages funestes,
Et d'un renom vert, florissant et beau,
Pousse leur vie au delà du tombeau ;
En taus endroits, pour peu d'effort qu'ils facent
Des autres feux les clartés ils effacent ;
Pour peu de soin qu'ils ayent de leur devoir,
Pour peu d'honneur qu'ils tesmoignent avoir,
Leur dignité, leur esclat, leur puissance,
Les nobles dons d'une haute naissance,
Leur font en terre aisement acquérir
Les rares biens que l'homme doit cherir.
Ouay ! qu'est-ce-cy ? la morale m'emporte :
De mon sujet il semble que je sorte,

Et mon caprice un peu trop glorieux
Trenche du docte et fait le serieux ?
Achevons donc cette epistre fantasque,
Il en est temps, puisque sans pot ni casque.
Mon œil te voit, au moins l'œil du penser,
Dans Luxembourg un chacun caresser.

Que de plaisirs le soir de ta venue !
Tout l'arsenac en pette et esternue,
Et le bourgeois, s'escrimant des ergots,
Enceint de chant les flames de fagots.
De tous costez les masses retentissant,
De tous costez les verres s'engloutissent ;
Gaston resonne, et ce nom entonné
Rend par son ton maint flacon estonné.
Laissons le vin ; dejà comme il me semble,
Au bord de l'eau tout le peuple s'assemble,
Pareil en nombre à ses grains areneux,
Pour voir monter cent dragons lumineux,
Qui, se crevans en paisibles estoiles,
De l'air serain dorent les sombres voiles,
Et test après tombent tranquillement
Sur le liquide ou le sec element,
Ou quelquefois fout leur chutte embrasée
Au beau milieu de la tourbe amusée,
Dont maint badin, qui craint pourtant sa peau,
Rit d'en voir une empaumer un chapeau.
Dans les transports de tant de testes yvres
Je feray tout, je brusleray mes livres,
Ou mes cottrets, pleins d'une gaye ardeur,
Feront en rue esclater ta grandeur !
Et les cayers de mon Moyse mesme,
Qui d'Apollon briguent le diadesme,

Courront fortune et se verront de loin
Si le denier me manque en ce besoin.
De peu de chose aussi bien ils me servent,
Et si mes soins en coffre les conservent

C’est seulement pour plaire à ton desir,
Quand de les voir tu prendras le loisir,
Les entendus n’en font pas peu de conte ;
Ils disent tous qu’enfin c’est une honte
Qu’un tel ouvrage, après un si grand bruit,
Au gros autheur ne rapporte aucun fruit,
Et dès qu’un autre un benefice attrappe,
Pour moy soudain leur despit gronde et jappe,
Leur front s’allume, et qui les en croiroit,
Bien-tost la crosse à mon poin s’offriroit.
Je ne dis pas que ma main le merite.
Quoy que par elle ait esté l’œuvre escritte,
Et qu’un vers saint semblerait inferer
Qu’au bien d’eglise on eust droict d’aspirer ;
Mais, ô bon Dieu ! combien en voit-on d’autres
Pourveus de mitre et d’amples patenostres,
Vivre entre nous avec auctorité
Qui l’ont peut-estre aussi peu merité !
À tout le moins chacun dit à ma mine
Qu’un long habit de serge ou d’estamine
Ne sierroit point tant mal dessus mon corps.
Soit faux, soit vray, je suis de tous accors.
Au reste, Prince à qui l’honneur commande,
Ce que j’en dy n’est pas que je caymande :
J’ay trop de cœur, je ne gueuzay jamais,
Et m’en rapporte au grand prelat de Mets.

D’un seul bien-fait ma Clion te supplie,
Et pour cas le genouil elle plie :
C’est que de grâce il te plaise ordonner
Aux plats limeurs qui t’iront lanterner,

À ton retour, de carmes ridicules,
Bernes, soufflets, taloches et bacules,
Ou pour le moins croquignoles sur front,
Pour réparer la vergongne et l'affront
Que ces faquins aux viles cornemuses
Font au noble art des neuf honnestes Muses,
Et j'en seray mille fois plus content
Que d'un brevet ou d'un acquit patent,
Ou de l'affaire au bon Goulas commise,
Lors qu'un matin en prenant ta chemise,
Tu luy crias : « Expédiez le Gros !
« Je l'ayme bien, car il ayme les bros. »

À M. le comte d'Arpajon

Monseigneur,

Encore que ce me soit une espece de honte de vous presenter un recueil où il n'y ait rien vostre gloire, je ne laisseray pas de vous offrir cettuy-cy, tant pour tesmoigner en quelque sorte le ressentiment des puissantes obligations que je vous ay que pour me faire justice à moy-mesme, et donner quelques marques à tout le monde de l'ardente et veritable inclination

qui m'a porté toute ma vie à vous honorer. Si j'estois

un faiseur de panegyriques et que mon talent s'estendist aussi bien sur la prose que peut-estre il se peut vanter par dessus le commun de s'estendre sur les vers, je lascherois, Monseigneur, de réparer en ce lieu l'injurieux silence de mes muses ; et quand

toutes les regles des epistres liminaires s'en devraient plaindre, je vous en ferois icy une dont le volume serait de beaucoup plus gros que celuy mesme que je vous dédie. La France, l'Alsace, la Flandre, la Lorraine, l'Italie et le Roussillon, où vos vertus héroïques ont éclaté avec tant de succès glorieux, et pour le bien de cet Estat et pour l'honneur propre de cette grande et illustre maison dont vous estes descendu, et dans laquelle tous pouvez conter entre vos ayeux des roys d'Arragon et des comtes de Thoulouze, y fourniroient de superbe théâtre à vostre valeur. Je ferois voir que la pluspart de tous ceux qui commandent aujourd'huy dans nos armées vous ont obey, et tiennent encore à gloire d'avoir esté les apprentifs d'un si digne maistre. Je dirois que le retardement dont on a usé jusques icy à vous conférer le grade militaire qui vous est dû est plustost une judicieuse considération que l'on fait de son peu de prix à l'esgard de vos services qu'on refus ingrat aux mérites de vostre personne. Je m'y estendrois sur vostre fameux voyage de Malte, et, sans mettre en jeu ny les exagérations, ny les hyperboles, je monstrerois

que le seul bruit de vostre nom et la seule crainte qu'eut le

Turc de vostre courage, de vostre conduite et de vostre longue experience au mestier de la guerre, l'empescherent d'assieger cette isle-là, et possible de reduire sous le joug ce ferme et noble rempart de la chrestienté : de sorte que l'on peut dire, par une reflexion agreable, que vostre propre reputation s'opposa en quelque maniere à elle-même, et que la grandeur de vos actions passées vous interdit alors la grandeur de vos actions a venir. Permettez-moy, s'il vous plaist, Monseigneur, que je vous die, sur ce propos, combien je vous suis redevable en mon particulier de

cette genereuse entreprise, et, pour parler en poete, souffrez que je mesle ici quelques uns de mes cyprès parmy vos lauriers.

Je n'avais que deux freres, que les armes des Mahometans m'ont ravy : le premier fut tué en un furieux combat qui se donna a l'embouchure de la mer Rouge, entre un vaisseau malabare qui revenait de la Meque et un vaisseau françois qui s'en allait aux Indes orientales, sur lequel, tous deux poussez de la belle curiosité de voir le monde et de l'honorable ambition d'acquerir de la gloire, ils s'estoient embarquez ensemble au sortir des estudes. Le second, après avoir receu cinq ou six playes en ce combat, dans le navire ennemy qu'ils avaient abordé ; après avoir fait tout ce qu'un genereux desespoir, ou, pour mieux dire,

Tout ce que la fureur, mesprisant tout obstacle,
Inspire au sein d'un frère irrité du spectacle.

après avoir esté renversé d'un coup de pique dans la mer ; après s'estre sauvé plus d'une lieue a la nage, tout blessé qu'il

estoit ; après s'estre veu en mille autres perils devant que de revenir d'un voyage si long, si hazardeux et si penible ; après avoir servy dans la cavalerie sous le renommé comte Mansfeld ; après avoir eu l'honneur d'estre cornette colonelle d'un regiment françois sous cet admirable roy de Suede, en ses plus fameuses expeditions, et pour qui j'ay fait ces vers, tirez d'une piece que j'ay perdue :

C'est cet astre du Nort, ce prince glorieux
Qui mesme dans la tombe entre en victorieux ;
C'est ce flambeau de Mars, dont l'ardeur consommée
Triomphe en s'esteignant, et laisse une fumée

Qui, ne valant pas moins que sa vive splendeur.
Embausme et remplit tout d'une eternelle odeur ;

enfin, dis-je, pour achever ma narration, ce brave et pauvre cadet, dont on me pardonnera bien en ce lieu ce petit mot pour luy servir d'histoire, d'eloge et d'epitaphe, après avoir commandé plusieurs campagnes navales un des vaisseaux de nostre puissant monarque louis le juste, d'immortelle et precieuse memoire, sous la charge de cet invincible heros, Monseigneur le comte de Harcourt, avec qui vous estes lié d'une amitié si parfaite, finit glorieusement ses jours par les mains des Turcs en l'isle de Candie, il y a deux ans, estant colonel d'un regiment d'infanterie françoise au service de la serenissime repuhlique de Venise, qui l'a trouvé digne de ses regrets, et qui m'a fait l'honneur de m'en faire escrire avec des tenues et des louanges capables de me consoler de sa mort ; et l'encre illustre qu'elle a daigné employer a cet effet paye avec une

usure très-avantageuse pour moy et très-reconnoissante pour

luy le sang qu'il a respandu pour elle. Mais, Monseigneur, la perte de mes deux freres n'est pas la seule cause qui m'oblige a vous faire cette digression, que la douleur et la nature ne rendent que trop excusable et trop legitime. J'ay encore d'autres raisons de ressentiment à joindre à celle-là. Feu mon pere, qui commanda autresfois, par l'espace de vingt-deux années, une escadre des vaisseaux d'Elisabeth, reyne d'Angleterre, en fut trois toutes entieres prisonnier dans la Tour-Noire à Constantinople ; et, comme s'il y avoit quelque fatalité barbare secrettement affectée à la destruction de nostre famille, peut-estre parce qu'elle porte le nom de ce grand Gerard qui fut le celebre instituteur de ce bel ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jerusalem, ordre si redou-

table a ceux qui professent l'infidelle secte de Mahomet, un de mes oncles gemit long-temps sous les cruelles chaisnes des Turcs, et deux de mes cousins germains ont perdu la vie en combattant genereusement contre eux. Cela, Monseigneur, n'est-il pas assez remarquable et assez estrange pour estre escrit en quelque lieu que ce soit, et surtout a vous, qui aymez les hautes aventures, et qui les iriez chercher par mer et par terre jusques au bout du monde ? Et n'ay-je pas sujet de dire encore une fois, en reprenant mon discours de vostre voyage de Malthe, combien je vous suis obligé plus que tous les autres d'avoir entrepris avec tant d'ardeur et tant de resolution la deffence d'une place que menaçoient d'attaquer ceux qui ont persecuté ou fait perir la pluspart de mes parens, et desquels il semble que, par un dessein officieux et par un chastiment anticipe sur le dernier outrage mesme, vous eussiez voulu prendre la vengeance pour moy ? Au reste, le noble gré qu'on vous sceut d'une action si pieuse et si esclatante ne s'estendit pas seulement jusques en mon cœur, il passa bien plus avant : il fit naistre au sein du roy de

Pologne, du grand et magnanime Ladislas, une impatiente envie de vous voir, et comme il en eut fait sous main pressentir quelque chose par deçà, et que l'on fut bien aise qu'il se

presentast quelque belle occasion de se revancher des secours dont cet excellent prince avoit obligé cette couronne, outre que c'est une maxime d'Estat et une prudence politique de n'envoyer aux ambassades importantes que des personnes choisies et desirées des princes mesmes à qui on les envoya, on se servit du pretexte d'une ambassade extraordinaire pour vous envoyer avec plus d'apparat et plus d'honneur auprès de luy, qui vous souhaittoit avecque passion, et qui, sans doute, vouloit appuyer sur la

solidité de vos graves et hardis conseils le beau projet que l'on tient qu'il avoit conceu de porter la guerre jusques dans le siege mesme des Ottomans. Mais, helas ! ô Monseigneur ! la Mort fit avorter tous ses justes et formidables desseins ; elle vous donna le change, et, au lieu de trouver sa royale espouse, ma rare et divine maistresse, dans la pompe et dans la magnificence d'un trosne, vous la trouvastes, sous un voile malheureux et funeste, auprès d'un tombeau ; vous la trouvastes dans une maladie que le regret et l'estonnement d'une perte si sensible et d'une separation si cruelle avaient causée ; vous trouvastes cette chaste tourterelle, cette merveille de vertus, de graces et de beautez, toute preste à suivre son grand et cher mary, et, sans les remedes qu'apporte vostre consolation a ses douleurs, la seule fidelité de son amour auroit fait ce que toutes les trahisons de la mort n'ont pû faire. De vous dire icy ce que vous fistes depuis en l'eslection de l'auguste prince Casimir, qui occupe si dignement la place de son predecesseur, ce seroit tomber dans une faute où tombent presque tous les escrivains : je vous dirois ce que vous sçavez mieux que moy-mesme, et que peu de gens ignorent ; mais ce que je sçay mieux que personne, puisque c'est a nous seuls à respondre de l'interieur de nostre conscience, c'est que celuy qui vous fait le don de ce livre, sur lequel je reviens après un assez long destour, est plus que tous les hommes du monde ensemble,

MONSEIGNEUR,

Vostre très-humble, très-obeissant et très-passionné serviteur.

Saint-Amant.

Epistre à M le baron de Villarnoul

Chère moitié (si le Gros qui t'adore
De ce doux nom t'ose appeller encore),
Grand Villarnoul, ouy grand, quoy que petit,
Est-il donc vray que lors que tout rostit,
Que quand l'air mesme estouffe et se consume,
Que quand ycy l'onde mesme s'allume,
Et que la terre expire sous l'ardeur,
Toy seul pour moy vives dans la froideur ?
Le dois-je croire ? ay-je commis un crime

Qui rende au jour ta glace legitime ?
Je n'en sçay rien : j'ay tout veu, tout cherché,
Brin après brin je me suis espluché ;
J'ay pris le seing, j'ay pris la patience
D'examiner ma propre conscience,
Et quelquesfois plus cruel et plus chaud
Qu'un lestrigon, qu'un tigre, qu'un brachaud,
J'ay fait souffrir torture sur torture
À l'innocente et pauvre creature,
Sans que jamais mon cœur ait pû sçavoir
Rien qui blessast ta gloire et mon devoir.
Dy-le-moy donc, au moins fay que je sache
Si par malheur j'ay honny d'une tache
Le beau minois du service eternel
À toy promis sous maint vœu solennel ;
Escry-le-moy, ne laisse plus en peine
Un franc esprit qui t'accuse de haine ;
Je dy de hayne, ayant quelque soupçon
Qu'il y va plus que d'un simple glaçon :

Car autrement, seroit-il bien possible
Que ta vertu, si prompte et si sensible
Aux saints respects qu'on doit à l'amitié,
Eust consenty, trahissent ta pitié,
À me priver de l'honneur de ta veue,
Sans qui la mienne est presque despourveue
De ce plaisir nompareil et divin
Qu'elle goustoit au pur esclat du vin ?
Fay-moy citer pour ouyr des reproches ;
Assembles-y tes parens les plus proches
Appelles-y, qui vaut bien des parens,
Nostre effectif, nostre cher Sainct-Laurens ;
Et si tu veux, pour augmenter ma honte,
Fay que ses sœurs, dont je fay tant de conte,
Avec leur niece au front si plein d'attraits,
Aux yeux si beaux, soient presentes aux traits,

Aux traits aigus, traits empennez de blame,
Qui de ta langue entreront dans mon ame,
À mesme temps que d'un charme vainqueur
Un doux traict d'œil entrera dans mon cœur ;
Un doux trait d'œil ! mais, pour me mettre en poudre,
Peut-estre, helas ! sera-ce un trait de foudre
Que le desdain et le ressentiment
Dessus mon chef lanceront justement.
Aussi bien suis-je un ingrat, je l'advoue,
Un paresseux, digne qu'on me rabroue ;
Qu'on me condamne, à peine du bouleau,
À ne trinquer de six mois que de l'eau,
D'avoir esté presque une année entiere
En mon logis comme en un cimetiere,

Sans avoir fait chez elles un seul jour
Pour leur chanter ou bonsoir ou bonjour.
Mais, quant à toy, je ne sçaurois comprendre
Qui t'a fasché, quel sujet t'a pu rendre
Si mol, si dur, lequel il te plaira,
Envers celuy qui t'ayme et t'aymera.
Tiendrois-tu point la raison offensée
De ce qu'un homme, aveugle en sa pensée,
N'a pu prevoir, comme auroit fait un dieu,
À point nommé ta venue en ce lieu ?
Si c'est cela, ma faute je confesse,
De deviner je n'eus jamais l'adresse ;
Je suis vaincu, j'ay tort d'estre un mortel ;
Mais quel remede ? un pere m'a fait tel.
Il est bien vray que, si quelque bon ange
M'eust adverty par un moyen estrange
Que tu devois arriver chés Monglas,

Chez ce cher hoste, aussi froid que verglas,
J'aurois esté des premiers à sa porte
Pour t'embrasser d'une estreinte si forte,
Qu'un mois après tes deux petits costez
En eussent dit : Of ! nous sommes gastez.
Et tant s'en faut que dans cette demeure
J'eusse manqué de te rendre à toute heure
Ce que l'amour exige d'un amy,
Qui comme moy n'ayme point à demy ;
Tant s'en faut, dis-je, ame par trop changée,
Que ta presence eust esté negligée.
L'aspre desir de sa possession
Faisoit alors ma seule passion

Je m'en allois jusqu'en cette province
Où plein d'honneur tu vis en petit prince,
Où ta fortune au gré de ta vertu,
Brille et te traitte à bouche que veux-tu.
J'allais te voir en ton noble mesnage,
Où l'on m'a dit qu'ardent au jardinage,
Tu ne fais plus que fouyr, que planter,
Qu'arbre sur arbre en la saison enter ;
Qu'en bonne terre espandre la semence ;
Qu'un travail fait, soudain l'autre commence,
Et qu'en cela prenant ton seul deduit,
Il t'en revient maint agreable fruit.
Je voulois voir en ton sejour champestre
Comme des soins une ame se depestre ;
Je voulois voir cet antique palais
Où bien-heureux, tu connois que tu l'es ;
Où ton repos se fonde et s'ediffie
Sur le rocher de la philosophie,
Où l'on t'adore, où tu manges ton bien,
Non comme un fat qui ne parle que chien,
Mais comme un homme à qui dans maint beau livre,
Maint sage mort aprend l'art de bien vivre ;

Où ta raison fait la nique à la cour,
Où la trompette et le bruit du tambour,
Qui t'ont jadis enchanté les oreilles,
Sont postposez aux douceurs nompareilles
Des rossignols, du murmure des eaux
Et des zephirs qui flattent les roseaux ;
Bref, où, content de ton bonheur extresme,
Tu fais ton sort, tu jouys de toy-mesme,

Et peux par là dire que tu jouys
D'un bien qui vaut cent caques de louys.
Ouy, tu les vaux, et c'est ce qui me greve,
C'est ce qui fait que de despit je creve,
De perdre un cœur des Graces advoué,
Et je ne l'ay ny trahy ny joué.
Plustost mourir, tous les dieux j'en atteste ;
Plustost me vienne et le cancre et la peste,
Que, d'un venin emprunte des serpens,
On vist ma langue agir à tes-despens ;
Car, ô Baron ! bienque je puisse dire
Qu'onc ce ne fut (encore faut-il rire)
Pour tes beaux yeux que ma raison t'aima,
Pour ton beau nez que mon cœur s'enflama,
Non plus que toy pour ma grosse bedaine,
Ou pour ma trongne ample, bachique et saine,
Si m'a-t'on veu te depeindre tousjours
Comme un objet digne de mes amours.
Je t'ay fait grand, j'ay relevé ta mine,
J'ay dit qu'en foy ton ame est une hermine,
J'ay celehré tes gentilles humeurs,
Ton bel esprit, ton courage, tes mœurs,
Et n'ay menty qu'en parlant de ta taille ;
Le reste est vray : je donneroy bataille
À coups de poing, voire à coups de canon,
Contre l'enfer, s'il me disoit que non.
Mais revenons à ta metamorphose.

Enfin mon œil en descouvre la cause ;
Je suis au but, j'ay la clef du secret,
Et vay l'ouvrir avec un tel regret

Qu'entre les dents j'en dy ma patenostre ;
Une Moitié t'a fait oublier l'autre :
J'ay tout compris : c'est, c'est ce bel hymen,
Pour qui ma bouche oncques n'a dit amen ;
C'est ce beau nœu, c'est ce bel androgine
Qui de mon mal est la seule origine.
L'amour du corps vainq l'amour de l'esprit,
Et l'on me rend ainsi que l'on me prit.
Non pas ainsi, non pas, de par le diable !
Dix ans de plus me font moins agreable ;
Mais scais-tu bien si je me reprendray,
Et si de moy moy-mesme je voudray ?
Crois-tu, cruel, que de nos deux genies,
Dont on voyoit les volontez unies,
Et dont chacun prisoit l'affection,
J'aille signer la separation ?
L'esperes-tu ? penses-tu que par force
Ma loyauté consente à ce divorce ?
Tu pers ton temps : non, je n'en feray rien,
Et malgré toy je seray tousjours tien.
Tu me diras que pour reluire au monde
Il te falloit une moitié feconde,
Qui t'enrichist d'enfans et doux et beaux
Plus que le ciel n'est riche de flambeaux.
Le vain pretexte ! ô qu'il est puerile !
Viens ça, perfide ! et moy, suis-je sterile ?
Et mon esprit ne t'en produit-il pas
Qui sont pourveus de graces et d'appas ?
Dès qu'ils sont nez, ils causent, ils se jouent ;
Ils vont tous seuls, ils censurent, ils louent,

Il ne leur faut nourrice ny valet,
Il ne leur faut ny fraize ny colet ;

Quoy que tous nuds, ils semblent estre braves ;
Leurs libres pieds haïssent les entraves ;
Du sot vulgaire ils detestent l'erreur ;
Ils ont sur tout la bassesse en horreur ;
Pour leur fortune aucun grand ils ne prient ;
Ils ne sont point de ces oiseaux qui crient :
Fay-moy du bien et j'en diray de toy ;
Tous gueux qu'ils sont, ils ont un cœur de roy :
Ils dancent droit, ils chantent sans se feindre ;
Le penser mesme ils se meslent de peindre ;
Ils font briller la rime et la raison ;
La flatterie est un lasche poison
Que leurs papiers ne souffrent ny ne baillent ;
Ils sont hardis, ils gourmandent, ils raillent,
Mais noblement et tousjours à propos,
Et quelquefois ils discourent des pots.
Tantost enflez des sciences infuses,
Ils vont si haut sur le Bayard des muses,
Que ce destrier, leur bon et cher amy,
Paroist sous eux moindre qu'une fourmy.
Tantost plus pronts que le vent sur la vague,
Aux yeux des sœurs courans sur luy la bague,
Ils font merveille, et par cent beaux dedans
Frustrent l'espoir aux autres pretendans :
Tantost en lice, et contre Apollon mesme,
Qui fait par fois, pour le prix du poëme,
Mettre la selle à quelqu'un des chevaux
Dont il se sert au char de ses travaux,

Ces paladins osent baisser sa lance,
Font chanceler sa roide corpulence ;
Et d'autres jours, à l'honneur du pasquin,
Deffiants Môme, ils rompent au facquin ;
Tantost leur bouche annonce des oracles,

Tantost leur voix tacite des miracles,
Et ces beaux fils, de gloire accompagnez,
Ne sortent point qu'ils ne soient bien peignez.
En fin de conte ils parlent de la guerre,
Du feu, de l'air, de l'onde et de la terre ;
Leur cœur ne craint ny le temps, ny le sort,
Et, qui plus est, ils incaguent la mort.
Regarde un peu si ta moitié nouvelle
Fait des enfans comme fait ma cervelle,
De beaux enfans qu'il ne faut point nourrir
Et dont le corps ne peut jamais pourrir.
Plust au bon Dieu, pour le bien de ta race,
Chere à mes soins, quelque tort qu'on me face,
Que ton amour, t'espargnant mille ennuis,
T'en fist de tels en ses secondes nuicts !
J'en benirois l'injurieuse flame,
Et l'on verroit et ta bourse et ton ame
Hors d'un soucy qui n'est pas tant leger ;
Mais ces fruicts-là sont d'un autre verger
Que de celuy que la nature humaine
Plante et cultive avec plaisir et peine.
La chair perit, et l'immortalité
À l'esprit seul donne sa qualité ;
Elle la donne à ses labours encore ;
Elle permet qu'au beau nom qu'il honore,

Comme sans fard Saint-Amand fait le tien,
Il communique un si celeste bien ;
Et si, Baron, mon espoir ne se trompe,
Quoy que le temps toute chose corrompe,
Mon Villarnoul en mes vers brillera
Tant que la terre ou le ciel tournera,
Ou que tous deux ils tourneront ensemble.

Lequel crois-tu ? dy-moy ce qu'il t'en semble,
Puis que la mont, d'un tragique laurier,
A couronné nostre cher Du Maurier,
Nous a ravy, dans un aspre meslée,
Ce grand second du fameux Galilée,
Qui seul pouvait nous regler là-dessus
Par ses discours si fortement conceus,
Que l'œil du jour et les autres planettes
Sembloient n'oser dementir ses lunettes,
Et qu'on eust dit, à ses vives raisons,
Qu'il eust desjà logé dans leurs maisons.
Or comme un pape il y loge à cette heure,
Il rit là-haut cependant qu'on le pleure ;
Il void sans yeux ce qu'il a debité,
Sçait si la lune est un orbe habité
De farfadets ou de cocquesigrues,
Connoist au vray si l'on nous prend pour grues
De nous chanter des taches au soleil ;
Sçait si ce globe, en vertu sans pareil,
Fixe et mobile est au centre du monde,
Où sur un point, faisant en soy la ronde,
L'on tient qu'il donne aux autres la splendeur,
Le mouvement, l'influence et l'ardeur ;

Cette belle ame enfin est esclaircie
De cent erreurs dont la nostre est farcie ;
Elle sçait tout, elle ne doute plus,
Et nos regrets sont vains et superflus.
Puissions-nous avec elle un jour boire
Du doux nectar que lui verse la gloire !
Et puisses-tu si bien te repentir
Qu'en mes soupçons tu me fasses mentir !
Ce rare amy, que d'encens je parfume,

S'est par hazard rencontré sous ma plume ;
J'en suis bien aise, et peut-estre qu'aux cieux,
Sa joye en forme un sousris gracieux.
Saches au reste, à l'honneur de mon stile,
Que ma vieillesse est encor si fertile,
Que tous ces vers, fabriquez brusquement,
Sont les efforts d'un seul accouchement.
C'est trop escrit, c'est trop, cher infidelle :
Il faut finir avecques la chandelle ;
J'ay fait binet pour me rendre en ce lieu
ll va s'esteindre, il tombe, il meurt. À Dieu.

Ode heroï-comique pour M. le Prince

Puis que le brave duc d'anguien
Retourne encore en Allemagne,
Nous l'allons voir en moins de rien
Monter plus haut que Charlemagne.
Il a desjà fait des explois

Qui volent par toute la terre,
Et dans l'honneur des beaux emplois
Il brille en fier astre de guerre.
Rocroy l'a veu le glaive en main,
Grand de cœur, d'adresse et de taille,
Faire enyvrer de sang humain
Le champ caché sous la bataille.

Tel qu'on voit un torrent forcer
Ce qui s'offre à ses eaux rapides,
Tel on l'a veu rompre et percer
Cent gros de reistres intrepides.
On l'a veu, comblant tout d'effroy
Par sa fureur jeune et guerriere,
Ouvrir aux triomphes d'un roy
L'honorable et longue carriere.
On a veu ce prince hardy
Faire en ce lieu plus de ravages
Que tous les lions du Midy
N'en font en leurs plaines sauvages.
La terreur, l'audace et la mort,
Y marchoient devant la victoire ;
Sa seule teste en fit le sort,
Et son seul bras en fut la gloire.
Fontaines, le vaillant goutteux,
Afin-de perir à son aise,

Loin de Melo, lasche et honteux,
Y rendit l'ame dans sa chaise.
Albuquerque, au front des chevaux,
S'en sauva plus viste qu'un lievre,

Et, fatigué de ses travaux,
Six mois après en eut la fievre.
Cependant l'illustre Bourbon
De qui je veux estre l'Orphée,
Sur la bouteille et le jambon
En ordonna le beau trophée.
Puis, pour recueillir l'ample fruit
D'un coup d'essay si profitable,
Il s'en alla, sans faire bruit,
Assieger un mur indontable.
Battre le fer tant qu'il est chaud
Est un des points de sa science,
Et son courage noble et haut
Brusle tousjours d'impatience.
Il connoist qu'un moment perdu
Ruïne toute une entreprise,
Et qu'au seul temps est souvent dû
L'honneur de mainte belle prise.
Aussi que n'a-t'il pas fait voir
Par son ardente prontitude !
Mainte cité le peut sçavoir,
Et c'est de Mars la fine estude.

Thyonville, après le combat,
Fut investy, fut pris au piege,
Et jamais horrible sabat
N'effraya l'air comme en ce siege.
Le fer que le bronze vomit.
En globes bastards de la foudre
Tonna si fort qu'en bref il mit
Les roches de l'enceinte en poudre.

La Mozelle en eut des frissons
Dessous sa liquide simarre,
Et les oyseaux et les poissons
Firent gile à ce tintamarre.
Enfin on heurta tant de coups
Et re-heurta de telle sorte,
Qu'on vit la clef tourner pour nous
Et d'elle-mesme ouvrir la porte.
Nostre vainqueur entra dedans,
D'un air triomfant et superbe,
Sur un grand barbe aux yeux ardans,
Qui trespignoit sans gaster l'herbe.
L'or remasché de son beau frain
S'argentoit d'une fresche escume ;
Il prestoit l'oreille à l'airain
Et hannissoit sous mainte plume.
Il sembloit des-jà presager
De Fribourg la haute aventure,

Et faisoit luire et voltiger
Sa gloire et presente et future.
Dieu ! quelle bouche exprimeroit
Cette aspre et tragique journée !
Et quelle main couronneroit
La valeur qui l'a couronnée !
Tout ce dont jamais on parla
D'affreux, de sanglant et d'horrible,
Le doit ceder à ce jour-là,
Où mon heros fut si terrible.
Pié contre pié, front contre front,
Les brusques trouppes se heurterent,

Et d'un acier cruel et pront
Leur vive rage executerent.
Plusieurs mousquets des deux partis.
Après le grand feu de l'approche,
En leviers furent convertis
Pour escrazer mainte caboche.
L'ardeur ostoit le temps au temps,
Les poings mesmes devenoient armes,
Et les battus et les battans
Confondoient leurs cris et leurs larmes.
Un bruit formé de cent rumeurs,
Que renforçoit nostre tonnerre,
Étouffoit les aigres clameurs
Des mourans qui mordoient la terre.
L'un, d'une picque outrepercé,
Hurle, s'enfile encor, s'allonge,

Et, rougissant le bois poussé,
Son glaive au sein de l'autre plonge.
L'un, que foudroye à bout portant,
Par le chef, la mort allumée,
Rend par la bouche au mesme instant
D'espais tourbillons de fumée.
Il en rend par le nez aussy,
ll chancelle, il tombe, il se pame,
Il sanglotte en l'air obscurcy,
Et semble petuner son ame.
L'autre dessus le serpentin
En tremblant ajuste sa mèche,
Et tandis est fait le butin
D'une ardente et viste flamèche.

L’un, prenant martre pour renard,
Tue Antoine au lieu d’Alexandre,
Et l’autre esquive, en fin canard,
Le fer qu’il voit sur luy descendre.
L’autre, insultant sur le vaincu.
Luy met le pié dessus la gorge,
Le fouille, en tire maint escu,
Puis se monte comme un saint George.
L’autre, obstiné quoy que tout seul,
Tombent sur ses propres entrailles,
De son drappeau fait son linceul
Et s’honore en ses funerailles.
L’autre meurt de peur d’estre atteint,
L’autre expire en nommant Silvie.
Et l’autre feignant d’estre esteint
Sauve le flambeau de sa vie.
Coups orbes, fiers estramassons
Y pleuvent aussy dru que gresle

On s’y massacre en cent façons,
Et tout y charge pesle-mesle.
Les hommes foulent les coursiers ;
Les coursiers sur les hommes passent,
Et de soldats et d’officiers
Maints corps dessus maints corps s’entassent.
La fureur, l’animosité,
L’orgueil, l’ire et la turbulence,
De l’un et de l’autre costé
Monstrent leur cruelle insolence.
L’enorme spectre du trespas
Y troubloit les uns et les autres ;

Mais la victoire aux doux appas,
Rioit pourtant aux yeux des nostres.
Et, quoy que l'assiette du lieu
À l'ennemy fust favorable,
Mon grand et noble demy-dieu
En fit un meurtre deplorable.
Ce fameux prince estoit par tout,
À droit, à gauche, en queue, en teste,
Et sa valeur, tousjours debout,
Portoit la foudre et la tempeste.
Un seul trait de ses yeux brillans
Mettoit l'adversaire en desordre,
Faisoit trembler les plus vaillans
Et ranimoit les siens à mordre.
Son aspect changeoit en vigueur
Leur haletante lassitude,
Et du laurier plein de rigueur
Son fer tranchoit l'incertitude.
Sa furieuse esmotion
Valoit à tous une harangue ;

Il excitoit par l'action,
Et sa main parloit pour sa langue.
Il avoit l'eclat et le port
D'un formidable et jeune Alcide,
Et son bras ne faisoit effort
Qui ne fist un noble homicide.
Pieux arrachez, monts debatus,
Forts conquis malgré tous obstacles,
Furent de ses fieres vertus
Les spectateurs et les spectacles.

Il est vray qu'en ce rude chocq,
Si l'aigle fut mis en desroutte,
De nostre part maint brave cocq
Versa du sang à grosse goutte.
Il en fut occis plus de trois ;
Mais toute ame aux combats experte
Dira qu'en guerre quelquesfois
C'est une espargne qu'une perte.
Un homme à propos hazardé
Souvent en sauve une centaine,
Et qui n'entend ce coup de dé
Ignore l'art de capitaine.
En suitte rien ne coustera,
Ny rampars, ny murs ceints de fleuves ;
Philipsbourg, Spire, et cætera,
En sont les incroyables preuves.

Quelle merveille que ces tours,
Qui valent bien celles de Troye,
En l'heureux terme d'onze jours
De mon prince ay'nt esté la proye
Mercy le Preux et Jean de Vert,
Privez de force et de courage,
S'estans reduits loin à couvert,
N'oserent retenter l'orage.
Le rusé duc dont le bon-heur
Depuis tant d'ans regne en Baviere,
Dolent de voir leur deshonneur,
Fit de ses yeux une riviere.
Le Danube, à qui l'on conta
Du Rhin sousmis l'estrange histoire,

Blesmit de crainte et se hasta
De l'aller dire à la mer Noire.
L'Ocean l'apprit aussi-tost
Par la bouche du vaincu mesme,
Et, dans l'abysme qui l'enclost,
Trembla pour son grand diadesme.
Il craignit nos bras trionfans,
Et qu'après qu'un heur si prospere
Auroit douté tous les enfans,
On ne voulust donter le pere.

Il eut peur que, quand mon heros
Auroit pris la vieille Cybelle,
Il ne luy vint presser le dos
Pour en chercher une nouvelle.
Ha ! que mes sens sont resjouys
Quand j'oy parler de ses miracles !
Et que cet auguste Louys
Doit encore accomplir d'oracles !
Tous les guerriers du temps passé
Pourroient venir à ses escales ;
Et ses exploits ont effacé
L'antique honneur de Cerisoles.
Les Gustaves et les Veimars
En sont jaloux en l'autre monde ;
Achile en boude, et le dieu Mars
L'envie, encor qu'il le seconde.
Mais desjà cet emulateur,
Fier du beau train qui l'accompagne.
L'invite aux coups d'union flateur
Et le r'appelle à la campagne.

Va, noble prince, va-t'en donc,
Pousse ton illustre fortune,
Et souffre à mon chant assez long
Que d'un desir je t'importune

Rasfle-moy Heydelberg d'abort ;
Le sein en cache une merveille
De qui le beau renom m'endort
Et dont la grandeur me resveille.
C'est ce prodige des vaisseaux
Qui porte une mer dans un antre,
Une mer dont les doux ruisseaux
Du bon Bacchus enflent le ventre.
Il faut avant que d'en partir
Gagner cette reine des tonnes,
Qui seule pourrait engloutir
Tout le nectar de dix autonnes.
Quand tu l'auras gagnée à toy,
Ne doute plus de tes conquestes ;
Chacun des tiens deviendra roy,
Et tous tes jours seront des festes.
Elle est de l'empire germain
La deesse et garde fatale,
Et qui la tiendra sous sa main
Tiendra sa force capitale.
Puisse l'ennemy galopé
Fleschir sous tes loix militaires
Sans estre jamais detrompé
Du vain bruit de tes carractaires !

Sonnet pour M. le duc d'Anguien

Anguien, à quels efforts obliges-tu ma plume ?
Il faut que de ton glaive elle imite l'ardeur,
Et qu'empruntant de toy la gloire et la splendeur
Elle face briller un illustre volume.
Les foudres que Vulcan fit bruire sur l'enclume
Pour armer autres fois l'immortelle grandeur
Furent lancez sur Phlegre avec moins de roideur
Que les tiens sur le Rhin, dont la campagne fume,
Toutes fois le besoin y r'appelle tes pas ;
Un démon, asseuré que tu n'y luisois pas,
D'obscurcir nostre sort a pris quelque licence.
Mais tu feras, ô Duc ! comme l'astre du jour
Le temps noir et fascheux causé par ton absence
Deviendra clair et beau par ton divin retour.

Sonnet pour la reine de Pologne

Des beaux yeux de Louyse, au trône destinée,
L'éclat doux et puissant a passé jusqu'au Nort,
Le plus grand roy du pôle en a senti l'effort,
Et l'amour se prépara à leur noble hymenée.
Quoy que par ses vertus elle fust couronnée
D'un honneur immortel, qui ne tient rien du sort,
Toutesfois le ciel mesme eust cru luy faire tort
Si d'un or souverain sa teste il n'eust ornée.
Je voy des-jà parer ses illustres cheveux,
Et desjà la fortune, au saint gré de nos vœux,

Appreste à son mérite un bonheur sans mesure.
Ô qu'en ce digne estat ses esprits sont contens,
Et qu'en elle aujourd'hui d'une agréable usure,
Le temps, par sa main propre, est bien payé du temps !

Epistre à l'Hiver sur le voyage de S. M. en Pologne

Àtoy, demon, qui fais que la nature,
Lasse d'agir, est comme en sepulture
Dans un lict froid, où sa fecondité
S'eschauffe et dort sous la sterilité
Qui l'enlaidit pour la rendre plus belle,
Qui sa vigueur irrite et renouvelle,
Et qui luy sert à reproduire au jour
Le gay printemps, les graces et l'amour ;
À toy, vieillard ; à toy, prudent genie
Sous qui l'année, utillement finie,
Reprend son cours et sur qui nos raisons
Fondent l'espoir des trois autres saisons,
Ma plume addrese une juste requeste,
Qu'avec ardeur un humble vent s'appreste
À te porter jusques sur ces climas
Où tu regis l'empire des frimas,
Où, haut monté sur un trosne de gloire
Fait de tes mains, au lieu d'or ou d'yvoire,
De pure neige et de riche cristal,
Tu ranges tout sous ton sceptre fatal.
Le but de grace où ma priere vise

Est qu'il te plaise, ô prince de la bise !
Suspendre un peu l'aspre et dure vertu

Dont aujourd'huy ton bras est revestu.
Cette faveur non sans cause j'implore :
Un rare objet, que le ciel mesme adore,
Une deesse, un miracle charmant,
Dont sur la terre est le seul digne amant
Le plus auguste et le plus grand monarque
Qui sous l'arctique ait fait luire la marque
Qu'au front des roys grave le roy des dieux,
En ton sejour va monstrer ses beaux yeux.
Mais, tu le sçais, des-jà la Renommée
En a partout la nouvelle semée ;
Des-jà le bruict de ton proche bon-heur,
Des-jà l'eclat d'un si sublime honneur,
A disposé, par sa fameuse course,
Le pole mesme à donner à son ourse
Une autre forme, un plus benin aspect,
Et la nature approuve son respect.
Donc, ô demon qui regnes sur la glace,
Puis qu'un devoir porte à changer de face
Les feux du ciel, dont tu reçois la loy,
On n'en peut pas attendre moins de toy.
Aussi des-jà, flatté de cet exemple,
Je me prepare à te bastir un temple
Si magnifique et si noble en autels,
Qu'il ravira tous les cœurs des mortels.
Là de cristal ton image formée
Rendra la veue esblouye et charmée ;
Là sur ton chef cent vigoureuses fleurs

Qui de l'esté dedaignent les chaleurs
Feront en rond voir leur lustre superbe,
Et sous tes pieds mainte feuille et mainte herbe
Que le froid garde afin de te parer ;
Diront aux yeux qu'on te doit reverer
Comme le seul qui couve et fortifie
Les biens qu'aux champs le laboureur confie,

Comme le seul qui donne ame à Cerès,
Qui rend l'air sain, qui purge les guerets,
Et qui fabrique en un moment sur l'onde
Des chemins secs, les plus riches du monde.
Du grand Ronsard l'hymne s'y chantera,
Et de mes vers peut-estre on y lira,
Vers qu'autrefois, en un passage estrange,
Ma chere muse a faits à ta louange ;
Vers qu'on estime, et qui, sans vanité,
Meritent bien que je sois escouté.
Escoute donc, escoute ma demande,
Rends-toy plus doux, fay qu'Éole commande
Aux vents mutins, durs fleaux de ta saison,
De vivre en paix dans sa noire prison ;
Que, si Borée en obtient la sortie,
Son front soit tel qu'il fut pour Orithie,
Lorsque l'amour vit cet audacieux,
Pour la gagner prendre un air gracieux
Banir de soy l'orage et la tempeste,
Ployer l'orgueil qui couronne sa teste,
Et d'un maintien et soumis et vainqueur
Forcer la nymphe à luy donner son cœur.
Or, noble Hyver, ne crois pas que Neptune

Doive pourtant, au gré de la fortune,
Porter ma reine où pour la recevoir
Tout le Nort brille et se range au devoir.
Ne pense pas que l'on vueille commettre
Ce beau tresor, cher suject de ma lettre,
À l'avanture, à la foy des dangers
Que sur les flots courent les pins legers.
Les grands perils de l'illustre ambassade,
Sauvée à peine au doux sein d'une rade,
Monstrent assez que l'infidelité
Est de la mer la belle qualité.
Et toutesfois, qu'aucun ne s'en estonne,

Ce fut sans doute un des traits de l'Autonne,
Qui, de despit de ce que tu detruits
Sa pompe verte, et son regne, et ses fruits,
Du fier Midy sollicitant la rage,
Tascha soudain, par quelque insigne outrage,
De se venger et du Nort et de toy
Sur les vaisseaux envoyez de ton roy.
Ouy, c'en fut un, ce fut sa violence,
Ce fut sa noire et jalouse insolence,
Qui, prevoyant qu'on t'alloit obtenir
Le plus grand bien qui te puisse avenir,
Fit ses efforts, arma le vent et l'onde
Contre la trouppe auguste et vagabonde,
Pour t'empescher d'estre un jour honoré
Du plus bel œil qu'Amour ait adoré.
Mais sa fureur fut impuissante et vaine :
L'affection triompha de la haine ;
Elle prit terre, et, preste à retourner,

Desjà Louise elle veut emmener.
Ha ! qu'en ce point la France est combatue !
Que ce depart qui nous plaist et nous tue,
Par des effets l'un à l'autre opposez,
Confond en nous de pensers divisez !
Nos cœurs, induits à se livrer en proye
Tantost au dueil et tantost à la joye,
Sont suspendus entre ces passions,
Et nostre chois retient ses fonctions :
Car d'un costé, quand sa gloire immortelle
Nous entretient du trosne qui l'appelle,
Quand nous songeons à sa propre grandeur,
À sa fortune, à sa haute splendeur,
Tous nos esprits penchent vers l'allegresse ;
Nostre raison blasme nostre tendresse,
L'aise l'emporte, et le moindre moment
Nous semble injuste en son retardement.

Mais d'autre part, lors que la Seine mesme
Nous represente, en son regret extresme,
Que sans malheur on ne peut esperer
De la revoir sa belle onde esclairer,
Que la pensée en est illegitime,
Que le desir n'en peut estre sans crime ;
Nous ne sçavons qu'eslire en ce milieu ;
Et cependant elle nous dit adieu.
Ce brave train dont la superbe entrée
Vole en discours de contrée en contrée ;
Ce somptueux, ce royal appareil
De qui l'esclat a vaincu le soleil,
De qui la pompe et la magnificence,

Ont fait du luxe admirer la licence,
Et dont l'orgueil pacifique et guerrier,
À sur tout autre emporté le laurier ;
La trouppe, dis-je, et triomphante et leste,
Conduit desjà cette reine celeste,
Cette merveille et d'honneur et d'appas,
Aux nobles lieux destinez à ses pas.
Toute la cour, où sa vie adorable
Laisse une odeur divine et perdurable,
L'a desjà mise au chemin desiré,
Et tout Paris en revient esploré.
Ses sentimens ne sont plus dans le doute,
Son interest nulle raison n'escoute ;
ll la regrette, il commence à sentir

D'un si grand don l'indigne repentir ;
Et la plaignant, mesme à peine sa veue
De son aspect se trouve despourveue,
Qu'il en gemit, comme si le tombeau
Avoit enclos tout ce qu'il eut de beau.
Il est bien vray que nos torrens de larmes
Procedent moins de perdre ainsi les charmes
D'un si doux astre au front si glorieux,
Que de penser, en ce temps furieux,
Aux longs travaux du penible voyage
Où, sous les loix de son saint mariage,
Amour l'oblige avec quelque rigueur,
Quand tu fais voir ta plus rude vigueur,
Quand les forests, sous tes froides bruines,
De leurs beautez deplorent les ruines ;
Quand tu transis l'onde, la terre et l'air ;

Quand le feu mesme, estincelant et clair
Fremit, petille et ne semble qu'à peine
Se garantir de ta cruelle haleine,
Et quand, enfin, tous tes bruyans suppos,
De l'univers bannissent le repos.
Apprens, au reste, et soit dit sans menace,
Que si bien tost on ne voit la bonace,
Si pour deux mois tu ne laisses en paix
L'air agité de tourbillons espais,
Ce beau soleil pour qui ton roi souspire
D'un seul rayon destruira ton empire ;
Te montrera combien tu luy desplus,
Et de l'hyver on ne parlera plus.
Sois donc plus doux ; montre, s'il t'est possible
Qu'aux justes vœux tu n'es point insensible ;
Suspens ta force, et pour ton propre bien,
En ce besoin ne me refuse rien.
Or en tout cas, si ta fureur ne cesse,
Contente toy de voir cette princesse

De quelque mont si loin au bout du Nort,
Que nul vivant n'en esprouve l'effort ;
Contente-toy de sçavoir par ma plume
Qu'elle a des yeux où la gloire s'allume,
Que ses attraits ravissent tous les sens,
Que ses vertus sont dignes de l'encens,
Que son esprit n'ignore rien d'illustre,
Que son renom verra le dernier lustre,
Que son merite esgale son bon-heur,
Et que son ame est l'ame de l'honneur.
Ne pense pas venir au devant d'elle

En vassal mesme et discret, et fidelle,
Mais fay luy voir avec tranquilité,
La courtoisie en l'incivilité.

Que de ton beau jardin les merveilles j'admire

Que de ton beau jardin les merveilles j'admire !
Que tout ce qu'on y voit, que tout ce qu'on y sent
A d'aymables rapports avec le doux accent
De ce divin oyseau qui chante et qui souspire !
Qu'après ces rares sons dont triomphe ta lire,
Mon oreille se plaist au tonnerre innocent
Que l'on oit dans ta voulte où ravy l'on descent,
Pour monter en un lieu que seul tu peux descrire !
Que les trésors fueillus de ces rameaux divers,
Formant un beau désordre en leurs ombrages vers,
Me charment les esprits et me comblent de joye !
Et combien la nature on me verroit bénir
Si par un heureux sort, qu'aux arbres elle octroyé,
En vieillissant comme eux tu pouvois rajeunir !

Plaisirs d'un noble amy qui sçait cherir ma veine

Plaisirs d'un noble amy qui sçait cherir ma veine
Meslanges gracieux de prez et de guerets,

Rustique amphitheatre, où de sombres forests
S'eslevent chef sur chef pour voir couler la Seine.
Delices de la veue, aymable et riche pleine !
On s'en va mettre à bas les tresors de Cerès,
Que l'on voit ondoyer comme un vaste marests
Quand il est agité d'une legere haleine.
L'or tombe sous le fer ; desjà les moissonneurs,
Despouillant les sillons de leurs jaunes honneurs,
La desolation rendent et gaye et belle.
L'utile cruauté travaille au bien de tous,
Et nostre œil satisfait semble dire à Cybelle :
Plus le ravage est grand, plus je le trouve dous.

Reine dont les vertus hautes et genereuses

Reine dont les vertus hautes et genereuses
Sur un trosne sacré brillent plus vivement
Que ces feux immortels qui, dans le firmament
Marquent en chiffres d'or les fortunes heureuses ;
Tandis que sous ton Mars cent trouppes valeureuses
Repoussant de l'Euxin le fier desbordement,
Voy les sœurs d'Appollon qu'un noble sentiment
Excite à se montrer de ta gloire amoureuses :
Elles ont peint pour toy Moyse dessus l'eau ;
Mais si tes yeux divins n'esclairent ce tableau,
Ses traits auront le sort du plus commun ouvrage.
Et si pour ce héros le Nil fut sans escueil,
L'onde du Boristene en verra le naufrage,
Et son berceau flottant deviendra son cercueil.

Epistre diversifiée à M. Desnoyer

De l'un des bouts où les hauts Pyrénées,
Portans au ciel leurs testes couronnées
De pins, de neige et de vieux chesnes vers,
Font un meslange et d'estez et d'hyvers,
Et dans leurs pieds, qui triomfent des ondes,
Offrent un sein aux planches vagabondes,
Un sacré port où Venus autrefois
Eut des autels et fit cherir ses lois,
Je te salue, et de moy je m'eslongne,
Par le souhait, pour te voir en Pologne,
Cher Des Noyers, aymable et franc amy,
Qui pour mon bien n'es jamais endormy,
Qui des faveurs de nostre auguste reine
Me fais sentir la vertu souveraine,

Qui de mes vers luy parles tous les jours,
Qui le premier entames le discours
De cet ouvrage où ma plume hardie
Le grand Moyse à sa gloire dedie,
Et qui sans fin excites ses bontez
À m'accabler de generositez.
Les traits charmans de tes nobles missives
M'en font bien voir les graces excessives !
Ils servent bien d'infaillibles tesmoins
Que mon nom regne en tes fideles soins,
Et que l'oubly, ce noir fils de l'absence,
N'a peu porter son ingrate licence
Jusques au point d'esteindre le flambeau
D'une amitié qui doit vivre au tombeau !

Tu m'en promis la douceur perdurable
Quand ce bel astre au monde incomparable,
Ce rare objet de gloire et de vertu,
Ce don du ciel de cent dons revestu,
Ce clair prodige où brillent les merveilles
Qui desormais exerceront mes veilles,
Ce cœur, cette ame, aux doux charmes vainqueurs,
Les seuls plaisirs des ames et des cœurs ;
Quand, dis-je enfin, ces beaux yeux nous quitterent.
Et de Paris Paris mesme emporterent,
Laissans la cour en un estat pareil
À l'hemisphere au depart du soleil.
Combien alors d'yeux changez en fontaines
Firent rouler de larmes incertaines !
Combien de cris, à double fin aigus,
Furent meslez de souspirs ambigus !
Il m'en souvient, nostre perte, et la gloire
De cet objet si cher à la memoire,
Rendent encor mes sentimens douteux,
Et ma raison vacille devant eux.
Mais ces propos hors de propos je trace :

C'est allier l'orage à la bonace ;
Nostre interest doit ceder tout au sien,
Et nostre mal s'esjouïr de son bien.
Elle est heureuse, et le saint hymenée
Fait resplendir sa belle destinée ;
Elle est contente, et ce grand roy du Nort
En ses liens n'a pas un moindre sort.
Les beaux lauriers qu'en tant d'actes illustres
Ce Mars cueillit dès ses plus jeunes lustres

Prennent plaisir à voir sous l'œil du jour
Briller entre eux les mirtes de l'amour ;
Ils leur font place en la verte couronne
Qui dignement ses temples environne,
Et leur esclat est si vif et si doux
Que sur son chef l'or mesme en est jaloux.
Ha ! cher amy, que je te porte envie,
Lorsque je songe au bon-heur de ma vie !
Que la fortune est affable pour toy,
Et que les dieux ont beny ton employ !
Tu vois brusler d'une ardeur conjugale
Ce noble couple, à qui rien ne s'esgale ;
Tu vois leur front, où luit la majesté,
Comme en un trosne à l'honneur affecté ;
Tu vois fleurir l'union de leurs ames ;
Tu vois l'accord de leurs pudiques flames ;
Tu vois leur foy, leurs respects mutuels,
Leurs saints desirs, leurs biens perpetuels,
Leurs doux transports, leurs loyales caresses,
Leur amitié, leur grace, leurs tendresses ;
Et moy, chetif, je ne voy rien icy
Qui de les voir m'allege le soucy.
Je ne voy rien en ces bords maritimes
Osté les cieux, les monts et les abîmes,
Que le theatre ondoyant, vaste et bleu,
Du fier Neptune, où maint terrible jeu

Se represente au dommage des voiles,
Qui des enfers sautent jusqu'aux estoiles,
Lors que les vents, ces rapides demons,
Pour l'agiter grossissent leurs poulmons,

Renversent tout, gagnent de pleine en pleine,
Et ne font pas, sous leur bruyante haleine,
Transir d'effroy seulement les nochers,
Mais les vaisseaux, les flots et les rochers ;
Si qu'on diroit, aux efforts de leur rage,
Qu'avec la nef près de faire naufrage,
Et qu'en vain l'art essaye à secourir,
Le propre escueil craint mesme de perir.
Là quelquesfois, quand le paisible calme
Sans les combattre a remporté la palme,
Et que la nuict n'estale aucun flambeau,
Je voy des feux se promener sur l'eau,
Des feux rusez, qui de mainte chaloupe
Font en des fers luire au dehors la poupe
Pour attirer les poissons au trespas,
Les aveuglent d'un lumineux appas.
À ce beau piege, à l'embusche brillante,
Des innocens la presse fourmillante
Donne soudain dans le filet tendu,
Et leur plaisir leur est bien cher vendu.
Ainsi voit-on, aux clairs et doubles charmes
De deux soleils où l'amour prend ses armes,
Les simples cœurs s'engager dans les rets,
Et de cent morts subir les durs arrests.
Tantost, des airs prevoyant la colere,
En ce rivage aborde une galere,
Ou pour mieux dire un enfer de vivants,
Une prison qui flotte aux gré des vents.
Qui marche et vole, et rampe, et nage, et glisse,

Qui sous maint bois, des bras l'aspre supplice,
De-hache, rompt, fend le dos de la mer,
La pousse au loin, blanchit l'azur amer,
Le fait fremir à l'entour de la proue ;
L'onde en murmure, et le timon qui joue
Voit cent bouillons tournoyer après soy,
Comme enragez qu'il donne aux flots la loy.
À l'arriver, les antennes ailées,
Par mille mains sont aussy-tost calées ;
L'encre s'abisme, et le salut naval
Tonne et s'enfuit au creux d'un sombre val.
D'un mesme ton nostre bronze le paye ;
L'echo repart, et mugit et s'effraye,
Et tous ces bruits ensemble confondus
Rendent bien loin les Tritons esperdus.
Au mesme instant cet illustre que j'ayme
Jusqu'au degré fraternel et supreme,
Ce cher Tilly, ce noble gouverneur,
Qui dans les coups s'est acquis tant d'honneur,
Et qui d'un fort tant soit peu raisonnable
Feroit tout seul une place imprenable,
Apprend qui c'est, et s'en va recevoir
Un bon amy qui s'en vient au devoir.
L'accueil se fait d'une ame ouverte et libre,
Et tost après, dans ce port de Colibre,
Nous allons tous, en un certain batteau,
Voir à loisir le mobile chasteau.
De tous costez les membres s'y remuent,
L'argent y siffle, et les forçats qui suent

Des durs travaux, et presens et souffers,
Font à ce bruit sonner leurs tristes fers.

Leur sourde voix, encore qu'effroyable,
Tasche à nous faire un bon-jour agreable,
Et selon l'ordre, en accent de hybou,
Frappe l'oreille avec un triple hou !
L'airain creusé de la claire trompette
En mesme temps un autre son repette ;
Le canon tire et des mousquets amis
Les feux sans plomb dans les airs sont vomis.
Tout aussi-tost un ouvrage superbe,
Un tissu blanc, qui jadis fut de l'herbe,
Orne en carre les ais où l'appetit
Dans les ragous s'enflame et s'amortit ;
De mets divers on l'honore, on le couvre ;
Chacun s'y range, et, cependant qu'on ouvre
La pronte bouche au manger froid ou chaut,
Près du pilote, assis en un lieu haut,
Mille yeux beants qui d'avidité luisent
Tous nos morceaux jusqu'à nos dents conduisent,
Voire plus outre, et d'un maigre plaisir
La maigre chourme irritte son desir.
Comme par fois, proche de quelque table,
Le morne dogue au front espouventable,
Après maint geste, après avoir en vain
Dans ses regards fait eclater sa faim,
Sans qu'un aboy l'ait pourtant ose dire,
Obtient enfin, sous la chaisne qu'il tire,
Soit de son maistre ou de quelque estranger,
Avec ardeur quelque chose à ronger ;

Ainsy quelqu'un d'entre l'esclave trouppe
Qui nous observe, et jeusne quand on souppe,
Reçoit quelque os par l'un de nous jetté,
Et le savoure en grande volupté.
Là pour nous plaire, un des braves de Malte,
Dont la franchise est digne qu'on l'exalte,

Et qu'en mes vers on voye un Chastelus,
Veut qu'un accord, non de voix, ni de luts,
Mais d'instruments turquesques et sauvages,
Face à l'entour retentir les rivages ;
Et cet estrange et barbare concert
Ne laisse pas d'esgayer le dessert.
Tandis, de l'œil remarquant tout le monde,
En ce beau gouffre où la misere abonde,
Où dans l'horreur d'un devoir inhumain
On voit agir et la corde et la main,
Où le plus foible abbat le plus robuste,
Où la justice enfin devient injuste,
Et par l'excès d'un severe tourment
Fait voir un crime au lieu d'un chastiment,
Je dis en moy, par maniere d'estude :
Ô merveilleuse ! ô puissante habitude,
De la nature ou la fille ou la sœur,
Qui convertis l'amertume en douceur,
Et dont la force acquert un tel empire
Sur les humeurs de tout ce qui respire,
Qu'elle regit les sens et la raison,
Et fait qu'un corps peut vivre de poison !
Que ton secours est grand, est admirable !
Que c'est une aide utile au miserable !

Et qu'à l'endroit mesme des animaux
Cette aide est propre à soulager les maux !
Par ce moyen, ô changement estrange !
L'anthipatie en amitié se change ;
Par ce moyen les cerfs et les lyons
Sans repugnance au joug nous allions ;
Par ce moyen nos bestes domestiques,

De l'aigre haine oubliant les pratiques.
Ne font qu'un plat, et repos sur repos
Dans le sommeil s'entreprestent le dos ;
Par ce moyen un homme sous les chaisnes
Semble en ce lieu triomfer de ses gesnes ;
Bref, par cet aide il souffre sans gemir,
Vit sans manger, travaille sans dormir,
Rit, chante, joue, et dans son banc endure
Le vent, le chaud, la pluye et la froidure,
Sans que la honte ou la rigueur du sort
Excite en luy le souhait de la mort.
Mais, ô l'honneur des graves secretaires,
Que de ces bords marins et solitaires
Ma main salue, et pour qui mon esprit
Passe en ma plume et forme cet escrit !
C'est trop parlé d'une matiere infame,
Et je craindrois de meriter la rame
Si plus long-temps j'entretenois tes yeux
Sur un sujet à moy-mesme ennuyeux.
Qu'y feroit-on ? le caprice m'emporte,
Et quelques-fois l'ardeur en est si forte,
Que tout ainsy qu'un coursier indonté,
De quelque coup brusquement irrité,

S’est veu souvent, malgré son propre maistre,
Aller hanir où tonne le salpestre,
Et l’engager aux perils evidents
Des belliqueux et nobles accidents,
D’où par bon-heur il revient plein de gloire,
Et fait après haut sonner sa victoire,
Quoy qu’en son ame il en donne au hazart
La plus illustre et la meilleure part :
Tel ce demon, ce superbe genie,
Picqué du tande la belle manie
Qui le saisit, le possede et l’esmeut,
Se precipite où l’aspre fougue veut,

Et m’engageent, contre mon dessein mesme,
En des desseins d’une hauteur extresme,
Où les dangers s’offrent de tous costez,
Où les honneurs aussy sont aprestez,
Me fait souvent, en despit que j’en aye,
Paroistre brave, essuyer mainte playe,
Et revenir le laurier sur le front
D’où je pouvois recevoir quelque affront.
Laissons-nous donc transporter à la verve,
Mais toutesfois d’un air qui se conserve
Dans l’agreable et le majestueux,
Et qui rapporte un plaisir fructueux.
Ne pense pas que, pour te faire rire,
En libres vers j’aille icy te descrire
Les Catalans, ces terribles poulets,
Leurs grands chapeaux, leurs estranges colets,
De leurs habits la matiere et la forme,
De leurs moitiez le guard’infant enorme,

Leurs actions, leurs coustumes, leurs mœurs,
Ny de leur foy les bizarres humeurs ;
Ne pense pas que je vueille depeindre
Leurs lits infects, au sommeil mesme à craindre.
Ny de leur table et de ses beaux ragousts
L'appareil chiche, ou soit aigre ou soit dous.
Quand j'ay tout veu, je trouve, à le bien prendre,
Que peu de chose au monde est à reprendre,
Et que l'usage en chaque nation
Porte avec soy son approbation.
Qu'il ne soit vray, je t'en donne un exemple
Assez plausible, assez fort, assez ample
Pour le prouver et faire consentir
Qui sur ce point m'oseroit desmentir.

:L'œil peut-il voir rien de plus ridicule
Qu'un de nos preux à la taille d'Hercule,
Avec sa teste, autresfois non à luy,
Teste qu'on oste et serre en un estuy,
Teste de poil qui, de poudre couverte,
Assez souvent couvre une teste verte,
Et couvre encore et laine, et soye, et lin,
De plus de fleur qu'il n'en sort d'un moulin,
Et que tant d'art, faut de soin accompagne,
Que si l'honneur d'estre fait grand d'Espagne
À l'ajusté se daignoit mesme offrir,
Je ne croy pas qu'il voulust le souffrir ?
Est-il enfin quelque objet plus estrange
Que de le voir mandier la louange
De la beauté, des graces, des appas ?
Que de le voir, mesme dans le repas,

Pour contempler et ses lys et ses roses,
Faire partout miroir de toutes choses,
Et, sans respect ny des roys ny des dieux,
Insolemment se poignet eu tous lieux ?
Que de le voir, dis-je, mettre en usage
La mousche feinte en son fade visage

Que de le voir traisner ses beaux canons,
Ses pointcouppez à cent sortes de noms,
Qui, sous l'amas de six rangs d'esguillettes
Dont les fers d'or brillent comme paillettes,
À cent replis bouffent en s'eslevant
Sur le beau cuir apporté du levant ;
Et pour marcher font qu'à jambe qui fauche
Il meut en cercle et la droite et la gauche,
Non sans hazard de maint casse-museau,
Peine bien deue au miste damoiseau !
Bref, qui voudroit esplucher bien nos modes,

Nos vestemens, nos gestes, nos methodes,
Qu'est-ce, ô l'amy ! que tous les estrangers
Ne diroient pas en nous disant legers ?
Et cependant, à nous autres qui sommes,
À nostre advis, les plus parfaits des hommes,
Nos manteaux courts, nos bottes aux pieds Ions,
Aux bouts lunez, aux grotesques talons ;
Nos fins castors qui du divers Prothée
Semblent avoir l'inconstance empruntée,
Tantost pointus, tantost hauts, tantost bas ;
Le simple tour de nos simples rabas,

Notre façon d'estaler sur les hanches
L'exquise toile, ainsi qu'au bout des manches ;

D'ouvrir en foux par devant, en hyver,
L'habit qui vient du mouton ou du ver,
Pour faire voir, ô mole bagatelle !
Le vain esclat d'une large dentelle
Riche à merveille et dressée à ravir,
Termes proprets dont il se faut servir ;
Nos sots pourpoints, nos brimbalantes chausses,
Nos beaux rubans que salissent nos sauces,
Et tout le reste, en ce genre compris,
Flattent nos yeux et duppent nos esprits.
Voilà pourquoy je renonce à la veine
Qui, moins d'aigreur que de caprices pleine,
M'a fait passer, sinon pour mesdisant,
Pour satirique agreable et cuisant ;
Non que je vueille abandonner la guerre
Que tout mortel, tant qu'il est sur la terre,

Doit faire au vice avecque fermeté
Sous l'estendard de la severité,
Mais pour drapper desormais les coustumes,
Pour en grossir desormais des volumes,
Belles ou non, je m'en garderay bien,
Et fay serment de n'y censurer rien.
Tout au contraire, il m'entre en la pensée,
Si vers le Nort ma fortune est poussée,
Si la Vistule à mes yeux se fait voir,
Comme le ciel m'en a donné l'espoir,
De me vestir, en noble et fier Sarmate,

D’un beau velours dont la couleur esclate,
Qui grave et long, sur un poil precieux,
Rende mon port superbe et gracieux ;
D’armer mon flanc d’un courbe et riche sabre,
De m’agrandir sur un turc qui se cabre,
De transformer mon feutre en un bonnet
Qui tienne chaud mon crane razé net,
De suivre en tout la polonoise mode,
Jusqu’à la botte au marcher incommode,
Jusqu’aux festins où tu dis qu’on boit tant,
Et dont l’excès m’estonne en me flatant ;
Bref, jusqu’aux mœurs, et mesme je m’engage
Jusqu’à ce point d’apprendre le langage,
De le polir, de m’y traduire en vers
D’un stile haut, magnifique et divers ;
Si que de tous, en la cour florissante
De nostre reine adorable et puissante,
Et pour qui seule au monde je nasquy,
Je sois nommé le gros Saint-Amantsky.
Quand tu m’auras, par quelque heureuse voye,
Fait accorder ce grand sujet de joye,
Et que sa bouche, où luisent tant d’atraits,
Où les rubis vivent en leurs portraits,
Aura formé le cher mot où j’aspire,

Cher mot à moy bien plus, cher qu’un empire,
Et dont l’attente et m’ennuye et me plaist,
Et par l’espoir m’affame et me repaist,
J’yray soudain, à ces douces nouvelles,
Plus promptement que si j’avois des ailes,
Revoir la Seine aux bords tous defleuris

De ne voir plus louise dans Paris ;
J'yray descendre en l'aymable demeure
Du rare abbé qui languit et qui pleure
Pour mesme cause, et de qui la vertu
Contre son dueil en vain a combatu.
Tu m'entens bien, c'est en peu de paroles,
Le grand, le bon, le genereux Maroles,
Qui par sa plume, et par ses hauts discours,
Ravit les cœurs, et s'acquert tous les jours
Tant de renom, tant d'estime et de gloire,
Que feu son pere, admirable en l'histoire,
N'en eut pas tant, lors qu'en ce grand duel,
Pour l'ennemy dur, tragique et cruel,
Sa main poussa l'horrible coup de lance
Qui, d'une roide et brusque violance,
Le fier armet perça de part en part,
Et du triomfe honora son rempart.
Ainsi, party d'un arc avec justesse,
L'ailé roseau, qui bruit en sa vitesse,
Va transpercer par un effort aise
Le fresle blanc en un but opposé :
Ainsy plustost un aigu trait de foudre

Perce une vitre et la reduit en poudre
Quand, dans l'humide et bruslante saison,
Par la fenestre il entre en la maison,
Y va percer quelque orgueilleuse teste
Qui despitoit l'orage et la tempeste,
Et de droit fil, avec sa pointe d'or,
Perce en sortant une autre vitre encor.
Mais je m'esgare en mes belles saillies :

C’est trop d’ardeur pour des muses vieillies ;
Retournons donc chez cet homme excellent
Qui pour louise a le cœur si dolent.
Après la vive, après la longue estreinte
D’une embrassade et joyeuse et sans feinte,
Après cent mots et francs et gays aussy,
J’yray de là voir la nimphe d’Issy,
L’aymable nimphe et si noble, et si rare,
Dont la sagesse est un celebre phare,
Qui, dans la nuit du temps deffectueux,
Fait un beau jour de rayons vertueux,
Et sert de guide au sexe qu’on adore
Pour en former d’autres phares encore,
Le retirant des flots des passions
Par la splendeur de ses perfections.
De ma venue elle sera bien aise ;
Et comme au monde il n’est rien qui luy plaise
Ny qui la touche à l’esgal des esprits
Qui de l’honneur sont ardemment epris,
Et qui sur tout l’entretiennent sans cesse
De nostre grande et divine princesse,
D’un doux accueil elle m’honorera,
Et de Pologne aussy-tost parlera,

M’en fera voir quelque royale lettre
Qu’en son beau sein l’estime luy fait mettre,
Ne voulant pas serrer en moindre lieu
Un bien divin qu’où regne encore un Dieu ;
Puis, m’invitant d’une affable maniere
À voir tracer une nouvelle orniere
De son beau char, tiré par six chevaux

Qui des chemins dontent tous les travaux,
M'enmenera, sur le sable et sur l'herbe ;
En son palais et rustique et superbe,
Où nous verrons un corps dont la vigueur
Presque d'un siecle a vaincu la longueur,
Où nous verrons la vieillesse honorable
Du bon Lisis, dont le front venerable
Cent et cent fois a sous le firmament
Veu changer tout, horsmis son jugement,
Et qui, fuyant l'indigne multitude,
Pourroit jouir en cette solitude
D'un heur parfait, si, sain et sans deffaut,
En luy le bas correspondoit au haut.
Nous yrons voir ces obscures allées
Qui, pour l'honneur d'avoir esté foulées
Des nobles pieds de ce celeste objet
Que nos discours auront pour seul sujet,
Nous raviront, nous plairont plus sans doute,
Que ne feroit l'estincelante route
Par où la Fable asseure que les dieux
Viennent en terre et remontent aux cieux.
Nous connoistrons ce bel air, cette grade
Qu'imprime et laisse en quelque endroit qu'il passe
Cet abregé des plus riches tresors
Qui facent luire et l'esprit et le corps.
Aussy ne veux-je autre guide, autre addresse,
Pour aller voir cette auguste maistresse,
En son haut trosne où sa fortune rit,

Que de me rendre au sentier qu'elle prit
Quand, dans la pompe et dans l'esclat de reine,

Elle quitta l'inconsolable Seine,
Qui s'arrachoit ses cheveux de roseaux,
Et de ses pleurs enfloit ses propres eaux ;
Sachant de plus, par le rapport fidelle
Des doux zephirs qui furent avec elle,
Et, dans l'hyver, firent en son chemin
Croistre l'œillet, la rose et le jasmin,
Qu'en tous les lieux qu'elle orna de sa veue,
De tant d'amours et de charmes pourveue
(Miracle estrange, et qui pourtant a moy
Est de facile et de plausible foy),
Il est resté je ne sçay quoy d'aymable,
De lumineux, de doux, d'inexprimable,
De vif, de pur, d'odorant et de beau,
Qui tireroit mon ame du tombeau,
Et me pourroit guider en Varsovie
Pour aller là, de ma seconde vie,
Remercier l'illustre deité
Dont les seuls pas m'auroient ressuscité.
Mais, mon très-cher, avant que je me rende
Au beau chemin que ma gloire demande,
Avant qu'au gré du voyage permis
Pour voir les dieux je quitte les amis,
J'yray revoir une belle voliere,
D'une façon rare et particuliere,
Où les oyseaux dans la captivité
Ont toutesfois une ample liberté,
Et, croyans estre en leurs propres boccages
Après l'horreur de leurs estroittes cages,
Poussant leurs airs sous l'air à descouvert,

De vol en vol sautent de vert en vert,
Se font l'amour, s'appellent, se respondent,
Sont dispersez, se joignent, se confondent,

Puis seuls à seuls, et faisans les cruels,
Charmant les yeux de leurs petits duels.
Tantost ensemble, et privés et farouches,
Ils viennent prendre ou des vers ou des mouches
Qu'à leur beau bec offre une chere main,
Et puis des doigts se desrobent soudain
Pour les porter à leur douce nichée
Dans les rameaux evidente et cachée,
Que ce regal esmeut et resjouit,
Et dont enfin sa tendre faim jouit ;
Tantost, pendus au fil qui les enserre
Et qui par haut regne sur le parterre
D'un beau jardin où tiennent lieu de fleurs
Des vifs tresors de leurs riches couleurs,
Mille plaisirs ilz donnent et reçoivent ;
Ils branlent l'aile, et, bien qu'ils s'apperçoivent
De leur prison par un fil mis sur eux,
De voir le ciel ils s'estiment heureux ;
Tantost dans l'onde, où brille leur image,
Noyans leur soif et baignans leur plumage,
Ils meurent d'aise, et pensent en ces eaux
Sein contre sein baiser d'autres oyseaux ;
Tantost surpris d'une approche indiscrets
Qui les effraye en leur loge secrette,
Ils gagnent l'air d'un vol pront et bruyant,
Et tout le gros alarment en fuyant ;
Tantost en file ils passent et repassent,

Tantost en globe à l'instant ils s'amassent,
Et font ainsi tout autour des buissons
Un tourbillon de plumes et de sons.
Bref, j'ay trouvé la voliere si belle,
Que sur le lieu j'en prendray le modelle,
Et suis certain qu'il ne desplaira pas
Au grand objet où viseront mes pas.
Pleust aux bons dieux qu'il fust aussi facile

De luy porter en son grand domicile
Des doux muscats, des figues, des melons,
Qui font ycy la gloire des valons !
Pleust au soleil, qui de ces fruits est l'ame,
Que je luy pusse envoyer de sa flame
Pour embellir de nobles orangers
Ses champs, ses bois, ses parcs et ses vergers !
Mais qu'ay-je dit ? D'erreur je suis coupable :
Son œil divin, son bel œil, est capable
D'en faire naistre avec le moindre effort,
Et de produire un midi sous le nort.

De ces larges canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves.

Lugubres monumens d'une eternelle gloire

Lugubres monumens d'une éternelle gloire,
Marbres que l'art fait vivre à l'honneur de la mort,
Durs et tendres tesmoins d'un lamentable sort
Qui rend un beau succez funeste à la mémoire ;

Pierres de qui l'amas forme une pompe noire,
Où la pieté brille, où la vaillance dort ;
Grands trésors de sculpture, où, par un noble effort,
Le fer industrieux a r'animé l'histoire ;
Merveilles qu'on descouvre en ce riche cercueil,
Où l'albastre gémît, où le jaspe est en dueil,
Que vous reparez bien un insigne dommage !
Gesvres revoit le jour, à tort nous en doutons,
Et vous me semblez dire, en son auguste image :
Si nous l'avons tué, nous le ressuscitons.

Gracieuse Santé, déesse de la vie

Gracieuse Santé, déesse de la vie,
Qui tiens seule en ta main le sceptre des appas,
Avance vers le Nort tes secourables pas,
Avecques tous les biens dont ta gloire est suivie.
Un zele ardent et juste en larmes t'y convie,
Pour de l'honneur du trosne esloigner le trespas ;
Hymen y joint ses vœux : ne les refuse pas,
Ou l'on t'accuseroit et de haine et d'envie.
Ce dieu des saints liens n'attend plus qu'après toy
À renouer Louise, à faire sous sa Ioy
D'une royale sieur une royale espouse.
Consens au grand destin de cette autre Junon ;
Exauce un Jupiter ; vaincq la Parque jalouse,
Et sur l'azur du pôle en or luira ton nom.

Qu’on ne compare point les troubles de la Seine

Qu’on ne compare point les troubles de la Seine
À ceux de la Tamise, où l’orgueil mesme agit ;
C’est un fleuve brutal qui sans cause mugit,
Mais l’autre avec raison murmure en voix humaine.
Paris ayme le roy, Paris ayme la reyne ;

Son auguste sénat pour leur bien le régit ;
Et mon œil est trompé si sa nef ne surgit
Dans le port où la gloire est promise à la peine.
Ces rebelles complots de ligue, d’union,
N’y ressuscitent point la perfide Enyon
Qui fit du dernier siècle un siècle d’insolence.
On n’y voit point frémir cette rage d’enfer,
Et Themis aujourd’huy, dans sa propre balence,
Pour deffendre son droit peze son propre fer.

Que me viens-tu de dire, estrange Renommée ?

Que me viens-tu de dire, estrange Renommée ?
As-tu bien avec soin remarqué les objets ?
Un roy si bon, si doux, si juste en ses projets,
Voir son dernier espoir s’exhaler en fumés !
Un roy voir sous les fers sa grandeur opprimée !
Un roy se voir juger par ses propres sujets !
Par des hommes sans nom, vils, infâmes, abjets,

Qui sur leur tribunal n'ont qu'une rage armée,
Un roy passer ainsy du trosne à l'eschafaut !
Faire un si dur chemin, un si tragique saut !
Ha ! c'est un coup du sort que je ne puis comprendre.
Mon esprit suspendu se confond en ce lieu,
Et toute la raison que tu m'en sçaurois rendre
C'est qu'on ne peut sonder les abysmes de Dieu.

Voycy, princes, voycy l'estonnante victime

Voycy, princes, voycy l'estonnante victime ;
Voycy l'enorme affront fait à la royauté ;
Voycy dans le tombeau Charles décapité
Par une main qui tient tout sceptre illegitime.
Tous les crimes du monde, assemblez en un crime,
N'ont rien de comparable à cette impieté,
Et tous les mots sanglans d'horreur, d'atrocité,
Sont des termes flateurs quand il faut qu'on l'exprime.
Irritez-vous, mortels ; liguez-vous, potentats ;
Fondez sur cet estat avec tous vos estats ;
Faittes par tout la paix pour luy faire la guerre.
Ne pardonnez à rien ; il n'est point d'innocent,
Il n'est point de cœur juste en toute l'Angleterre :
On commet le peché lors que l'on y consent.

Ci-gist le corps tronqué d'un prince miserable

Ci-gist le corps tronqué d'un prince miserable
Qui, vray martyr des roys, sous un temps furieux,
Rendit par sa prison l'infamie honorable,
Et par son noble sang l'eschafaut glorieux.
En cet acte cruel, long et misterieux,
Fairfax donna le coup, ce monstre inexorable.

Qui l'aurait jamais dit, ô passant curieux !
Que ce corps de son chef eust esté separable ?
Cependant ce bourreau, pour faire agir sa main,
Voilant aux spectateurs ce qu'il avoit d'humain,
Massacra ce grand roy que l'horreur environne ;
Et pour rendre ce crime encor plus solennel,
Ce chef, qui porta l'or d'une triple couronne,
Couronna mesme un fer honteux et criminel.

Au Lecteur

Ccomme il est de la puissance des roys d'ennoblir quiconque il leur plaist de leurs sujets, ainsi a-t'il plu à Apollon, roy du Parnasse, d'ennoblir le pauvre petit Triolet, pour avoir chanté en sa présence, sur le théâtre d'Helicon, quelque chose au dessus de sa portée ordinaire. Mais, comme les gentilshommes ont leurs lacquais qui les devancent on qui les suivent, ainsi ces nouveaux nobles que je te donne ont-ils les leurs, et tu les verras accompagnez de quelques uns de leurs pareils mesmes, qui ne peuvent

prétendre à leur qualité, parceque je ne l'ay pas voulu ou que la matière ne l'a pas requis. Ce nom de Triolet leur a esté donné, à ce que je pense, tant a cause qu'ils se chantoyent à trois, à la manière des vieux trios de nostre scène comique, qu'il cause du vers qui s'y repette par trois fois et des trois rimes qui en composent le milieu. C'est un jeu de la Muse où il y a des tours de souplesse et de passe-passe qui ne sont pas tant faciles à faire qu'on s'imagineroit bien, pourveu que l'on y garde l'ordre que j'ay observé en ceux-cy, je veux dire qu'il y ait tousjours un sens contenu et achevé dans chaque triolet sans les répétitions, qu'elles y r'entrent de bonne grâce par quelque mot, et qu'elles n'y soient ny absolument nécessaires ny absolument inutiles ; autrement, il n'y a ny gentillesse ny esprit, et j'en dirais bien davantage si le sujet en valoit la peine. Au reste, dans cette histoire trioletique de ce qui s'est passé à Paris durant ces mouvemens, où l'indisposition m'avoit réduit a une neutralité forcée, tantost c'est moy qui parle, tantost c'est le tiers et le quart, tantost c'est le bourgeois qui dit de bons mots à sa mode, tantost il y a quelque suite, et tanstot il n'y en a point du tout. Que si, contre mon dessein, il s'estoit glissé quelque hérésie d'Estat, je la désavoue ; je suis tout prest de m'en rétracter, et me sousmets ingénument à la censure de ceux qui en sont les justes et veritable correcteurs. Adieu.

Encor, si j'estois sain, je prendrois un espieu ;
Mais je languis d'un mal qui l'os me cauterise.

Les nobles Triolets

Pour construire un bon triolet,
Il faut observer ces trois choses,
Sçavoir que l'air en soit folet,
Pour construire un bon triolet ;
Qu'il r'entre bien dans le rolet,
Et qu'il tombe au vray lieu des pauses ;
Pour construire un bon triolet
Il faut observer ces trois choses.
Ceux d'Albiran m'ont chatouillé,
J'en ay la ratte espanouye ;
Jusqu'en mon timbre tout brouillé
Ceux d'Albiran m'ont chatouillé ;
D'ennuy me voilà despouillé
Par leur gentillesse inouye ;
Ceux d'Albiran m'ont chatouillé
J'en ay la ratte espanouye.
Puis qu'il n'est point de mardy-gras
Il ne sera point de caresme ;
Je n'en feray jour en mes dras
Puis qu'il n'est point de mardy-gras ;
Je veux me refaire le bras,
En deust crever le jeusne mesme;
Puis qu'il n'est point de mardy-gras,
ll ne sera point de caresme.

La riviere, avec sa hauteur,
A fait un desordre incroyable ;
Tout craint, en son cours destructeur,
La riviere avec sa hauteur ;

Et j'en voy, d'un œil scrutateur,
Le pont Rouge et quelqu'un au diable ;
La riviere, avec sa hauteur,
A fait un desordre incroyable.
On a veu noyer des poissons,
Ce m'a dit Perrette la fauve ;
Ouy, dans sa rue en cent façons
On a veu noyer des poissons ;
Il s'en est pris sans hameçons
Qui sembloient crier : Sauve ! sauve !
On a veu noyer des poissons,
Ce m'a dit Perrette la fauve.
À force d'estre soufreteux,
Les quatre mendiants nous manquent ;
Plusieurs ont l'air maigre et honteux
À force d'estre soufreteux.
Voire en ce temps calamiteux.
Les Celestins mesmes s'esflanquent ;
À force d'estre soufreteux,
Les quatre mendiants nous manquent.
Il n'est ny figue ny raisin,
Il n'est amande ny noizette ;
Chés l'espicier nostre voisin
Il n'est ny figue ny raisin,
On a vuidé le magasin.
Quoy qu'en rapporte la Gazette,
Il n'est ny figue ny raisin,
ll n'est amande ny noisette.
Du ris, helas ! il n'en est plus,

Soit avec ou sans equivoque ;
Pois, febve et lentille ont fait flus.
Du ris, helas ! il n'en est plus ;
J'en voy pleurer jusqu'aux reclus.
Ne croyez pas que je me moque.
Du ris, helas ! il n'en est plus,
Soit avec ou sans equivoque.
Foin et paille sont achevez,
On n'en treuve pas pour un double ;
D'avoine nous sommes privez.
Foin et paille sont achevez ;
Mes chevaux s'en sont mal trouvez.
Cela me despite et me trouble.
Foin et paille sont achevez,
On n'en treuve pas pour un double.
On pourra manger de la chair,
Les curez l'ont permis au prosne ;
Cela fait rire le boucher,
On pourra manger de la chair ;
Dieu sçait comme il la vendra cher
Quand il se verra sur son trosne !
On pourra manger de la chair,
Les curez l'ont permis au prosne.
De l'asne du catholicon
Revivra peut-estre l'histoire ;
On en rira sur le bacon
De l'asne du catholicon,
Et l'on vuidera le flacon
Se rafraischissant la memoire.

De l’asne du catholicon
Revivra peut estre l’histoire.

:Un pain qui couste deux escus !
Ha ! ma foy, c’est un mauvais ordre.
La peste creve le blocus !
Un pain qui couste deux escus !
Recompensons-nous sur Bacchus,
Puis qu’à Cerès on n’ose mordre.
Un pain qui couste deux escus !
Ha ! ma foy, c’est un mauvais ordre.
Dès qu’il vient du grain au marché,
Il est aussy-tost invisible ;
Pour le grand tout est ensaché
Dès qu’il vient du grain au marché ;
Et, comme à tout autre peché,
À l’uzure tout est loisible,
Dès qu’il vient du grain au marché,
Il est aussy-tost invisible.
Les commissaires des quartiers
Ont part à la regraterie ;
Ils font leur bourse des setiers,
Les commissaires des quartiers ;
Les orfevres sont leurs pintiers ;
Ils ont de bonne argenterie.
Les commissaires des quartiers
Ont part à la regraterie.
Quelque chose qu’on m’en eust dit,
Je n’aurois jamais creu ce siege ;
Mon cœur en est tout interdit,
Quelque chose qu’on m’en eust dit.

Je n'y donnois point de credit ;
Cependant je suis pris au piege.
Quelque chose qu'on m'en eust dit,
Je n'aurois jamais creu ce siege.
Si j'avois esté bon devin

J'eusse bien-tost plié bagage ;
Je humerois l'air poitevin
Si j'avois esté bon devin,
Et, pour avoir et pain et vin ;
Mes gregues n'yroient pas en gage.
Si j'avois esté bon devin
J'eusse bien-tost plié bagage.
Ce gouverneur que j'ayme tant
Au point du jour troussa ses quilles ;
ll ne me put voir en partant,
Ce gouverneur que j'ayme tant ;
Or près de l'onde, au sein flottant,
Je croyr qu'il cherche des coquilles.
Ce gouverneur que j'ayme tant
Au point du jour trousse ses quilles.
Le diable emporte les tambours
Qui m'estourdissent la cervelle !
Dans la ville et dans les fauxbours,
Le diable emporte les tambours !
Ces maraux font tout à rebours
Avec leur main sotte et nouvelle.
Le diable emporte les tambours
Qui m'estourdissent la cervelle !
Ouy, je voudrais estre au Japon
Quand j'entens tout ce tintamarre ;

Ce n'est pas parler en fripon,
Ouy, je voudrois estre au Japon.
Mon hoste en renasque en jupon,
Et sa femme en hurle en simarre.
Ouy, je voudrois estre au Japon
Quand j'entens tout ce tintamare.
Au lieu de prier à l'autel,
On caquette à langue affilée ;

On chapitre monsieur un tel
Au lieu de prier à l'autel ;
Et de ce temps aspre et mortel
Chascune dit sa ratelée.
Au lieu de prier à l'autel,
On caquette à langue affilée.
Le cas se met sur le tapis
Dès que deux badauts sont ensemble ;
Soyent debout ou soyent accroupis,
Le cas se met sur le tapis ;
L'un dit : Tant mieux ; l'autre : Tant pis ;
Et moy je dy ce qu'il me semble.
Le cas se met sur le tapis
Dès que deux badauts sont ensemble.
L'espoir nous en est donc osté
De la foire et de ses negoces !
On perdra donc cette beauté !
L'espoir nous en est donc osté !
Et l'on verra d'un seul costé
Charlatans et bestes feroces !
L'espoir nous en est donc osté
De la foire et de ses negoces !

Chacun se trouve pris sans vert
En cette estrange conjoncture.
De Janus le temple est ouvert ;
Chacun se trouve pris sans vert.
C'est jouer à qui gaigne pert
Exposant tout à l'adventure.
Chacun se trouve pris sans vert
En cette estrange conjoncture.
Les partisans sont estonnez,
Ainsy que des fondeurs de cloches ;
De se voir par tout mal-menez
Les partisans sont estonnez ;
À bon droit, ils sont condamnez
De rendre gorge par les poches.
Les partisans sont estonnez
Ainsi que des fondeurs de cloches.
Pour m'eriger en amiral,
J'entens en amiral d'eau douce,
L'ordre a bien esté liberal
Pour m'eriger en amiral.
J'en rendrois grace au general ;
Mais on n'a pas joué du pouce
Pour m'eriger en amiral,
J'entens en amiral d'eau douce.
Il se voit en ce regne-cy
Bien des sottises d'importance !
J'en suis tout confus et transy ;
Il se voit en ce regne-cy,
Maistre Destin le veut ainsy
Pour exercer dame Constance,

ll se voit en ce regne-cy
Bien des sottises d'importance.
Que n'en disent les estrangers

De nostre horrible tripotage ?
Se peut-il voir plus de dangers
Que n'en disent les estrangers ?
Ha ! François ! Ha ! monstres legers !
Mais n'en disons pas davantage
Que n'en disent les estrangers
De nostre horrible tripotage.
Aux armes, ô pauvres bourgeois !
On trouve cent sujets de larmes ;
On meurt de froid au bout des doigts :
Aux armes, ô pauvres bourgeois !
Et Mars mesme, en son propre mois,
Met par force la main aux armes.
Aux armes, ô pauvres bourgeois !
On trouve cent sujets de larmes.
Par la mort de nos bons soudars
Nostre party souffre une injure ;
Nous replions nos estendars
Par la mort de nos bons soudars ;
Mais fussions-nous percez de dars,
Il ne faut pas pourtant qu'on jure :
Par la mort de nos bons soudars
Nostre party souffre une injure.
Lors que l'on parle de Clanleu,
Chascun aux plaintes je convie :
Quelle pitié de dire feu
Lors que l'on parle de Clanleu !

Il perdit la main et le jeu,
Et je voudrois perdre la vie.

Lors que l'on parle de Clanleu,
Chascun aux plaintes je convie.
La fin du brave Chastillon
À mon grand regret nous en paye ;
Elle est dure à maint bataillon
La fin du brave Chastillon,
Et sa belle, en noir cotillon,
La pleure à Saint-Germain-en-Laye.
La fin du brave Chastillon
À mon grand regret nous en paye.
Cette rare et triste beauté
Au desespoir s'en abandonne ;
Elle en est dans l'impiete
Cette rare et triste beauté,
Et non plus qu'au sort detesté
À soy-mesme elle ne pardonne.
Cette rare et triste beauté
Au desespoir s'en abandonne.
Pardonne-moy pourtant, Iecteur,
Si contre mes regles je peche ;
Ces vers sentent le grave autheur ;
Pardonne-moy pourtant, lecteur.

Je suis un habile docteur,
À mon propre mur je fay breche.
Pardonne-moy pourtant, lecteur,
Si contre mes regles je peche.
Je n'offence ny Dieu, ny roy,

Car devant eux je m'humilie ;
Peu le diront, comme je croy.
Je n'offence ny Dieu, ny roy ;
Je suis sage en despit de moy
Au beau milieu de ma folie ;
Je n'offence ny Dieu, ny roy,
Car devant eux je m'humilie.
Je ne me vante point ycy
D'estre homme, et grec, et philosophe ;
Quoy que plein d'un noble soucy,
Je ne me vante peint ycy ;
Je me connoy bien, Dieu mercy :
Si je ne suis de bonne estoffe,
Je ne me vante point ycy
D'estre homme, et grec, et philosophe.
Qu'un chascun l'imite en ses pas,
Le digne prelat de Corinthe ;
Bien que chez luy plus de repas,
Qu'un chascun l'imite en ses pas ;
Son fil ne nous manquera pas
Pour sortir de ce labyrinthe.
Qu'un chascun l'imite en ses pas,
Le digne prelat de Corinthe.
Si l'hyver nous estoit plus dous,
L'estat courroit bien plus de risque ;

Leopolde fondroit sur nous
Si l'hyver nous estoit plus dous,
Ou du moins, nous tastant le pous,
Sur un fort il prendroit sa bisque.
Si l'hyver nous estoit plus dous,

L’estat courroit bien plus de risque.
La neige conserve les lys,
Leur blancheur commune la touche ;
En nos jardins ensevelis
La neige conserve les lys ;
Ils n’en seront pas moins jolis.
J’en ay tousjours ces mots en bouche :
La neige conserve les lys,
Leur blancheur commune la touche.
Courage ! voycy des convois
Et de la Beauce, et de la Brie !
Cela tonne de vois en vois.
Courage ! voycy des convois !
Voisin, compere, tu le vois,
Enfin le bon Dieu nous abrie.
Courage ! voycy des convois
Et de la Beauce, et de la Brie !
Il vient avecques force veaux,
Force asnes chargez de farine,
Des choux, des oignons, des naveaux ;
Il vient avecques force veaux.
Ce nous seront des fruits nouveaux,
Dit une bonne pelerine.

Il vient avecques force veaux,
Force asnes chargez de farine.
On voit entrer de toutes pars
Quantité de bestes à corne ;
Porcs et moutons, aux champs espars,
On voit entrer de toutes pars ;
On en dance sur nos rempars.

Il ne faut donc plus estre morne :
On voit entrer de toutes pars
Quantité de bestes à corne.
Le capitaine, en les voyant,
Saute et rit sous son beau pennache ;
Il en a l'œil tout flamboyant.
Le capitaine, en les voyant,
Est d'un appetit foudroyant ;
ll dit : Bon, bon pour ma ganache.
Le capitaine, en les voyant,
Saute et rit sous son beau pennache.
Les braves Normans sont pour nous,
Ils ne s'en veulent point desdire ;
Ne craignons plus tigres ny lous,
Les braves Normans sont pour nous.
On en boira du sidre dous
À la grandeur de nostre sire.
Les braves Normans sont pour nous,
Ils ne s'en veulent point desdire.
Les rares chansons du Pont-Neuf
Espousent les rares libelles.
On les oit entre huit et neuf,
Les rares chansons du Pont-Neuf ;
Leur papier est moins blanc qu'un œuf,
Mais mon laquais les trouve belles.

Les rares chansons du Pont-Neuf
Espousent les rares libelles.
Pour maintenir sa liberté,
Paris souffre ses propres chaisnes ;
Il se porte à l'extremité

Pour maintenir sa liberté ;
Et, respectant la Majesté,
À sa bouche il lasche les resnes.
Pour maintenir sa liberté,
Paris souffre ses propres chaisnes.
Par ce juste et sage moyen
Aux Masaniels on fait la nique
Le chanoine ronfle en doyen
Par ce juste et sage moyen ;
Et chez le riche citoyen
On berne la terreur panique ;
Par ce juste et sage moyen
Aux Masaniels on fait la nique.
Quand on amene un espion,
On croit avoir fait des merveilles ;
On dit : Le vaillant champion !
Quand on amene un espion ;
C'est donner eschec d'un pion,
C'est meriter mille bouteilles.
Quand on amene un espion,
On croit avoir fait des merveilles.
Un courrier d'Espagne est venu,

Mais il ne tient rien, le faux draule ;
On va voir nostre cœur à nu.
Un courrier d'Espagne est venu,
Et tout sera bien-tost connu
Du costé de la vieille Gaule.
Un courrier d'Espagne est venu,
Mais il ne tient rien, le faux draule.
Il n'est plus, l'enfant incertain ;

Sa mort est seure et veritable ;
Soit la mere ou d'or ou d'estain,
Il n'est plus, l'enfant incertain ;

Il n'estoit ny bas, ny hautain.
Est-ce une chose lamentable ?
Il n'est plus, l'enfant incertain ;
Sa mort est seure et veritable.
Tous les grans semeurs de billets
Ont mal espandu leur semence ;
Ils n'ont pas cueilly des œillets
Tous les grans semeurs de billets,
Et pour leurs severes fueillets
Ils ont eu besoin de clemence.
Tous les grans semeurs de billets
Ont mal espandu leur semence.
Les maux croissent de jour en jour,
Les choses vont de pire en pire ;
En l'une comme en l'autre cour
Les maux croissent de jour en jour.
Garde quelque diable de tour
Au detriment de cet empire !
Les maux croissent de jour en jour,
Les choses vont de pire en pire.
Aux bons François des deux costez
La propre palme est une ortie ;
Les secours sont des cruautez
Aux bons François des deux costez ;

Mais Mars, en termes effrontez,
Dit : Qui bien ayme bien chastie.

Aux bons François des deux costez
La propre palme est une ortie.
Le mot d'ennemy se suspent,
On confond les leurs et les nostres ;
Dès qu'il eschape on s'en repent,
Le mot d'ennemy se suspent ;
Cependant est rougy l'arpent
Et par les uns et par les autres.
Le mot d'ennemy se suspent,
On confond les leurs et les nostres.
Battre celuy qui n'en peut mais,
Vrayment, c'est une belle affaire !
Il ne le faut plus desormais
Battre celuy qui n'en peut mais.
Soit pour un car, soit pour un mais,
La raison deffend de le faire.
Battre celuy qui n'en peut mais,
Vrayment, c'est une belle affaire !
Autant qu'un autre en sa maison,
Louys en la sienne doit estre ;
ll veut Paris, il a raison :
Autant qu'un autre en sa maison,
Et ce grand mot est de saison,
ll faut que le roy soit le maistre.
Autant qu'un autre en sa maison,
Louys en la sienne doit estre.
C'est assez, noble Parlement,
Faisons la paix, je vous en prie ;
Saint-Germain parle doucement.

C’est assez, noble Parlement.
Beuvons ensemble vistement ;
Aussy bien tout le peuple crie :
C’est assez, noble Parlement,
Faisons la paix, je vous en prie.
De peur d’estre en plus mauvais point.
Rendons-nous au roy qu’on adore ;
Je tremble sous mon vieux pourpoint
De peur d’estre en plus mauvais point.
Ne disons plus tant : Point, point, point ;
Clion vous en conjure encore.
De peur d’estre en plus mauvais point,
Rendons-nous au roy qu’on adore.
En doit-on esperer du bien.
De cette illustre conférence ?
Parlez, vous ne respondez rien ?
En doit-on esperer du bien ?
Chascun sera-t’il sur le sien ?
Y voyez-vous quelque apparence ?
En doit on espérer du bien
De cette illustre conference ?
Mais cela s’entend sans parler,
L’œil sert d’oreille en cette enqueste ;
Vostre voix le voudroit celer,
Nais cela s’entend sans parler.
Tout yra bien, il faut baler,
Vous en respondez de la teste,
Mais cela s’entend sans parler,
L’œil sert d’oreille en cette enqueste.
Avec les grimaces d’esprit

Fardez-vous point ce qui se couve ?
Le siecle cet art nous apprit,
Avec les grimaces d'esprit ;
La morale vous en reprit,
Mais la politique l'approuve.
Avec les grimaces d'esprit
Fardez-vous point ce qui se couvre ?
Non, non, fideles deputez,
Le vray s'estale en vostre mine ;
À tout de l'œil vous repartez :
Non, non, fideles deputez.
Les bons frondeurs sont bien traitez.
Et l'on ne craint plus la famine.
Non, non, fideles deputez,
Le vray s'estale en vostre mine.
Nostre olive est nostre laurier,
La paix triomphe de la guerre ;
Adieu le fol aventurier,
Nostre olive est nostre laurier ;
Adieu le bruit de l'armurier,
Puisque l'on chante au son du verre.
Nostre olive est nostre laurier,
La paix triomphe de la guerre.
Quand l'an qui court se fermera
J'ouvriray mon douziesme lustre.
J'ignore ce qu'on tramera
Quand l'an qui court se fermera ;
Mais je sçay qu'à qui rimera
Je pourray passer pour illustre.

Quand l'an qui court se fermera
J'ouvriray mon douziesme lustre.

Du monde que j'ay veu partout,
Ma foy, je ne sçay plus que dire ;
Parlons-en pourtant jusqu'au bout
Du monde que j'ay vau partout.
L'un est....., l'autre me..... ;
L'un me fait pleurer, l'autre rire.
Du monde que j'ay veu partout.
Ma foy, je ne sçay plus que dire.

Chanson sur l'air : Il a battu son petit frère, par M de Sévigné, sur Tancrède, à M de Rohan.

Ouy, vous étiez de la partie
Lorsque l'on fit cette sortie.
Et l'on peut dire avec raison
Que pour terminer cette affaire
Vous payâtes la garnison
Qui tua votre petit frère.

« Il court ici un bruit que l'on a semé quelque billet dans la chambre du cardinal Mazarin, qui contient ces paroles : « Vous estes prié d'assister aux convoy, service et enterrement de feu monseigneur l'eminentissime cardinal Mazarin. » Il me semble que ces gens-là sont bien hardis ; je ne voudrois point m'exposer a un tel hazard : il n'en peut arriver que du mal. »

Rare et fameux abbé, qui sur tout l'univers

Rare et fameux abbé, qui sur tout l'univers
Avec un soin moral exerces ton estude,
Et dont l'ame heroïque et la franche habitude
Reparent les deffauts de ce regne pervers,
Verrons-nous ycy-bas cent changemens divers,
Soit au particulier, soit dans la multitude,
Sans qu'il arrive enfin quelque vicissitude
Favorable aux besoins des grands forgeurs de vers ?
L'or et les diamans brillent dans leurs ouvrages ;
Ils morguent, en discours, les indignes outrages
Du temps, de la fortune et de l'adversité ;
Cependant, en effet, ces messieurs les sublimes,
Parmy leurs vains tresors sachent de pauvreté,
Et les plus gras d'entr'eux ne sont riches qu'en rimes.

Qui diantre auroit pensé que la guerre en ce lieu

Qui diantre auroit pensé que la guerre en ce lieu
Eust allumé sa torche aux glaces de la bise ?
À Paris un blocus ? ô l'estrange surprise !
J'ensuis aussy penaut qu'un coche sans essieu.
Encor, si j'estois sain, je prendrais quelque espieu ;

Mais je languis d'un mal qui l'os me cauterise,
Et pourrois triompher aux portes d'une eglise,
Montrant en pauvre diable une jambe de Dieu.

Illustre et cher Bruslon, cœur que ma peine touche,
Je ne puis plus pourtant faire la femme en couche
Dans le jeusne forcé dont j'ay suby les lois ;
Et malgré les douleurs que je souffre en ce membre,
La faim, qui, comme on dit, chasse le loup du bois,
Obligera le mien à sortir de ma chambre.

Le vol nocturne

La nuit derniere, ayant la pance pleine
Du bon piot que j'ay tousjours chery.
Sur mon gousset on a fait la soury,
Le desenflant de sa gloire mondaine.
Cette action cauteleuse et vilaine
De mon tresor le fonds jaune a tary,
Et le beau lustre en est si desfleury
Que mon pauvre œil le reconnoist à peine.
Il est bien vray que j'en tenois un peu ;
Et que, pour m'estre eschauffé sur le jeu,
Je suis au bout de ma philosophie.
Dieux, qui voyez qu'on m'excroque en dormant
Auquel de vous faudra-t'il qu'on se fie,
Puis que Bacchus a trahy Saint-Amant ?

Sur le mesme vol

Je n'aymois gueres l'Angleterre,
Mais je l'ayme aujourd'huy bien moins,
Et voudrais voir en tous ses coins
Luire le flambeau de la guerre.
C'est un vray pays à catherre ;
Le ciel n'y pleut que sur des foins,
Et les plus agreables groins
Y rottent à l'ombre du verre.
Ce n'est pas que je sois fasché
D'y voir le beau sexe entaché
Du vice de l'yvrougnerie ;
Mais c'est que j'enrage en mon cœur
D'y trouver ma bourse tarie
Pour avoir pris trop de liqueur.

Le Barberot, caprice

J'ay mis aujourd'hui ma vie
Entre les mains d'un Anglois,
Et j'ai cru plus de cent fois
Qu'elle alloit m'estre ravie.
Un barberot maladroit,
Me charcutant par l'endroit
Où s'entonne le breuvage,
Vers l'onde au morne rivage
M'a presque envoyé tout droit.
Jamais horrible fantosme

Ne me donna tant d'effroy ;
Jamais aucun tant que moy
Ne s'en dut plaindre à saint Cosme.
Ce tiercelet d'assassin,
Propre comme un marcassin
Qui parmy l'ordure grongne,
A fait, pour laver ma trongne,
D'un pot de chambre un bassin
Sans estaler en bel ordre
Bons peignes, ni bons ciseaux,

Mon roy des vilains museaux
À l'ouvrage a voulu mordre.
Un vieux haillon de mouchoir,
Fidèle amy du tranchoir,
Et tout tacheté de sausses,
Dans la fente de mes chausses
La lessive a laissé choir.
La puante savonnette
Dont le ladre m'a servy
Me honnissoit à l'envy
De l'eau qui n'estait point nette.
Ses doigts, qui m'ont fagotté,
Surpassoyent en aspreté
Ceux d'un meneur de charrue,
Et mainte noire verrue
En relevoit la beauté.
Quiconque a veu la peinture
D'un singe qui raze un chat
Peut avecques du crachat
Nous peindre en cette posture.

Mes petits yeux, estonnez.
Par des regars contournez
Lorgnoyent mon tondeur de laine,
Et le musc de son haleine
Me faisoit tordre le nez.
D'une jambette esbrechée,
Comme d'un vil Jean-Flactin,
Ce faux et sale mastin
M'a la gorge de-hachée.
En ce moment, j'avois beau
Jurer sur un escabeau
Dont l'assiette estait desjointe,
Il poussoit tousjours sa pointe,
Et rioit de mon tout beau.

Mais s'a bien esté le pire
Quand ce Précontat d'enfer
A fait approcher le fer
Des trous par où je respire :
Mes moustaches au poil vieux
Le disent à tous les feux
D'une façon misérable,
Et leur orgueil vénérable
Ne menace plus les cieux.
Las ! elles s'en vont en poudre
Dès que j'y porte les doigts.
Et sentent comme autrefois
Phlegre sentit sous la foudre ;
Les bigottes des mutins.
Aux fiers membres gigantins,
Qui grillerent dessus l'herbe,

En leur dessein trop superbe
Eurent les mesmes destins.
Quand je voy mon pauvre garbe
Si matement accoustré,
Je voudrois estre chastré,
Et donne au diantre la barbe ;
Je dis que nature a tort
Se m'avoir chargé si fort
De cette bourre inutile,
Et clabaude en pietre stile
Des humains et de leur sort.
Courage ! il faut que j'imite
Neuf-Germain par le menton,
Laissant croistre ce coton

Comme feroit un hermite ;
Il faut que doresnavant
Il m'ombrage le devant
Et me vienne jusqu'aux cuisses,
Afin que parmy les Suisses
On me revere en beuvant.
Ha ! qu'il vaudrait bien mieux estre
Avec eux le verre au poin
Que de prendre ycy le soin
Et du ministre et du prestre !
Qu'il vaudroit bien mieux, sans dez,
Crier masse en possedez,
Au moins avecques des hommes,
Que d'estre comme nous sommes
Parmy des oysons bridez !
Je pers tout en Angleterre,

Poil, nippes et liberté ;
J'y pers et temps et santé,
Qui vaut tout l'or de la terre ;
J'y perdy mon cœur, que prit
Un bel œil dont il s'eprit,
Sans espoir d'aucun remede ;
Et je croy, si Dieu ne m'ayde,
Qu'enfin j'y perdray l'esprit.
Brave prince dont la gloire
Vole par tout l'univers,
Voy de mes malheurs divers
L'estrange et falote histoire :
Je n'ay pas un quart d'escu,

La tristesse m'a vaincu,
Je ne fay plus rien que geindre,
Et, pour m'achever de peindre,
Un froncle me vient au cu.

Épigramme à Phyllis

Si je fuy tes beaux yeux, c'est avecques raison ;
Mes jours entrent desjà dans l'infirme saison
Où l'homme pour l'amour n'a plus rien d'estimable
En vain donc, ô Philis ! tu me veux enflamer :
Car, comme il faut aymer tant que l'on est aymable,
Quand on n'est plus aymable il ne faut plus aymer.

Épigramme sur une servante

Pour me servir boire et manger,
Je n'ay qu'une souillon plus laide que le diable ;
J'ay tousjours à mes yeux cet objet effroyable,
Et, ce qui me fait enrager,
C'est qu'elle est bonne et serviable,
Et qu'elle pense m'obliger.

On dit de l'affaire du temps (Épigramme)

On dit de l'affaire du temps :
Elle n'est pas encore meure ;
L'issue en ce lieu j'en attens
Ma crainte ne se peut guerir,
Quelque espoir dont on la nourrisse,
Et j'ay peur que tout ne pourrisse
Auparavant que de meurir.

Épigramme endiablée sur Fairfax

Je crois qu'il doit bien estre en peine,
L'execrable tyran qui preside aux enfers,
Quand, dans les feux et dans les fers,
ll songe au noir objet des foudres de ma haine.
Son vieux sceptre enfumé tremble en sa fiere main ;
Il redoute Fairfax, ce prodige inhumain ;

Il craint que ce monstre n'aspire
Au degré le plus haut de son horrible empire.
Le degré le plus haut est celuy le plus bas ;
C'est où ce prince des sabats,
Des endroits les plus clairs aux endroits les plus sombres,
Tombe pour rogner sur les ombres ;
C'est là, dis-je, qu'il craint que par quelque attentat,
Que par quelque moyen oblique,
Fairfax n'aille du moins renverser son estat
Pour en faire une republique.
Et voilà, les raisons qui l'ont fait hesiter
Jusqu'à cette heure à l'emporter.

Paul, cet admirable chantre (Épigramme)

Paul, cet admirable chantre,
Et Guy, vendeur de tabac,
Mettent plus d'argent en sac
Qu'il n'en pourroit dans un antre.
Ils accroissent tous les jours

Et la ville et les fauxbours,
En palais de renommée,
Et semblent certifier
Que le son et la fumée
Se peuvent pétrifier.

Triolet pour un jour des Roys

Le Roy boit de très-bon cœur ;
Faisons ainsi, je vous prie.
De cette aymable liqueur
Le roy boit de très-bon cœur ;

Beuvons tous à ce vainqueur,
Et qu'en disant : Toppe ! on crie :
Faisons ainsy, je vous prie.

Rondeau

Le roy boit du vin qu'on trie
Non sur ceux de ma patrie ;
Mais il en boit par compas,
Estant sobre en ses repas
Comme la nonnain flestrie.
Bien que Jeanne en soit marrie,
Il faut qu'on boive et qu'on rie.
Pourquoy ne boiroit-on pas ?
Le roy boit.
Beuvons à luy, je vous prie,
Sur ce fromage de Brie
Dont vous sentez les appas.
Je feray le premier pas.
Aussy bien partout on crie :
Le roy boit !

Rondeau coupé

Qu'un bon cheval, entre gens résolus,
Soit pour la chasse, où jadis je me plus,
Soit pour le choc, dont l'âge me dispense,
Vaut à mon gré bien plus que l'on ne pense,
L'estimast-on cent mille carolus !

N'en choisy point aux paturons velus ;
Prens-les de prix, encor qu'ils soyent goulus,
Car un mauvais fait autant de despence
Qu'un bon.
Les grans jumeaux, et Castor et Polus,
Des escuyers les maistres absolus,
Ont mesme escrit comme il faut qu'on les pence :
Ils les tenoyent pour haute recompence !
J'en avois deux, mais, las ! je n'en ay plus
Qu'un.

FIN DU TOME PREMIER

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_de_Saint-Amant. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.